325
3cic

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/promenadespittor01pert

PROMENADES

PITTORESQUES

DANS

CONSTANTINOPLE

ET

SUR LES RIVES DU BOSPHORE.

TOME I.

PROMENADES PITTORESQUES DANS CONSTANTINOPLE ET SUR LES RIVES DU BOSPHORE,

SUIVIES D'UNE NOTICE

SUR LA DALMATIE,

PAR CHARLES PERTUSIER,

Officier au Corps Royal de l'Artillerie, attaché à l'Ambassade de France près la Porte Ottomane.

TOME PREMIER.

PARIS,

H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,

RUE DE SEINE, n° 12.

M. DCCCXV.

PRÉFACE.

Ce n'est pas sans une inquiétude bien légitime et difficile à dissiper, que je me hasarde à faire paraître un ouvrage sur Constantinople, lorsqu'il en existe déjà tant d'autres qui semblent avoir épuisé la matière; aussi mon intention en le composant n'était pas de lui faire voir le jour, ce qu'on pourra, d'ailleurs, facilement reconnaître à l'inspection du plan, qui de lui-même en quelque sorte s'est introduit dans mon livre, me décelant aussitôt, il est vrai, les ressources infinies qu'il était susceptible d'engendrer par son alliance avec un sujet pour lequel il annonçait tant de sympathie. Dès les premières pages on jugera que l'auteur, sollicité par le besoin de rendre la foule des sensations que tant d'objets inspirateurs éveillaient en lui, confia ses idées

au papier dans la seule vue de contenter son imagination et de soulager sa sensibilité. Mais ensuite ces productions, enfans du loisir, s'étant peu à peu accrues, finirent, sans qu'il s'en doutât, par former un ouvrage auquel, après avoir rempli quelques lacunes, il ne fallait plus que trouver un titre.

Celui qu'il porte est sans contredit le plus véridique de tous ceux qui jusqu'ici ont pu être donnés à un livre ; en effet, au retour de chacune de mes promenades, je jetais à la hâte sur le papier les observations dont j'avais chargé mes tablettes en présence des objets mêmes ; je disais ce que mes yeux avaient vu l'instant avant, et je devais m'exprimer d'ailleurs avec l'éloquence, mêlée de désordre, que la nouveauté du sujet, jointe aux impressions fraîches qu'il laissait en moi, étaient bien en droit de m'inspirer.

Je me servirai de cette excuse près des lecteurs qui m'accuseraient de recou-

rir trop souvent au style figuré et de m'abandonner aux écarts de l'imagination ; mais comment aussi resister à ses inspirations, entouré, comme je le suis encore, de toute la magie qui agit sur elle avec le plus d'efficacité ? Je m'étonne au contraire d'avoir pu me montrer aussi retenu ; surtout je suis loin d'être content de moi si je compare mes misérables esquisses avec les originaux tracés à grands traits et d'un crayon hardi, que j'ai cherché à imiter.

On verra sûrement avec plaisir que tout en décrivant des sites, l'on a mis à profit les circonstances que le sujet ou le hasard amenait, pour ébaucher les mœurs et les usages. L'on a dû encore s'aider de ces précieux accessoires afin d'animer le paysage; pour mettre au jour plusieurs articles neufs, qui jusqu'ici avaient échappé à l'observation ; mais par-dessus tout, afin de redresser bien des opinions fausses à l'égard d'une nation qui vaut infiniment mieux que sa

réputation, et sur laquelle les voyageurs, en général, se sont cru autorisés à prononcer sans appel, quoique le plus grand nombre de ces juges peu équitables, n'aient fait que l'entrevoir à travers le prisme de la prévention.

En conséquence de notre plan, tous les articles sur lesquels on est depuis long-temps d'accord, ou qui étant généralement connus nous auraient exposé à des redites monotones, ne se trouvent ici que pour qu'on ne puisse pas nous accuser de les avoir complètement oubliés; d'ailleurs cet ouvrage n'est que le prélude d'un autre plus sérieux, dans lequel ces matières s'encadrant avec une intention plus marquée, seront traitées selon le développement qu'elles réclament.

Si je ne suis pas à la hauteur de mon sujet, du moins on ne pourra me reprocher d'être un narrateur infidèle. Il s'agissait pour moi de justifier le titre de peintre de portraits; aussi toute mon

application a-t-elle été employée à saisir la physionomie morale et physique du pays, à ne rien omettre de ce qui était susceptible d'ajouter à la vérité de mes études, à y faire entrer jusqu'aux moindres accidens lorsqu'ils pouvaient contribuer à la ressemblance ; enfin à en régler l'ordonnance d'après le plan même de la nature, de manière à ce que l'artiste y démêle la composition d'un tableau.

Le crayon a fourni les vues les plus intéressantes que Constantinople et les rives du Bosphore sont susceptibles d'offrir ; mais la plume descriptive ne s'était point encore exercée sur le même sujet avec l'intention d'être tout à la fois historique et poétique ; en sorte qu'on ne pourra me contester le mérite de l'invention, si d'une autre part l'exécution m'attire les réprimandes de la critique.

La distribution de cet ouvrage par promenades, plaira, j'espère, au voyageur, qui de cette manière trouvera

établi l'ordre dans lequel on doit voir les lieux, et le partage qu'il est convenable d'en faire pour contenter le plus fructueusement la curiosité. Elle a été calculée aussi dans l'intention de s'attirer le suffrage du lecteur, pour lequel on a ménagé des oppositions, afin de combattre la monotonie que ne peut manquer d'engendrer le même sujet ou des sujets ayant entre eux de l'analogie, quelle que soit d'ailleurs l'application de l'auteur à varier sa manière. C'est à quoi un peintre de paysage est exposé s'il travaille rigoureusement d'après nature : par conséquent c'est le piége qui m'était tendu à moi-même, et dans lequel je serai peut-être tombé.

Afin de ne pas réfroidir la composition en ralentissant la marche, qui, d'après la nature du plan, doit être rapide, on a renvoyé à des notes les additions rélatives aux questions trop étendues pour être traitées dans tout leur développement, ne conservant que les géné-

ralités pour le corps de l'ouvrage ; en sorte que les lecteurs qui ne s'ennuient pas des détails, qui même les exigent, en recourant à ces notes trouveront le complément de ce qu'ils auront lu sous le titre de promenade. Par un motif plus déterminant encore, on y a renvoyé les articles de pure érudition, et d'un autre côté, comme l'intention capitale n'a jamais été de travailler pour elle, on a dû se montrer sobre à la faire paraître, avec d'autant plus de raison, que nombre d'écrivains qu'on est loin de prétendre pouvoir égaler, ont particulièrement envisagé la question sous ce point de vue. Après donc avoir prévenu le lecteur, qu'à cet égard sa curiosité ne demeurera que faiblement satisfaite, nous le renverrons aux ouvrages de Denys de Byzance ; de Pierre Gilles, de Ducange, Banduri, Pockoke, Wheler, Tournefort, Chevalier, Dallaway, et de tant d'autres dont les noms joints à ceux-ci, composeraient une série telle,

qu'on pourra en conclure raisonnablement qu'il ne reste plus guère que des redites à tirer de ce sujet épuisé.

Il devenait donc indispensable de s'ouvrir une route nouvelle ; c'est à quoi nous nous sommes spécialement appliqués ; bien plus, nous avons réussi sans effort à présenter les mêmes objets sous d'autres points de vue que ceux selon lesquels on les a montrés jusqu'ici.

Cependant qu'on n'aille point inférer de ce qui a été dit plus haut, qu'on a écrit sur l'Empire Ottoman tout ce que le sujet comporte. Loin de là, il est des branches, telles par exemple que l'histoire, la politique, la législation, qui restent tout entières à traiter, ou sur lesquelles il n'existe que de simples ébauches, même des notions fausses. Cantémir, qui a donné les meilleures annales ottomanes, laisse bien encore quelque chose à désirer, quoiqu'on découvre pourtant en lui le germe de la philosophie de l'histoire, ce qui ne se remarque nullement chez les

autres ; d'ailleurs il dépose la plume à l'époque de la décadence de l'Empire ; et cette dernière relation, pour être bien traitée, exige des recherches non moins profondes, un discernement aussi sûr, et un tact plus exercé encore que pour écrire l'histoire de sa grandeur, dont les causes sont mieux connues ou plus faciles à démêler. C'est donc comme diplomate, historien, jurisconsulte, et encore comme économiste, qu'on doit voir aujourd'hui la Turquie, si l'on veut travailler sur des matériaux neufs, et écrire dans l'intention de se rendre utile aux lettres ainsi qu'à la société. Mes vues en publiant ces opuscules ne s'étendent pas à beaucoup près aussi loin : je me croirai même suffisamment payé de ma peine, si le lecteur me dit que je l'ai amusé un instant ; en sorte que plein du sentiment de mon infériorité, je laisse, malgré moi, il est vrai, à d'autres plus favorisés, l'application de ce vers d'Horace, qu'il m'aurait été si doux cepen-

dant de pouvoir donner pour épigraphe à mon livre :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

DISTRIBUTION DES MATIÈRES.

PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PROMENADE.

La Propontide et le Bosphore de Thrace.

DEUXIÈME PROMENADE.

Les Cyanées e le Canal de la Mer-Noire. — Description du canal de la Mer-Noire. — Opinions des anciens et des modernes sur sa formation. — Détails sur les différentes contrées qui avoisinent la Mer-Noire, sur leurs productions, le commerce de cette mer, suivis de réflexions relatives à celui de la Turquie en général. — Iles Cyanées. — Colonne dite de Pompée. — Des Tartares de Crimée et de Krim-Gierai-Kan.

TROISIÈME PROMENADE.

L'enceinte extérieure de Constantinople. — Description des murs d'enceinte, ainsi que des antiquités qu'on y remarque. — Ports de Julien et de Théodose. — Les sept Tours et la porte Dorée. — Des vertus aumonières des Osmanli. — Détails topographiques sur l'Isthme.

QUATRIÈME PROMENADE.

Les Aquéducs. — Vallée de Buyuk-Dèré. — Intelligence des Turcs dans la conduite des eaux. — Aquéduc et village de Baktché-Keuïu. — Village de Belgrade. — De la Roméca, ainsi que de la danse chez les Grecs anciens et modernes. — De la danse chez les Musulmans. — De la musique et de la poésie chez les Orientaux et les Grecs. — Ouvrages hydrauliques. — Village de Pirgos et vallée du Barbysès. — Aquéduc de Justinien et vallée du Cydaris. — Vallée et village de Dgibedgé-Keuïu. — Des règles de la versification orientale.

CINQUIÈME PROMENADE.

Constantinople. — Jéni-Dgjami, et des mosquées en général. — De la Sublime-Porte, du gouvernement, de la division militaire de l'Empire, des différens ordres de l'État

et de la classification de la société. — Citerne Basilica. — De Sainte-Sophie ancienne et moderne. — Bibliothèque orientale. — De l'instruction publique. — Du corps des Uléma. — De l'administration de la justice. — Fontaines impériales. — Saccas ou porteurs d'eau. — Des rues et des quartiers de Constantinople en général. — L'hyppodrome, l'obélisque, la colonne serpentine, la pyramide murée. Mosquée du sultan Achmet. — La citerne des mille et une colonnes. — Colonne de porphyre. — Les trois révolutions qui ont précipité du trône les sultans Sélim III, Mustapha IV, et qui y ont consolidé Mahmoud régnant.

SIXIÈME PROMENADE.

Les eaux douces d'Europe. — Des édifices militaires de Constantinople. — Ecole de l'artillerie et du génie. — Description de la vallée des Eaux douces, et de la maison impériale qui porte ce nom. — De la topographie de Constantinople. — Divertissemens des deux sexes dans l'Orient. — Mise au vert des chevaux du Grand-Seigneur. — Nouveau kiosk et des palais impériaux en général.

SEPTIÈME PROMENADE.

Chalcédoine et Fener-Baktché. — Le port d'Eutrope. — Le promontoire Heraeum, aujourd'hui Fener-Baktché. — Régime végétal adopté par les Orientaux. — De la culture dans les environs de Constantinople. — Chalcédoine. — Sainte-Euphémie. — La Pâque des Grecs. — Cérémonie usitée au départ du Surré-Emini, et pélérinage de la Mecque.

HUITIÈME PROMENADE.

La fête des sacrifices. — Du jeûne du ramazan. — Les deux bayram. — De l'aumône qu'ils prescrivent. — Description du cortége, composé de tous les ordres de l'État, qui accompagne le Grand-Seigneur à la mosquée, pour la célébration du bayram. — Retour à Péra par la partie extérieure du Sérail et Top-Khané.

NEUVIÈME PROMENADE.

Le port. — Description du port ainsi que des différens établissemens de la marine. — Composition de celle-ci. — Cérémonie usitée chez les Ottomans lorsqu'on lance un vaisseau à la mer. — De l'influence de l'astrologie judiciaire chez les

nations Orientales. — Des Caïcs qui voguent sur le Bosphore.

DEUXIÈME VOLUME.

DIXIÈME PROMENADE.

Constantinople. — Réflexions générales sur la société dans l'Empire Ottoman, et sur ce qui y donne droit à la considération. — Kilisée-Dgjami et tombeau de vert antique. — Aquéduc de Valens.—Colonne de Marcien.—Schazadé. Dgjamissi. — Du corps des janissaires ; de l'état militaire et du degré d'avancement de cet art dans l'Empire Ottoman. — Des fiefs militaires. — Du recrutement des armées et des cause de leur défection.—Eski Seraï.—Laleli-Dgjamissi. — Mosquée de Bajazet. — Prière du vendredi. — De la partie rituelle du culte. — Des fondations pieuses. — Des biens wakouf et des différentes formes sous lesquelles la propriété se présente en Turquie. — Du Kharatche. — De l'esclavage chez les Ottomans. — L'Osmanié. — Tombeau de porphyre. — De la distribution d'une maison de ville. — De la composition du domestique. — De la civilité Orientale. —La Suleïmanie. —Les Tériaki, ou mangeurs d'opium.—La Tour des janissaires. —Des incendies. — Des lois somptuaires et du luxe. — Des noms propres. — Du matériel de l'artillerie. — Nizam-Dgédid.

ONZIÈME PROMENADE.

La vallée du Grand-Seigneur. — Description de l'Echelle du Grand-Seigneur, et de Tokat. — Le Grand-Seigneur faisant béniche. — Jeu du dgirite. — De l'influence des présens dans l'Orient.

DOUZIÈME PROMENADE.

Les khan, tchiartchi, bazare et besestin. — Définition de ces différentes dénominations, et description des édifices qui les portent. — Des arts mécaniques. Partage que les quatre nations en ont fait entre elles d'après leurs inclinations particulières. — Probité dépouillée de défiance qui caractérise les Osmanli. — De la profession de médecin, et de l'art de guérir en Turquie. — Des vêtemens et de la toilette.

TREIZIÈME PROMENADE.

Le bourg d'Eyub. — Description de la campagne d'Eyub. — Maison de plaisance à l'orientale. — Bains à l'orientale. — Description du bourg d'Eyub. — Turbès. — Sultanes. — Cérémonie du couronnement. — Ordre de succession au trône. — Notice sur Husseïn-Pacha.

QUATORZIÈME PROMENADE.

Les faubourgs de Galata et de Péra. — Description géographique de Galata et de Péra. — Tableau moral de ces deux faubourgs habités par les Francs. — Champ des morts.

QUINZIÈME PROMENADE.

Le Sérail et présentation des ambassadeurs. — Description du Sérail. — Composition de la Cour Ottomane. — Cérémonial de réception des ambassadeurs. — De l'étiquette de cette Cour.

SEIZIÈME PROMENADE.

Scutari et la montagne de Bugurlù. — Scutari ancienne et moderne. — Monopole des grains. — Perception des impôts ; de leur nature et de l'administration. — Esquisse prise du sommet de Bugurlù. — Retour par le champ des morts de Scutari. — Mosquée de Sélim III. — Imprimerie. — Cérémonie du mariage chez les Osmanli. — Droit de succession établi d'une manière positive par la loi, et par suite celui de propriété. — De l'exercice de la sensibilité chez cette nation, et analyse du cœur considéré chez elle. — De ce qui contribue à faire valoir les temples Mahométans.

DIX-SEPTIÈME PROMENADE.

Constantinople. — La nation Juive forme une république dans l'Empire Ottoman ; de ses lois, de ses mœurs, et de son industrie. — Mosquée de Sélim I. — Derwisch. — Mosquée de Mouhamed. — Place de l'Et-Meïdan. — Citernes à ciel ouvert. — De la mendicité. — De l'harmonie et de l'expression de la langue turque. — Quartier des Blaquernes. — Palais de Constantin. — Eglise d'Arméniens schismatiques. — De la police municipale. Elle se confond en Turquie avec la justice criminelle. — De la police générale. — Quartier de Balata. — Quartier du Fanal. — Mosquée des Roses. — Cosmogonie et partie dogmatique de l'Islamisme — Des mœurs sous le rapport de la chasteté dans les deux

sexes. Chez les Osmanli ce sont les hommes qui ont le mérite de leur conservation. — Les Grands se corrompent au lieu de se civiliser dans leur contact avec nous. — Des magnétiseurs, messiens, enchanteurs et visionnaires.

TROISIÈME VOLUME.

DIX-HUITIÈME PROMENADE.

Eaux douces d'Asie. — Le premier de mai chez les Grecs. — Le village de Kandéli. — Anatolie Hissar. — Cérémonie de la circoncision chez les Musulmans. — Les deux vallées qui portent le nom d'eaux douces d'Asie. — La secte des Wahhabi.

DIX-NEUVIÈME PROMENADE.

Le grand champ des morts. — Monumens et épitaphes funéraires. — De la peste. — Des funérailles chez les Musulmans. — Du respect qu'ils accordent à la cendre des morts. — Un regard jeté sur le Bosphore en prenant le champ des morts pour station.

VINGTIÈME PROMENADE.

Les îles des Princes. — Proti, Antigone, Platys, Oxia, Kalki, Prinkipos. — Caloyers, de l'Eglise grecque; de la discipline et de l'ordre hiérachique établi dans son clergé.

VINGT-UNIÈME PROMENADE.

Fontaine de Karakoula. — Description de la vallée de Zéké-Dèré. — Caractère hospitalier de l'Osmanli d'Asie; différence morale qui existe entre lui et le Turc d'Europe. A quoi on pourrait l'attribuer. — Simplicité de mœurs qu'on trouve aux portes mêmes de la capitale. — De l'influence du dogme de la prédestination sur les opinions et la manière d'être des Osmanli. — Ceux qui habitent la capitale sont peu amans des plaisirs qui combattent le repos. — Ce ne sont point les Musulmans qui rendent les routes d'Europe peu sûres. — Vallées et village de Beïkos. — Usage des Nymphées adopté par les Orientaux.

VINGT-DEUXIÈME PROMENADE.

Constantinople. — Quartier Kondoscalé. — Aja-Sophia (petite Sainte-Sophie). — Les animaux, même les volatiles, vi-

vent familièrement avec les habitans des villes musulmanes. — Différence frappante dans la nation et le gouvernement ; dans le caractère des gouvernans et celui des gouvernés. — Mosquée de Mouhamed-Pacha.—Citerne de Boudroun-Dgjamissi. — De la nation Arménienne, de son industrie, de son rôle dans l'Empire Ottoman, de son degré de civilisation, de ses mœurs, de ses usages, de ses cérémonies religieuses, et des points qui établissent la séparation entre les Arméniens catholiques et les schismatiques. — Colonne d'Arcadius. — Mosquée de Daoud-Pacha. — Vénération des Musulmans pour certains arbres. — Leur goût pour les fleurs et le rôle qu'ils leur font jouer. — Tavernes, baladins. Ecarts auxquels les Osmanli sont sujets. — En quoi consiste vraiment l'autorité du Sultan. — Les Osmanli montrent plus d'indépendance dans la pensée qu'on ne le croit généralement.—Bizarrerie du gouvernement tour à tour impuissant et absolu. C'est chez les officiers militaires que réside le despotisme et non en la personne du Sultan. — Réflexions sur le climat. — Ancien couvent Studius. Citerne. — Emir-Ahor-Dgjamissi. — A quels signes le rang se reconnaît dans l'Orient. — Citerne Mocisia. — Les Musulmans ont imité les anciens dans l'institution des fondations publiques. — Des femmes, de leur éducation, de leur genre de vie. Elles sont beaucoup plus libres qu'on ne le croit en Europe. — Quartier de Jéni-Baktché. — Médab ou rapsodes. — Portes d'Andrinople.

VINGT-TROISIÈME PROMENADE.

Thérapia. — Campagne de Thérapia. — Caractère, mœurs et usages de la Nation grecque en général, et plus particulièrement des Grecs du Fanal. — Essai sur la langue et la versification des Grecs modernes.

Réponses textuelles d'un mudéris, à quelques questions qui lui furent adressées par l'auteur.

Le sultan Mahmoud.

Quelques autres promenades. — Dolma-baktché. — Betchik-tach. — Téket-Hissar. — Stégna. Retour par la rive d'Asie. — Résumé.

Un souvenir. — Détails topographiques, historiques, moraux et descriptifs sur la Dalmatie, les Etats de Raguse et l'Albanie vénitienne.

PROMENADES PITTORESQUES DANS CONSTANTINOPLE ET SUR LES RIVES DU BOSPHORE.

PREMIÈRE PROMENADE.

LA PROPONTIDE ET LE BOSPHORE DE THRACE.

En arrivant à Constantinople par la voie de terre, rien ne vous avertit que vous approchez d'une capitale; partout ailleurs les siéges des grands empires s'annoncent par des maisons de plaisance répandues avec profusion; des campagnes converties en jardins, des

plantations où les eaux se reproduisent sous mille formes variées; ici le sol est aussi nu que dans les plaines sans fin de la Romélie, et ne commence à offrir de verdure qu'aux portes même de Constantinople, où l'on trouve d'immenses cimetières ombragés de cyprès.

Mais si l'intérieur des terres ne prévient pas en faveur de cette capitale, la mer offre un tableau qui, pour être dignement rendu, exigerait les talens d'un poëte ou les pinceaux des plus habiles maîtres. Ici les imaginations les plus froides s'échauffent et ne résistent pas aux inspirations que le ciel, la terre et l'onde font naître en même temps avec une telle profusion, qu'absorbé par la faculté de sentir, il vous reste à peine la force de balbutier votre extase. Tout est merveille; les plus petits accidens de cette terre classique retracent les plus grands souvenirs. La mer qui vous porte est celle que les anciens nommaient Propontide. Vos regards s'attachent sur elle avec cette vénération commandée par les grands événemens dont elle a été témoin depuis tant de siècles, et la mémoire de tant de nations illustres qu'elle a vu successivement venir cher-

cher ses bords ou sillonner ses ondes. Ébloui par tout ce qui s'offre à votre admiration, vous croyez parfois reconnaître la trace de ce vaisseau que montaient les Argonautes, et qui porta ces navigateurs audacieux dans une mer inconnue. Vous interrogez les flots en cherchant à leur surface la confirmation de votre erreur. Vous demandez à tout ce qui peut vous entendre, si ce sont bien les côtes de cette antique Asie qui se dessinent à quelques pas de vous sur le fond de l'horizon. Vous cherchez à démêler à travers la vapeur qui, comme une gaze légère, les enveloppe, l'ancien royaume de Priam, sous les ruines duquel s'ensevelirent tant de héros Troyens, et qui ouvrit la tombe à tant de Grecs amoureux de gloire. Vos regards voudraient écarter Proconèse, qui les empêche de se porter sur les bouches de ce granique où Alexandre cueillit ses premiers lauriers. Ils se promènent avec cet intérêt provoqué par les souvenirs, sur ces rives fécondes, où tant de colonies grecques florissaient, et recevaient les visites fréquentes de la mère-patrie, qui venait y puiser les richesses de l'Asie, leur donnant en échange les produits de l'Europe. Non,

ce n'est point une illusion qui vous abuse ; cette chaîne hérissée de plusieurs pics chargés de frimas, est celle de l'Ida, d'où découlent l'OEsépus, le Rhodius, le Scamandre et le Simoïs ; ces riches campagnes sont celles de la Mysie, qui montrent encore Artace et Lampsaque, qui possédaient jadis Cysique, Priapus, Parium, et nombre d'autres cités dont on ne retrouve plus que les ruines ; ou qui ne peuvent même plus offrir ces souvenirs consolans au voyageur attristé. C'est bien là ce royaume de Bithynie, où régnaient Antigonus, Lysimaque, Prusias et Nicomède, que vous avez sous les yeux. Le mont Olympe, dont vous distinguez les cîmes élancées vers le ciel, vous en donne l'assurance. En vous enfonçant dans ce golfe spacieux, enfermé par deux rives aussi fécondes que verdoyantes, vous trouveriez encore debout Nicomédie, célèbre dans les siècles antérieurs à notre âge. En suivant les sinuosités de cet autre, Apamée et Cius s'offriraient successivement à vous, déguisés sous les noms modernes de Mundania, de Gemlik, et rendues plus méconnaissables encore par les bouleversemens qu'elles ont éprouvés. Si

vous revenez à la côte d'Europe, vous y voyez la place jadis occupée par Périnthe, et marquée aujourd'hui par des ruines qui attestent sa magnificence passée; ensuite vos regards s'arrêtent sur Sélymbrie, qui conserve encore quelques souvenirs des empereurs d'Orient; plus loin vous retrouveriez Bysanthe dans Rodosto, puis Ganos et Callipolis avec les mêmes noms qu'elles portaient autrefois. Attaché par le charme d'un tableau aussi électrique, vous accusez les vents d'enfler trop fortement la voile, et de vous emporter sans vous laisser la faculté de jouir autant que votre insatiable curiosité le demande; mais cessez d'être injuste; c'est pour vous offrir d'autres objets plus dignes encore de votre admiration, que ces mêmes vents vous promènent avec rapidité sur l'onde; et déjà vous touchez à ce Bosphore de Thrace, que la nature et les hommes semblent s'être appliqués à embellir de tout ce qui peut charmer.

Là, l'Europe et l'Asie se rapprochent comme pour se contempler. Chacune de ces deux parts du monde étale devant sa rivale envieuse, une rive semée de merveilles, semblant la défier de montrer rien d'aussi beau

qu'elle. Dans l'embarras où toutes deux vous jettent, ne sachant à laquelle donner la palme, vous les invitez à la partager ; ou bien, par un effet de la séduction, vous la leur accordez tour à tour ; mais pour le moment bornons-nous à promener rapidement nos yeux sur ces objets ravissans, nous réservant de venir ensuite les visiter en détail,

Sur ce cap proéminent et couronné d'ombrages, que vous offre la côte d'Asie, florissoit autrefois Chalcédoine, dont les ruines seules attestant l'existence. Que de souvenirs germent sortent du sein de ces mêmes ruines, presque entièrement effacées par le temps !

Cependant vos regards quittent ces lieux, quelque attachans qu'ils soient, pour me demander avec l'air de l'inquiétude, quels sont ces tours élancées qui apparaissent sur la côte d'Europe, se dessinant sur ce fond noir formé par les cyprès qui ombragent la crête des monts ?... Un secret pressentiment ne vous prévient-il pas que ce monument n'a point été élevé pour le bonheur de l'humanité? Le style qui le caractérise dénote assez le motif de son érection. Le despotisme toujours soupçonneux et barbare en a fourni le plan.

C'est là que tant d'innocentes victimes ont été immolées à des considérations politiques; que tant d'autres ont gémi sur leur liberté ravie au mépris du droit des gens; ce sont les Sept-Tours enfin, dont le nom suffit pour inspirer l'effroi, et qui ont été témoins de tant de scènes de cruauté. Également redoutables pour les nationaux et les étrangers, pour les sujets et pour le maître, on dirait que le sol sur lequel elles sont assises les porte à regret. Trois ont déjà été ébranlées par l'effet d'un tremblement de terre. La vengeance céleste, armée de ses foudres, fera peut-être justice des autres... Laissons, oui, laissons un objet qui ne peut fournir que des impressions pénibles; ce jour, dérobé au cours habituel de la vie, doit être consacré tout entier à jouir.

On nomme île des Princes ces monticules parsemées le long de la côte d'Asie, et que nous allons ranger à notre droite; les anciens les connaissaient sous le nom de Démonéses. Là, se recueille en abondance le raisin fleuri et la figue sucrée. Ces fruits ont un parfum si suave qu'on les distingue de tous ceux produits par les autres contrées. Une jouissance qu'ils

procurent encore est celle qu'on goûte à les cueillir.

N'êtes-vous pas frappé de l'aspect imposant que ces pins et ces cyprès prêtent aux montagnes qui s'élèvent sur l'une et l'autre rive?.. Des générations entières de Musulmans dorment à l'ombre mélancolique de leur feuillage funéraire. S'il vous était permis d'errer au milieu de ces belles solitudes, chaque pas vous offrirait quelque chose qui captiverait votre attention ; tour à tour vous demeureriez étonné de la noblesse ainsi que du caractère religieux des nombreux monumens que ces lieux recèlent, et touché des sentimens de piété qui les ont fait ériger. En voyant les arbustes odorans et les fleurs soigneusement cultivées qui ornent chaque sépulture, vous confesseriez à l'honneur des Musulmans qu'ils sont plus ingénieux qu'aucune autre nation dans l'expression touchante des regrets que la mort inspire; et qu'il est difficile de masquer mieux, je dirai même d'embellir avec plus de succès, une idée si pénible par elle-même.

C'est au sein de ces forêts, dont le sombre feuillage est si bien en harmonie avec le motif qui les a fait planter, et que les Musul-

mans appèlent avec cette noblesse familière aux nations orientales, *le Champ des Morts*, c'est là, dis-je, qu'ils vont souvent s'égarer, et se nourrir des réflexions profondes que la pensée d'une autre vie leur inspire. Mais arrachez vos regards de ces lieux qui tentent de les captiver pour toujours, et rendez-les à Constantinople qui les recherche et les mérite à tant de titres.

C'est là cette cité dont des Mégariens conduits par Bizias, et guidés par le dieu du jour, jetèrent les fondemens plusieurs siècles avant notre ère ; qui subit tant de fortunes diverses ; joua successivement des rôles rarement secondaires dans les luttes sanglantes des Perses et des Grecs ; dans celles non moins opiniâtres qui armèrent Sparte et Athènes l'une contre l'autre ; et dans ces guerres civiles dont le foyer existait à Rome, d'où partaient des étincelles qui allaient embraser les provinces les plus reculées. Tour à tour libre et sujette, renommée dès les temps fabuleux, elle n'a cessé d'occuper l'histoire, à compter de l'époque où Constantin la fit reconnaître pour la reine du monde. Cependant, malgré sa position, qui toujours lui a donné des droits

incontestables à cette couronne brillante, son second fondateur ne parvint pas à lui transférer un éclat que le nom seul de Rome lui disputait encore. Élevé à l'ombre des autels de Mars, le génie du Capitole se refusa d'abandonner les bords du Tibre pour une terre, des institutions, des hommes étrangers à la gloire.

Voyez cette muraille antique qui n'a pu sauver le plus puissant des empires d'une chute funeste, et semble menacer encore de crouler sur le nouveau qui s'est imprudemment élevé dans son enceinte au milieu des ruines fumantes de l'autre. Ici ses pans conservent des inscriptions dans la langue des vaincus; ailleurs les brèches que le temps et les vainqueurs y ont faites, sont masquées par des tronçons de colonnes : tristes et douloureuses images du triomphe de la barbarie sur l'empire du savoir et du goût.

Déjà nous sommes arrivés sous les murs de ce Sérail si fécond en révolutions sanglantes, si renommé par sa politique atroce, par ses intrigues sourdes; où ceux qui habitent à l'ombre de ces toits dorés, maître et esclaves, n'osent jamais s'abandonner à un sommeil tranquille. Qui croirait cependant à voir ces

kiosques élégans qui s'élèvent avec tant de légèreté de terre; ces jardins, merveilles de l'art, qu'on dirait plantés de la main des grâces pour les amours auxquels ils sont en effet destinés; qui croirait, dis-je, à l'aspect de tant d'objets, aimables jusqu'à la séduction, qu'au milieu de cet autre palais d'Armide se jouent au naturel les scènes sanglantes de Bajazet?

Suivez de l'œil dans les airs ces milliers de minarets élancés vers le ciel comme autant de traits près d'atteindre le but. Observez comme ils se dessinent avec grâce, et s'accommodent bien avec ces dômes somptueux qui renvoient, semblables à des feux, les rayons éblouissans du soleil. Ne remarquez-vous pas dans leur nombre cette ancienne basilique élevée en l'honneur d'un autre dieu, ou, pour parler plus philosophiquement, dédiée à un autre culte? Ne semble-t-elle pas s'être conservée debout au milieu des édifices qui ont croulé autour d'elle, comme pour consoler le bon goût de ses pertes et servir à jamais de modèle à ces Musulmans qui, malgré leurs préventions, n'ont pu s'empêcher de reconnaître Sainte-Sophie pour la demeure bien caractérisée des dieux.

Mais nous voici placés entre deux merveilles, ne sachant plus sur laquelle nos yeux, errants de l'une à l'autre, doivent s'arrêter. C'est l'antique Chrysopolis regardant Byzance qui produit cet effet magique, toujours prompt à se réveiller chaque fois qu'on vient le provoquer.

Jadis Scutari portait le nom superbe de *Ville d'or*, parce que là s'entassaient les trésors que les satrapes du grand roi arrachaient aux provinces; mais sa condition fut toujours servile, et quoique si voisine de villes amoureuses de leur liberté, elle ne pensa jamais à revendiquer la sienne.

Le site où elle est assise semble avoir été destiné à recevoir les maisons de campagne d'une capitale, à qui le ciel prodigue se plaît à tout accorder. Voyez comme ces collines, chargées d'habitations et d'ombrages entremêlés, s'élèvent doucement autour de cette rive garnie de platanes et de tilleuls, sous lesquels promènent, reposent, se croisent des milliers d'individus. Observez ces maisons entourées de jardins délicieux, où croît le grenadier à la fleur éclatante, le laurier rose, le jasmin, l'arbre à soie, le myrte et l'althéa, tous invités,

par la douceur du climat, à naître et à fleurir. Ces monts vous enchanteront aussi lorsque vous pourrez vous y égarer, à l'ombre des lauriers qui les couronnent, et dont le feuillage également affectionné des dieux et des mortels, a, dit-on, la propriété d'écarter la foudre ; mais qui présentent là vainement leurs rameaux sacrés aux fronts des poëtes et des héros.

Laissons-nous entraîner au milieu de ce port spacieux, qui s'enfonce sur la côte d'Europe, pour aller chercher, au sein des terres, un abri contre tous les vents. L'aspect imposant qu'il produit, le cède-t-il à ce qui s'est offert jusqu'ici à nos regards ?... Placé entre ce Pont-Euxin, célèbre par les côtes fécondes qu'il baigne, et cette autre mer, plus riche encore, aussi prodigue à son égard, et qui lui envoie ce que la première ne peut lui fournir; ce port unique achève, sans contredit, de signaler cette position heureuse comme le siége d'un grand empire... Mais ne cherchez pas à détailler cette capitale, plus belle dans son ensemble que dans ses parties ; craignez de détruire une illusion précieuse; et afin de la

conserver, suivons les bords de ce canal où tout concourt à l'entretenir.

Quelle activité, quel mouvement se remarque sur ce beau fleuve! Voyez ces barques, taillées en forme de pirogues, qui fendent l'onde à l'envi, passent avec la rapidité d'un trait de l'Europe en Asie, de l'Asie en Europe; qui portent à l'une les habitans de l'autre, et établissent entre elles une relation continue que les vents se plaisent à favoriser. Admirez ces bords enchantés où chacun s'édifie une demeure pour y venir respirer l'air pur apporté du nord. Où trouver une vue plus animée et plus pittoresque, une campagne plus fraîche, un coin de terre où l'ombrage soit plus prodigué, et invite avec plus de séduction à en jouir? N'y a-t-il pas enfin dans tout cet ensemble un air de magie qui par instant fait oublier qu'on est habitant de la terre, et égare jusqu'à laisser croire que le ciel vous est ouvert?.

Est-ce en effet pour des dieux ou pour des hommes que ces palais qui tiennent de la féerie ont été édifiés?.. Quelle grâce dans le dessin! comme elle est heureuse l'idée de ce porche en rotondé qui précède cette

façade découpée symétriquement de manière à fournir des saillies élégantes, qui s'accommodent à merveille avec ce genre d'architecture ! Admirez dans cet autre ce comble imité des pagodes indiennes, qui se prête avec tant de complaisance au plan de l'édifice, en exprime toutes les découpures, et, enrichi de dorures, étincelle comme un foyer de lumière. Ce sont deux palais du Grand-Seigneur. Cette garde nombreuse qui circule dans les vestibules et sous les portiques vous indique que sa Hautesse a quitté le Sérail pour se rapprocher aussi de la nature, accessible comme le plus obscur de ses sujets aux attraits irrésistibles qu'ici elle étale. Cet autre palais, plus maniéré dans les contours de sa façade, qui par conséquent porte à un degré plus éminent le cachet de l'originalité, est celui de la Validé-Sultan. Plus loin sont les palais destinés aux sœurs de sa Hautesse. On retrouve en eux la fraîcheur et les grâces. A les voir on croiroit que l'architecte a voulu déguiser ces prisons sous les dehors les plus séducteurs que l'art puisse fournir ; mais ces jalousies qui ne laissent qu'à regret passage à la lumière trahissent l'artiste en découvrant le piège.

Au moyen des jours multipliés, pratiqués sur le pourtour de ces édifices, il vous est permis de juger de la distribution intérieure. De vastes salles où l'air pénètre de toutes parts, en occupent le milieu; aux extrémités sont d'autres pièces également ouvertes à l'air, et qui s'annoncent pour être l'asile du repos, à raison de leur position plus retirée; viennent ensuite des terrases latérales fermées au dehors de grillages légers qui présentent des dessins variés et toujours agréables à l'œil. A travers ces masques transparens la verdure et les fleurs se laissent démêler, et le peu de ces jardins délicieux que saisit la vue fait regretter de ne pouvoir en jouir de plus près.

Les villages semés sur l'une et l'autre rive le plus souvent se donnent la main, ou bien sont séparés par des campagnes qui interrompent agréablement l'aspect animé que présentent les habitations. Il n'est rien ici qui ne parle à la mémoire; pas une anse, pas un port, quelqu'obscur qu'il soit, qui n'ait sa célébrité, et dont le nom ne soit inscrit avec distictinction dans l'histoire. Chacune de ces collines, de ces montagnes était dédiée à une divinité et couronnée d'un temple; par

exemple, dans cette anse formée par les eaux à votre droite, là où se voit un groupe de maisons peintes en rouge, siégeait jadis Nicopolis, qui s'étendait le long du rivage. A l'endroit où les deux terres se rapprochent davantage, Xénophon acheva sa retraite glorieuse qui sauva à la Grèce dix mille braves. A la même place, dit-on, Darius, marchant contre les Scythes, traversa le Bosphore, conduisant à sa suite une armée innombrable. De combien d'événemens, dignes de mémoire, ces rochers, que les siècles ont vainement cherché à ébranler, ont-ils été témoins!... que ne peuvent-ils se faire entendre, ils nous raconteraient l'histoire véridique de tant de peuples qu'ils ont vu se succéder, et dont nous ne connaissons les faits que par des traditions souvent mensongères!... Cet écho prolongé, qui répète à plusieurs reprises les clameurs partant de ce navire, parlait déjà comme aujourd'hui dans ces temps reculés dont la mémoire des hommes ne conserve pas de traces; de combien de nations différentes il aura redit successivement les chants de victoire et les cris de détresse!

Déjà nous avons passé en revue sur la côte

d'Europe les villages de Dolma-Baktché et de Betchik-Tach, où vous avez admiré les palais élevés pour sa Hautesse, et ornés jadis d'un bois de lauriers qui entourait un temple consacré à Apollon; Orta-Keuïu, peuplé en partie de Juifs, mais fier cependant de pouvoir montrer les maisons de plaisance des sultanes; Kourou-Tchesmé, village grec et juif, meublé de belles habitations; Arnaoud-Keuïu, voisin de l'ancien promontoire Estiès, et Bebeck, décoré, ainsi que l'autre, d'édifices impériaux d'un effet admirable, autant par les avantages de la position que par les grâces de l'architecture. Sur la côte d'Asie nous avons laissé Kouzgoundjouk habité par des Juifs; Istavros, que la mosquée élégante, dont Abdul-Hamid l'a embelli, vous a fait remarquer; Beïler-Bey, Tchinghèl-Keuïu, Koulé-Baktchessi, Vani-Keuïu et Kandelli, dont la majeure partie de la population se compose de Musulmans; l'autre, d'Arméniens et de Juifs. Nous voici parvenus à la hauteur de ces deux châteaux, ouvrages du terrible Mahomet II, qui acheva de faire crouler l'empire des Grecs. L'un d'eux porte le nom de château d'Anatolie; l'autre, celui de Ro-

mélie-Hissar, et tous deux sont assis de manière à commander impérieusement à la mer. Le second enveloppe de sa muraille, flanquée de tours, le revers de cette montagne qui jadis se nommait promontoire de Mercure. Plus redoutable aujourd'hui par l'usage auquel il se trouve restreint, que par la position qu'il occupe, c'est là qu'on met à exécution les sentences de mort prononcées contre les janissaires; comme aussi de là part ce coup de canon qui annonce que le condamné a vécu.

A Arnaout-Keuïu le courant, produit par le déversement de la Mer-Noire, et rendu plus rapide à raison des sinuosités des deux rives, ainsi que de leur rapprochement antérieur, s'était opposé plus fortement qu'avant à la continuation de notre voyage, de manière même à nous obliger de nous faire haler; ici nous avons la même difficulté à vaincre, et nos rameurs sont en outre contraints de suivre les contours de ce golfe pour se soustraire à la force qui voudrait les entraîner. Embarrassé de l'immense quantité des eaux que tant de fleuves lui apportent l'Euxin se sera ouvert ce passage, au moyen duquel il décharge l'excédent de sa capacité dans le bassin beaucoup plus

spacieux de la Méditerranée, qui, à son tour, doit l'envoyer à l'Océan, destiné par la nature à recevoir bien plutôt qu'à donner, puisque la plus petite différence de niveau en sa faveur produirait chez l'autre des débordemens funestes à toutes les contrées qui enferment celle-ci. Quant à la première partie de l'hypothèse, les sinuosités du Bosphore viennent à son appui; en effet, les eaux semblent avoir cherché, non le chemin le plus direct, mais bien celui qui leur opposait le moins d'obstacles; aussi les courans renvoyés d'une côte à l'autre, changent sept fois de direction, et se laissent enlever par les remous une partie du fluide qu'ils entraînent. Le vent du sud en soufflant modifie tous ces effets, auxquels le vent du nord contribue beaucoup; ralentit les courans, et même les transporte d'une rive à l'autre, élevant alors le niveau des eaux quelquefois d'une manière très-sensible.

A notre gauche, nous voyons déjà derrière nous, Romélie-Hissar, village adossé à un promontoire chargé d'arbres verts, qu'il contourne; Balta-Liman, qui occupe l'entrée d'une large vallée couverte presqu'en entier par un bois de chênes, et qui débouche dans une anse

appelée autrefois, le Port des femmes; mais qui á laissé son premier nom pour prendre celui d'un des généraux de Mahomet II, en mémoire du célèbre trajet que ce sultan fit faire à travers les monts à sa flotte, partie de ce lieu, et dirigée par le fils de Balta-pacha, selon le dire des annalistes Ottomans. A notre droite, nous avons dépassé, dans le même temps, le kiosk des eaux douces avec son bouquet de platanes et sa belle fontaine, placés immédiatement sur le rivage; Anadoli-Hissar, village turc, situé en regard avec Kandelli, et comme lui disposé en amphithéâtre; Kandlgia, autre village musulman, qui s'étend le long de la portion de la côte d'Asie, la plus délicieuse, et la mieux parée, sans que l'art ait cependant rien fait en sa faveur que la nature ne puisse avouer pour son ouvrage. Nous allons passer devant Stégna, situé en Europe, et si connu par les navigateurs de ces mers pour la sûreté de son port, que les anciens nommaient Golfe Lasténès. A l'instant même nous rangeons à notre gauche Jeni-Keuïu, qui d'une part se rattache à Stégna, de l'autre est près de s'unir à Thérapia, et garnit le pied de hauteurs dont les vi-

gnobles nous apprennent que ces lieux sont habités par des Chrétiens. A notre droite, Ingir-Keuïu, Beïkos, Jali-Keuïu, peuplés de Musulmans et d'Arméniens, se présentent disposés sur le pourtour d'un golfe tracé en demi-cercle. Poursuivant notre route, nous découvrons, en Asie, presqu'en face de Thérapia, bâti autour de l'ancien port Pharmacias, une prairie ombragée de platanes et de frênes, d'où s'échappe cette petite rivière, qu'on prendrait pour le Pénée, si toutefois il est vrai que la vallée si célèbre de la Thessalie soit le lieu de la terre que la nature ait caressé avec le plus de complaisance. Celle que nous avons sous les yeux porte le nom d'Échelle du Grand-Seigneur, et dans tous les temps a vu les maîtres de Constantinople venir chercher ses ombrages qui recèlent encore aujourd'hui les témoignages de leur prédilection. Voyez devant vous, sur la même rive, cette montagne qui se dessine sur l'azur des cieux et domine tout ce qui l'entoure. Les anciens l'appelaient le Lit d'Hercule; aujourd'hui c'est le Tombeau du Géant, selon la langue des Musulmans; analogie assez remarquable.

Parvenu à son sommet, on découvre au loin

la Mer-Noire, les riches campagnes de l'Anatolie et le détroit du Bosphore jusqu'aux murs du Sérail; on y arrive par un sentier découvert, quelquefois ombragé, et dont les sinuosités vous promènent au milieu des plantes aromatiques, des arbousiers, des chênes-verts. A sa cîme se cachent, sous un bois de lauriers, une petite mosquée et la modeste demeure d'un Derwische. Ce dernier expose à la vénération, le tombeau d'un prétendu géant, dont la crédulité a fait un motif de pélerinage des plus méritoires. Cette sépulture, de proportion trop démesurée pour appartenir à un corps humain, n'est autre chose qu'un parterre garni d'arbustes dont les branches sont chargées de petites pièces d'étoffe de toutes couleurs, attachées par des Mahométans infirmes dans l'espoir d'obtenir le recouvrement de leur santé en retour de cet acte de dévotion accompagné d'aumônes; mais la superstition ne se glisse-t-elle pas dans toutes les croyances?

Nous avons sur notre gauche en Europe une vallée qui ne le cède en rien aux sites les plus délicieux de l'Asie. Elle se prolonge très-avant à l'ouest. Un bois de châtaignier tapisse

le revers des collines qui l'enferment; un ruisseau, qui ne tarit jamais l'arrose. Observez dans sa partie supérieure cet acqueduc qui s'appuie sur les montagnes latérales. Vu d'ici, ne semble-t-il pas suspendu dans l'espace?..

Mais nous voici parvenus à la bouche de cette mer féconde en naufrages, et déjà l'astre du jour, à demi-dérobé derrière ces monts, fait place à la nuit qui enveloppe lentement leurs flancs vaporeux de ses ombres silencieuses. Émoussée par les épreuves auxquelles nous l'avons soumise, notre sensibilité n'est plus guère propre pour le moment à recevoir d'autres impressions. Permettons-lui donc de prendre du repos et d'acquérir de nouvelles forces, dont nous profiterons pour achever de franchir ce détroit, offrant alors une imagination fraîche aux sensations neuves que ces objets nous promettent.

Articles complémentaires.

Les anciens ne sont point d'accord sur les dimensions du Bosphore de Thrace; Pierre Gille, qui a cherché à les concilier, fixe à

cent soixante stades la longueur de ce détroit, c'est-à-dire quarante, comptés du promontoire de Byzance jusqu'à celui d'Hermès (où se voit le château d'Europe); quatre-vingts de ce dernier promontoire au temple de Jupiter Urius, là où le canal fait un coude très-prononcé pour se rejoindre à la Mer-Noire; et de ce lieu aux Cyanées, quarante autres stades, c'est-à-dire six lieues et demie environ. Quant à la largeur, elle varie entre quatre et douze stades, se trouvant réduite à sa plus simple expression aux points occupés par les châteaux du Bosphore et ceux du canal de la Mer-Noire, comme l'indiquent d'ailleurs ces forteresses elles-mêmes, destinées à défendre le passage. Le canal est très-sinueux, présente souvent des rentrans et des saillans prononcés, qui sont les causes des changemens fréquens dans la direction des courans, ainsi que des remous. Cette irrégularité dans son tracé, fait qu'il a parfois l'aspect d'un lac; ce qui se remarque entre Thérapia et la vallée du Grand-Seigneur, Kandelli et Bébeck. En choisissant convenablement sa station, on réussit à obtenir une illusion complète. La rapidité des courans

produit l'effet d'un chenal, et fournit partout, jusque même sur les bords, une quantité de fond suffisante pour jeter l'ancre, si l'on en excepte cependant quelques points où le roc vif a résisté au travail des eaux. Il est certain que la profondeur du canal, sa largeur et la rapidité de la masse liquide qui y coule, suffisent bien au déversement de l'excédent de la recette sur la dépense du Pont-Euxin, et si Tournefort, dont l'opinion d'ailleurs est si recommandable, se fût arrêté à ces considérations péremptoires, il ne se serait pas cru obligé de respecter l'autorité des anciens, jusqu'au point de recourir comme eux à des canaux souterrains pour expliquer l'évacuation de la surabondance des eaux de cette mer.

On voit aujourd'hui, à la sommité du tombeau d'Achille, dans la plaine de Troie, la sépulture d'un autre géant. De même que dans les siècles héroïques, et à l'instar des nations à demi-civilisées, mais dignes de l'être complètement, les Ottomans prêtent à la force, à la valeur, à la piété, à toutes

les vertus enfin, des proportions colossales. Cette idée pleine de noblesse, et qui respire le grandiose, n'a pas besoin d'explication. Ce qui flattera sans doute dans un rapprochement qu'il serait injuste d'attribuer au hasard, c'est de voir un peuple que nous nommons barbare, s'entendre à interpréter si bien la pensée de celui que la poésie et l'histoire nous offrent comme le premier modèle de la perfection.

DEUXIÈME PROMENADE.

LE CANAL DE LA MER-NOIRE ET LES CYANÉES.

Description du canal de la Mer-Noire. — Opinions des anciens et des modernes sur sa formation. — Détails sur les différentes contrées qui avoisinent la Mer-Noire ; sur leurs productions, le commerce de cette mer, suivis de réflexions relatives à celui de la Turquie en général. — Iles Cyanées. — Colonne dite de Pompée. — Des Tartares de la Crimée, et de Krim-Gierai-Kan.

Si l'on s'embarque à Thérapia pour faire une excursion aux îles Cyanées, et jouir de la vue de cette mer si féconde en richesses et en naufrages, on se dirige d'abord sur le village de Buyuk-Déré, situé au pied d'une chaîne de hauteurs ornée de jardins qui dessine la côte d'une manière plus prononcée. Les yeux s'arrêtent avec un plaisir secret sur ces maisons dont l'extérieur annonce que leurs hôtes ont vos mœurs et vos usages. Quand la flotte Ottomane est rangée en ba-

taille dans le fond de ce beau golfe où les vents du nord ne peuvent l'atteindre, la scène change, présentant alors l'aspect d'une marine qui donne une nouvelle vie au paysage. Ces belles fabriques qu'on aperçoit à travers une forêt de mâts; ces voiles déployées, ces pavillons flottans dans les airs, que le vent fait sans cesse onduler, et qui se dessinent chacun à leur manière sur le fond brun des monts; ce large quai sur lequel l'astre de la nuit répand avec complaisance sa douce lumière, attirant dans les belles soirées d'été un concours nombreux de toutes les nations; cette vallée délicieuse dont l'œil peut mesurer la profondeur, et qui, s'élevant en amphithéâtre, permet de jouir de tous les effets de la perspective; cette mer dont l'embouchure située à votre droite vous laisse parcourir à loisir un espace sans bornes; tous ces objets enfin, aussi variés par leurs formes que par leur nature, vus d'un certain point du canal, présentent un tableau trop composé sans doute pour pouvoir rassembler dans un seul cadre cette abondance de sujets dignes d'être traités chacun séparément, mais qui, par cette raison,

n'en est que plus ravissant et plus inimitable.

Avant de parvenir à ce point, qui est comme le centre du plus beau panorama dont la nature puisse offrir l'ordonnance et fournir l'exécution, on passe sous le canon d'une batterie construite en face même de l'embouchure du Pont, et destinée à accueillir les bâtimens assez osés pour forcer celles que nous verrons plus loin disposées sur notre route. On laisse à sa gauche la fontaine de Kérètche-Bournou, située près de rochers qui se montrent à fleur-d'eau comme des écueils qu'on doit éviter, et que les anciens nommaient la pierre de justice, par suite d'une tradition accréditée encore de nos jours. La côte, dans cette partie, est très-montueuse et escarpée jusqu'au golfe profond, conservant à peine entre elle et la mer un sentier tracé sur une plage pierreuse que les flots rétrécissent chaque jour. Si pendant les heures du jour on s'arrête sous les beaux platanes de Kérètche-Bournou, on y trouvera sans doute des Grecs ou des Arméniens réunis en famille autour d'un repas champêtre qui, apprêté sous des ombrages

aussi frais et arrosé d'une eau aussi limpide, ne peut manquer d'être succulent. Préfère-t-on venir y respirer l'air du soir, qui arrive là avant d'avoir rien perdu de sa pureté, on rencontrera un concours brillant de dames franques et grecques, groupées çà et là sur le gazon, formant plusieurs sociétés particulières, et offrant le spectacle enchanteur d'un de nos cercles le mieux composé qu'on aurait transplanté dans les champs, semblable à la fleur enlevée aux jardins et rendue à la prairie avec tous les attraits que pourrait produire la culture la plus soignée.

Avant Buyuk-Déré, on voit Kéféli-Keuïu, village turc quis'étend au pied des hauteurs; et après, Sarieri, autre village musulman situé dans une riante vallée où coule une fontaine qui, par la fraîcheur de ses eaux et de son site, attire souvent aussi les visiteurs. Vient ensuite, à quelques pas plus loin dans le même golfe, Jeni-Mahalé, qui n'est habité que par des pêcheurs. La rive opposée, depuis le moulin impérial, n'offre pour toute habitation que des fours à chaux, mais elle possède une fontaine située en regard avec Kérètche-Bournon, et décorée d'une manière analogue,

comme pour lui faire pendant. L'autre a pourtant sur elle l'avantage du point de vue que l'entrée de la Mer-Noire lui ménage ; aussi est-elle beaucoup plus fréquentée.

Les deux batteries fermées qu'on trouve d'abord dans le dernier coude formé par le canal qui prend là brusquement sa direction au nord-est par un retour à angle droit, ont été édifiées sous le sultan Abdulhamid. Elles croisent leurs feux dans un champ de tir inférieur à la moindre portée, présentant d'ailleurs une artillerie formidable tant pour le nombre des bouches à feu que pour les calibres. Celle d'Asie est attenante aux villages musulmans d'Oumour-Jeni et de Magias-Bouchou. Plus loin on arrive entre les deux châteaux d'Europe et d'Asie, ouvrage d'Amurat IV, qui interceptent le passage dans la partie la plus resserrée du détroit. A la sommité des hauteurs sur la coupe desquelles le premier est assis, on aperçoit les ruines d'une forteresse bâtie par les Génois lors de la décadence de l'empire d'Orient, dont cette nation marchande avait avantageusement profité pour s'impatroniser dans Constantinople même, et s'emparer du commerce de la Mer-Noire.

La forteresse occupait probablement la place de ce temple célèbre élevé dans le premier âge du monde à la mère des dieux.

Immédiatement après le Kavac on débouche dans une vallée ouverte et ombragée où coule le Chrysorrhoas, et dont l'entrée est occupée par un village turc d'un aspect très-riant. Revenons à la côte d'Asie; les ruines de cette basilique, fondée sous le Bas-Empire, et le règne du mauvais goût, qu'on remarque au sommet de ce promontoire, entre la batterie Youcha trouvée d'abord, et le château, indiquent selon toute apparence le site où jadis s'élevait cet autre temple non moins révéré que le premier, et consacré à Jupiter Urius ou Distributeur des vents. Au pied de la hauteur se développe sur les bords d'un mouillage fréquenté par ceux qui veulent entrer dans la mer du Pont, un village de belle apparence, dont les campagnes plantées de lauriers sont délicieuses à parcourir. Après les châteaux, viennent le village de Buyuk-Liman en Europe et sa batterie, qui correspond à celle de Fil-Bournou sur la côte d'Asie, toutes deux élevées sous le règne d'Abdul-Hamid; puis les deux lunettes fer-

mées du baron de Tott, situées en regard l'une de l'autre. Celle d'Europe porte le nom de Karipché, et celle d'Asie celui de Poïras. A la sommité des hauteurs dont la première est dominée, on voit un réduit qui occupe le point d'où l'ennemi pourrait avec le plus d'avantage rendre inhabitable l'intérieur de la lunette; correctif qui décèle la faiblesse de la position, ainsi que le peu de valeur de l'ouvrage principal. Le mouillage que celui-ci défend était connu des anciens sous le nom de port des Lyciens. Il reçoit un cours d'eau qui arrose une vallée resserrée et peu profonde, garnie à son débouché de quelques habitations. Un mille et demi plus loin sont les phares d'Europe et d'Asie, élevés sur deux promontoires appartenant déjà à l'Euxin, et défendus tous deux par une lunette fermée, soutenue d'une batterie. Si l'on ajoute foi aux conjectures des savans, l'aspect des lieux où se voit le phare d'Europe ramènera le souvenir de Phinée, prince malheureux poursuivi par le ciel qui, dans son courroux, déchaîna contre lui les harpies. Près du fanal d'Asie est le port célèbre où les Argonautes changèrent

l'ancre de pierre apportée par eux du mont Dyndime. C'est le dernier souvenir qu'aient laissé sur ce rivage les ravisseurs de la toison d'or. Enfin à deux milles au delà, on trouve sur la même côte le fort de Rhébas, et à pareille distance celui de Kila sur la côte d'Europe, dont la destination est de garder le débouché d'une grande vallée.

Au premier aspect de tout ce brillant appareil de défense, on serait tenté de regarder comme inexpugnable, du côté de la Mer-Noire, la capitale de l'empire Ottoman; mais qui obligerait la puissance, de laquelle on a voulu se mettre à couvert, de poursuivre sa route jusqu'aux batteries elles-mêmes? En choisissant celle de terre qu'une descente lui ouvrirait si facilement, ne ferait-elle pas tomber tout à la fois et d'un clin d'œil ce vain dispositif dont les flancs contigus à la Mer-Noire ne sont point appuyés, et qui réclament cependant d'une manière si impérieuse des boulevards imposans? D'ailleurs, tous les ouvrages que nous avons passés en revue sont généralement rasans au point d'accorder la supériorité du commandement à la batterie haute d'un vaisseau;

ils ne seraient en outre pas tenables, à raison des matériaux dangereux qui entrent dans la composition des parapets, construits sur toute leur longueur en maçonnerie.

C'est là cependant ce canal célèbre qui a donné lieu chez les modernes à tant d'hypothèses et de systèmes différens relativement à sa formation, d'après ce que les anciens en ont dit, et qui fournit la matière d'un problème si important à résoudre pour l'histoire des révolutions de notre globe, dont il enveloppe, de l'ombre du mystère, une des grandes époques. Les uns, sur l'opinion du physicien Straton, de Strabon, de Polybe et de Pline, estiment que la mer du Pont était, antérieurement au voyage des Argonautes, un grand lac sans débouché; mais que la surabondance des eaux ayant obligé celles-ci à chercher une voie d'écoulement, elles s'ouvrirent la route que nous leur voyons suivre, en forçant le point qui offrait le moins de résistance. Diodore de Sicile rapporte à cet égard une tradition des habitans de l'île de Samothrace qui donnerait les couleurs de la vraisemblance à cette conjecture. Parmi les modernes, les uns, tel que Tournefort,

veulent que la Mer-Noire soit en relation, par des canaux souterrains, avec les autres mers, n'estimant pas suffisante l'ouverture offerte à son déversement pour évacuer la masse d'eau que tant de fleuves lui apportent, et sur laquelle l'évaporation n'exerce, à la vérité, qu'une médiocre influence; mais comment se rendre raison de ce système plus ingénieux que vraisemblable? Le plus grand nombre attribue cette issue à l'effet d'un volcan, se fondant sur le caractère de lave que porte, du moins en apparence, les matériaux qui entrent dans la composition de la côte d'Europe. D'ailleurs, on observe dans l'intérieur des terres, sur cette même côte, des matières chargées de soufre, faciles par conséquent à entrer en fermentation. Pour acquérir la conviction de notre dire à cet égard, il suffira de remonter la vallée de Sarieri, où le sol excavé par les eaux dans la partie supérieure, fournira sans interruption les preuves exigées. Le rivage offre des pierres poreuses et des basaltes, classés, selon l'opinion la plus générale, parmi les produits volcaniques, et qui doivent avoir été arrachés aux escarpe-

mens. En se portant à quatre milles de Fanaraki, dans le voisinage de la mer, on trouvera des mines de houille, ce qui semble aussi annoncer un bouleversement dans cette partie du globe; si l'on revient au canal et qu'on examine dans les entours de Karipché le dispositif intérieur du sol, on remarquera que des couches penchent en avant, comme s'il y avait eu éboulement; que l'angle d'inclinaison chez d'autres est plus ou moins senti, comme si elles avaient subi un déplacement par suite de révolutions; enfin, des indices aussi prononcés peuvent bien permettre d'attribuer aux feux souterrains la teinte noirâtre, les apparences de décomposition et le désordre bien marqué que présente la côte dans ses dechiremens.

Buffon, à qui il appartient mieux qu'à aucun autre de reconnaître la nature sous le voile mystérieux dont elle s'enveloppe, prétend que chaque jour les dépôts terreux, apportés par les fleuves qui s'épanchent dans la Mer-Noire, s'accroissant, il arrivera une époque où ce bassin sera entièrement comblé. Cet exhaussement du sol qu'il est assez raisonnable d'admettre,

surtout si l'on regarde le point d'encombrement où est déjà parvenue la mer Azow, aura favorisé l'épanchement en contribuant lui-même à élever le niveau des eaux. Cependant, par leur écoulement ces mêmes eaux doivent tout au moins retarder la plénitude dont l'Euxin est menacé, si même elles ne l'empêchent pas. L'opinion relative à l'encombrement de ce récipient a été puisée chez les anciens, comme on peut le voir dans Strabon et Polybe, mais l'illustre naturaliste se l'est en quelque sorte appropriée par la forme nouvelle que son imagination, dirigée par le raisonnement, lui a fait prendre. Enfin, un géologue venu après les autres, et qui a fait sur les lieux mêmes une étude approfondie de la question, estime que cette partie du globe n'a subi aucune révolution, et que, dès le premier âge du monde, les eaux de l'Euxin ont pris leur écoulement par cette voie que la nature prévoyante leur avait réservée. Il est difficile de choisir entre les diverses opinions qui, à cet égard, partagent les savans, c'est-à-dire, 1° celle de la rupture brusque de la digue; 2° celle de sa dégradation insensible; et enfin le système qui

fait abstraction de cet obstacle vaincu ; ne nous engageons donc pas dans une question qui absorberait à elle seule ce peu de momens dont nous avons déjà disposé en faveur d'une autre moins sérieuse, d'autant plus que la première vient d'être traitée par une plume incomparablement plus docte et plus exercée que la nôtre.

Si au lieu de se confier à l'onde pour arriver à l'embouchure du Pont-Euxin, on suit le rivage sur la côte d'Asie, un sentier sinueux qui se prête à tous les accidens du terrain, vous promène sous l'ombrage frais des figuiers, des sycomores et des jujubiers; vous offre par fois des bordures fleuries composées de l'arbre de Judée, du grenadier et de toutes les variétés du laurier; ou bien vous enferme entre deux murailles de verdure tapissées de plantes rampantes qui s'attachent aux arbrisseaux et retombent sur votre tête, présentant des bouquets, tout formés, à la main qui veut les cueillir. On jouit de plus près alors de ces riantes habitations qu'on trouve partout où il existe des vallées, qui provoquent la végétation dans leur voisinage, et s'entourent de tout ce qui peut embellir

une heureuse exposition. Quant à la côte d'Europe, elle semble placée là comme en opposition, et pour faire ressortir l'autre par l'aspect agreste, la nudité qu'offrent ses escarpemens, et ses flancs déchirés.

Mais si cette rive est sauvage et peu récréative, on trouve, après l'avoir franchie, d'agréables vallées, qui vont déboucher dans la Mer-Noire, et sont fertiles sans cependant offrir une culture soignée. En les remontant, on arrive au sommet de cette chaîne qui vient finir brusquement un peu au delà du kavak d'Europe, et dont cette autre qui lui correspond en Asie s'annonce comme la continuité. S'il en est ainsi, les eaux de l'Euxin se seront élevées jusqu'à une certaine hauteur au-dessous de la crête, et favorisées par une dépression, auront pris leur cours dans le canal, ou plutôt dans la vallée du Bosphore d'où elles seront tout naturellement arrivées à la Propontide; ce qui suppose que cette vallée est aussi ancienne que le globe. En examinant, en effet, celle de Buyuk-Dèré et le canal de la Mer-Noire, qui se rejoignent dans un bassin spacieux sous un angle légèrement obtus, on est enclin à

croire que ces affluens formaient primitivement la fourche de naissance de la grande vallée. Ensuite, si l'on inspecte le versant de l'Euxin sur l'une et l'autre terre, on trouve jusqu'à la crête des amas de sable qui remplissent des excavations plus ou moins profondes, les uns et les autres, produis par le séjour des eaux, selon toute apparence; comme d'ailleurs le donne à penser la partie osseuse du sol qui est argileuse. Sur le versant opposé, on ne rencontre que des terres calcaires et de l'argile, qui, par conséquent, n'ont point été soumises aux épreuves dont les premières portent des marques si prononcées. De plus les deux rives dans leurs anfractuosités offrent des couches homologues et en même temps homogènes, qui semblent annoncer encore la relation autrefois existante entre elles par la similitude de leurs angles d'inclinaison, les unes penchant vers l'Euxin, les autres vers le Bosphore; c'est-à-dire, indiquant deux récipiens jadis séparés. Qu'on confronte encore les deux rives sous le rapport de la configuration, on verra en Europe une côte très-escarpée et presqu'en

ligne droite ; la côte opposée offrira au contraire des anses, des découpures, qui pourraient bien provenir du choc des eaux, lors de leur emprisonnement ; celui-ci occasionné par l'obstacle que l'opiniâtreté des flots aidés du vent nord, a fini insensiblement par ruiner; ou bien encore qui aura été détruit instantanément par une commotion souterraine dont les effets se trouvaient favorisés par d'autres préparatoires. La même inspection semble en outre faire reconnaître les points d'attache de la digue, à en juger par un déchirement qu'on remarque avant d'arriver à Buyuk-Liman, et qui correspond à un autre sur la côte d'Asie, de manière à laisser croire que ces dégradations ont été produites par la même cause. Une nouvelle preuve qui retrace l'existence de cette antique liaison, c'est la crête elle-même qui, en rétablissant sa continuité primitive, doit avoir, d'après ses lois de graduation, les points d'attache pour ordonnées. Enfin, deux autres observations viennent encore s'offrir à l'appui de l'opinion favorable à la retenue ; ce sont 1° plusieurs vallees qui débouchent dans l'Euxin

et dans le canal en avant de la digue, lesquelles vallées procèdent selon une pente douce, et ne peuvent guère avoir été creusées par les cours d'eau, le plus souvent desséchés, qui les arrosent; par conséquent qui ont dû l'être par la mer à cette époque où son niveau, s'élevant chaque jour, menaçait d'atteindre la crête; 2° ce sont les recherches laborieuses du docteur Pallas dans les contrées septentrionales de la Mer-Noire où ce voyageur a trouvé partout des dépôts de sables provenant d'inondations; et les observations lumineuses que lui a fournies la région qui sépare l'Euxin de la Caspienne, où il a vu des traces bien conservées de l'union autrefois existante entre ces deux bassins. Tous ces argumens, parmi lesquels il n'en est aucun qu'on puisse nommer hypothétiques, donnent de brillans moyens de défense aux partisans de la digue. Mais mon intention n'est point de m'établir juge dans une affaire litigieuse aussi délicate; et peut-être m'accusera-t-on d'avoir oublié l'engagement pris avec moi-même à cet égard, d'après mon incompétence déjà reconnue : poursuivons

donc notre route sans nous en laisser détourner désormais, pour errer dans le pays des chimères.

Les hauteurs où nous venons de faire cette station, offrent, au milieu des ombrages qui les couronnent un de ces monumens qui fournissent à l'imagination complaisante et crédule de douces erreurs. Ce sont les ruines d'un édifice carré dans le genre des constructions du Bas-Empire, et auquel, malgré ces signes de reconnaissance manifestes, on a donné le nom de tour d'Ovide. Si le poëte romain eût eu ce lieu pour exil, les avantages du site, la fraîcheur de ses ombrages, la pureté de l'air qu'on y respire, tout cela réuni, sans réussir à lui faire oublier entièrement Rome et les tendres souvenirs qu'il en avait emportés, eût du moins beaucoup adouci sa peine, et peut-être même aurait fini par le rendre à la nature dont il serait devenu le chantre.

L'intérieur des terres au delà de la côte d'Asie, offre également de riantes vallées qui partent de la crête, et se dirigent en sens opposé, les unes vers l'Euxin, les autres vers le Bosphore. Ici les ombrages sont moins

multipliés, et les arbousiers, les plantes aromatiques tiennent la place des chênes, des hêtres qui boisent les hauteurs de l'autre rive; mais en descendant dans le fond de ces bassins, on retrouve la fraîcheur que des eaux vives y entretiennent, et des habitations autour desquelles la terre se pare des plus riches récoltes, tels sont les villages turcs de Ak-Babak, d'Abdular et de Zéké-Dèré qui, par leur situation retirée, semblent séparés du reste du monde. Les vallées d'Europe offrent ceux de Zekèré-Keuïu, Scombre-Keuïu, Demesdgj-Keuïu, Domus-Dèré, habités par des Grecs, et fréquentés surtout par les chasseurs.

Laissons le phare d'Anatolie, au pied duquel on voit sortir du sein des flots ces écueils nommés Cyanées d'Asie, et allons descendre à celui d'Europe debout sur le promontoire Panium. De là nos regards pourront se promener à loisir sur cette mer dont le nom seul présage la tempête; qu'on voit si souvent obscurcie par des nuages portant la foudre dans leurs flancs, et enlevés par les vents aux pics du Caucase ou de l'Hoemus, sans cesse occupés à en rassembler de nouveaux. C'est

là que le navigateur trop confiant se repent souvent de s'être abandonné à un élément si facile à s'irriter, et dont les plages inhospitalières montrent les victimes de ses fureurs privées de sépulture, ou inhumainement dépouillées par leurs habitans, qui eux-mêmes les ont attirées sur les rochers au moyen de feux trompeurs; usage barbare transmis à ces peuples par leurs pères depuis les générations les plus reculées.

Que de nations différentes par la langue, la religion et les mœurs ces côtes n'offrent-elles pas! Combien de richesses produisent ces mêmes rives, que lespuissances de l'Europe se disputent, et qu'elles savent faire tourner à leur profit, au détriment de ce peuple ignorant sur les trésors qu'il possède. Cette mer cependant pourrait à elle seule le rendre florissant. Située entre l'Europe et l'Asie, qui se la partagent, elle est le rendez-vous de tous les fleuves les plus favorables à la navigation, les plus susceptibles d'être redressés dans leurs cours; elle est le point de départ central pour les remonter, et porter à l'un ce que produisent les rives de l'autre : c'est en un mot l'entrepôt du nord et du midi, de l'orient et du cou-

chant, et un intermède destiné par la nature à établir des relations entre les différens peuples de notre continent.

Les anciens dont les opérations commerciales ne pouvaient, à raison de leur peu de connaissance en géographie, avoir la même étendue que les nôtres, exploitaient déjà cependant les mines abondantes offertes par le commerce du Pont-Euxin : ils venaient y chercher les grains que leur fournissaient les greniers inépuisables de la Tauride, aujourd'hui cette même Crimée, si long-temps convoitée par une puissance qui est enfin parvenue à en dépouiller le peuple Ottoman, trop inhabile pour pénétrer les desseins de sa rivale, ou trop faible pour y former obstacle.

De ces mêmes contrées et de celles où florissaient Trébizonde, Sinope, Amasie, les anciens retiraient encore de la cire, des bois, des esclaves, des cuirs. Les ports fréquentés de préférence par les Athéniens, étaient ceux de Panticapée et de Théodosie, parce qu'ils y jouissaient du droit de franchise. Ils étaient aussi le rendez-vous des navires expédiés par les colonies grecques répandues sur la côte d'Asie, d'où quelques-uns passaient le Bos-

phore Cimmérien, et allaient recueillir les productions que le Tanaïs apportait alors comme de nos jours dans les Palus-Méotides. Les échanges s'y faisaient avec les productions du midi, et les métaux complétaient ce qu'il fallait pour établir l'équilibre entre l'importation et l'exportation. Quant à cette portion de côte, comprise entre le Borystène et l'Ister, habitée alors par des hordes errantes, sorties de la grande Scythie, elle était peu connue des anciens, et renfermait inutilement ces productions précieuses, dont l'exportation fait aujourd'hui une bonne part de la fortune de la Russie.

Les Vénitiens, et principalement les Génois, furent les premières nations modernes qui surent apprécier les richesses ainsi que la position de la Mer-Noire. Combien même n'aida-t-elle pas ces républiques marchandes dans leurs projets ambitieux! Gênes en fit l'entrepôt du commerce de l'Inde, réussissant un instant à faire oublier à celui-ci la route qu'Alexandre lui avait tracée par l'Egypte. Elle lutta quelque temps avec sa rivale, qui ne put, malgré l'assistance des soudans du Caire, ramener en entier, dans les canaux du

Nil, les richesses qui en avaient été détournées par l'Indus, l'Oxus et le Phase.

L'empire d'Orient était alors aussi apathique à l'égard de ses intérêts que celui qui lui a succédé se montre peu éclairé sur les siens. Les Génois, établis à Constantinople, avaient converti cette capitale en colonie relativement à Gênes, qui jouait dans sa plénitude le rôle de métropole, et soutenait ce titre usnrpé avec autant d'arrogance que la colonie mettait de soumission à le reconnaître. Poussés par le sentiment de la propriété, et alarmés par la crainte de se voir arracher une proie d'aussi haut prix, les républicains marchands combattirent avec plus de courage que les Grecs mêmes sur cette brêche mortelle faite par le plus grand des Ottomans au cœur d'un empire depuis long-temps chancelant: c'était en effet pour eux qu'ils périssaient les armes à la main, tout en paraissant s'immoler pour leurs alliés; mais ceux-ci durent reconnaître sans doute le véritable motif de ce dévouement soi-disant désintéressé, à travers un tissu aussi grossier que celui qui cherchait à le déguiser. Constantinople alors ne subsistait donc que pour servir à l'accroisse-

ment et à la fortune de puissances étrangères: devenue une colonie centrale, l'Europe entière est aujourd'hui sa métropole. On s'y rend du nord, du midi, de l'occident; chaque nation y envoie des députés pour retirer sa part des bénéfices qu'elle ne s'entend point à recueillir, et peut-être même qu'elle ignore; d'après cet état de choses, il est à craindre que l'analogie entre sa condition à venir et celle qu'elle a subie ne finisse par être complète, si un génie supérieur ne lui ouvre les yeux sur le danger éminent qui la menace, et ne s'efforce de la ramener au port. Mahmoud semble s'annoncer comme ce pilote habile; il pourra même faire mentir les prophéties qui présagent depuis nombre d'années à l'empire Ottoman des destinées malheureuses, car il en a déjà suspendu le cours.

Les côtes que nous avons sous les yeux, et qui vont se perdre dans un lointain vaporeux, sont celles de l'ancien royaume de Bithynie, confondu avec tant d'autres provinces par les Musulmans, sous le nom collectif d'Anatolie. De nombreux troupeaux, des campagnes fertiles en grains, surtout des monts qui produisent en abondance des bois

propres à tous les usages, voilà qu'elles sont ses principales richesses. Ensuite, et dans la même direction, viennent les côtes de la Paphlagonie, où Sinope, encore debout, n'étale plus guère que des ruines; Sinope, qui donna le jour à ce philosophe, plus fou que sage cependant, dont la brusque répartie déconcerta le vainqueur de Darius. Cette ville semble offrir son port aux Ottomans, comme un chantier où ils pourraient construire des flottes sans nombre, au moyen des bois, des goudrons, du chanvre et de toutes les matières premières que les contrées environnantes produisent.

Au delà de Sinope on trouve Trébizonde, naguère capitale d'un empire obscur, dont l'existence éphémère est à peine relatée par l'histoire, et qui se composait cependant d'une partie des états de ce Mithridate, si célèbre par sa haine pour le nom romain. Le pays abonde en mines de cuivre; mais quelques riches que soient les filons qui le contiennent, l'exploitation en est très-négligée par ses indolens possesseurs.

Dans la direction du nord-est est la Colchide arrosée par le Phase, et séparée de l'Ibérie

par la chaîne élevée du Caucase. Toute cette étendue de terre est habitée par des nations où la civilisation ne peut se faire jour. On dirait que ces contrées sont destinées à servir perpétuellement de berceau à la barbarie. Aujourd'hui les peuples qu'elles nourrissent sont les Georgiens, les Circassiens, les Mingréliens, les Lazes et les Abazes, qui n'ont aucunes notions déterminées en matière de religion ; aucun principe du contrat social ni du droit des gens ; souvent ils se déclarent la guerre, guidés par le seul motif de faire des prisonniers pour les vendre ensuite aux autres nations, habiles à mettre ces dissensions à profit. C'est là que les Turcs viennent acheter leurs esclaves ; c'est aux dépens de ces contrées que s'alimentent ces marchés honteux établis dans la capitale et les principales villes de l'empire Ottoman; c'est de là que les harem tirent ces infortunées qui sont moins à plaindre entre les mains des Musulmans que dans celles de leurs proches, et oublient aisément les parens barbares qui les ont livrées sans égards pour la voix de la nature. C'est encore là que les beys d'Égypte recrutent ces redoutables mamelucks qui ont arraché le sceptre aux

fatimites ; esclaves qui commandent à leurs maîtres, mais que Mahmoud a cependant réduits à l'obéïssance, en les empêchant d'aller à la traite. Enfin, cette région malheureuse se trouve placée, relativement à l'Orient, comme la côte de Guinée l'est par rapport au Nouveau-Monde ; et l'humanité n'a pas moins à y rougir des outrages sanglans qu'elle y reçoit.

Ces peuples, chasseurs de profession, comme on a déjà pu le deviner, fournissent abondamment au commerce des pelleteries, des laines et beaucoup d'autres articles dont ils connaissent mieux le prix que celui de leurs enfans. Ils étaient sujets de la Porte avant le traité de Bukarest, qui, en reculant jusqu'au Phase les frontières de cet empire, les a fait passer sous la domination russe ; mais ils mènent une vie trop indépendante pour qu'on puisse dire qu'ils reconnaissent un maître.

La mer d'Azow, qui, à proprement parler, n'est qu'un grand lac d'une navigation difficile à raison des bas-fonds, est cependant fréquentée par des bâtimens que Tangarok et les exportations par le Tanaïs y attirent en bon nombre. Ces exportations consistent en fer,

en pelleteries provenant de la Sibérie, ainsi qu'en grains d'une qualité regardée comme supérieure. Les navires qui passent le Bosphore Cimmérien sont contraints à suivre une route tracée entre les encombremens de sable, où la sonde trouve quarante-deux pieds pour *maximum* de profondeur, et souvent trop peu d'eau pour la navigation, ensorte que les bâtimens qui tirent douze pieds, sont forcés d'envoyer une partie de leur chargement les attendre à l'entrée du détroit.

Dans le Don, ou Tanaïs, qui est le principal aliment de cette mer, se fait une pêche très-abondante de l'esturgeon, si connu par la délicatesse de sa chair, et par ses œufs qui, moyennant une certaine préparation, sont tant recherchés dans le Levant ainsi qu'en Italie, où ce stimulant de l'appétit est connu sous le nom de *caviar*.

La Crimée, qu'on croirait par fois sortie depuis peu de dessous les eaux, est aussi libérale qu'une terre neuve. Elle produit en quantité des grains que les navires de toutes les nations européennes portent à Constantinople, dans l'Archipel, en France, et à Malte pour l'Angleterre, rapportant en retour des

fruits secs, des vins, des huiles qui manquent à ces parages. Deux ports sont ouverts sur cette côte aux bâtimens qui en prennent la route. Caffa, autrefois Théodosie, est le plus fréquenté, comme se trouvant dans le point de partage des deux mers. Cependant il n'a qu'une rade à offrir, non plus que Koslow, qui vient après, et sert d'entrepôt, principalement pour les sels, ainsi qu'à la médiocre portion des grains, salaisons, beurre, etc., qui n'a pas pris la route du premier pour entrer dans le commerce d'exportation. De plus, la marine militaire s'est réservée exclusivement les ports de Sevastopoli et de Balouk-Lava, comme étant les mouillages les plus sûrs.

Lorsque Mahomet II porta ses armes victorieuses en Crimée, et attacha le Khan qui y commandait à son char triomphal, pouvait-il penser qu'un trophée aussi brillant serait terni par ses successeurs, et qu'un ennemi qu'il ne connaissait pas, même de nom, leur ravirait une possession si précieuse?.. Il n'est pas facile en effet de s'expliquer comment ces Tartares dont l'origine, les mœurs et la religion, sont les mêmes que celles des Ottomans, à quelques légères nuances près, ont

préféré un maître si étranger à eux sous tous ces rapports, à celui qu'ils semblaient reconnaître de leur plein gré, et avec qui on aurait cru qu'ils faisaient cause commune? Le manque de ménagement de la Porte, à leur égard, peut seul donner la solution de ce problème, et rien ne sera capable de dédommager cette puissance de la perte énorme qu'elle a faite en laissant détacher d'elle une nation valeureuse, sobre, patiente, subtile, spirituelle; qui mettait sur pied pour sa défense une nombreuse armée de partisans, habitués à harceler continuellement l'ennemi, et sans lesquels il semble qu'elle ne soit plus en état de faire la guerre.

Malgré les soins de Catherine et de ses successeurs, envers les anciens sujets de Gengis-Kan, la Crimée a beaucoup perdu par les émigrations depuis qu'elle s'est donnée à la Russie : tant il est vrai qu'on peut regarder comme impossible aux nations Mahométanes de s'accommoder avec celles qui admettent une autre croyance, quelque doux que soit le régime auquel on les soumette.

Nous voici parvenus au Nieper et au Niester; que de richesses ces fleuves n'apportent-

ils pas à la Mer-Noire, et ne rendent-ils pas en retour aux provinces qu'ils arrosent! Les grains, les pelleteries, les bois de construction, les cuirs, les suifs, les chanvres, les laines, la cire, le miel, et d'autres articles dont l'énumération serait sans fin, descendent en abondance à Odessa, à Kerson, à Oksakoff où ils subissent un échange avantageux en denrées et objets manufacturés nécessaires au nord de l'Europe, autant que peuvent l'être ailleurs les produits dont celui-ci se soulage. Le tabac à fumer entre pour une portion assez considérable dans ce commerce d'échange; ce sont les Turcs qui l'y versent. Il provient de Macédoine, du pachalik de Janina, de la Syrie, et de quelques autres provinces de l'Asie.

Les trois entrepôts que nous venons de citer, dont le premier a supplanté le second, sont les témoignages non équivoques de la prospérité que porte avec elle l'industrie. Odessa, qui n'existait pas il y a quelques années, compte aujourd'hui une population de vingt-cinq mille âmes. Le commerce a tout le mérite de l'érection de cette nouvelle cité; car le sol, par sa nudité, et le climat par son peu de dou-

ceur, sont deux forces répulsives qu'il a dû vaincre, loin d'en recevoir de l'assistance.

Toute cette étendue de terre que nous voyons au nord, et que nous foulons à nos pieds, est l'ancienne Thrace, habitée jadis par une nation belliqueuse, dont les coursiers étoient tenus à si haut prix, et qui pourrait être le grenier de Constantinople au moyen de ses plaines fertiles; mais qui est loin sans doute de donner ce qu'une culture soignée serait en droit d'exiger d'elle. Quel monstre que le despotisme! Tout ce qu'il touche est irrévocablement frappé de stérilité: il ne sait que détruire, et s'il ne se voyoit pas entouré de ruines, il croirait ne pas régner! N'est-il pas aisé de reconnaître ici son empire en jetant les yeux autour de lui, et en trouvant si difficilement parmi ces campagnes, condamnées à nourrir des bruyères, un coin de terre qui soit cultivé? Serait-il bien possible que le chef de l'état fût l'auteur de tant de désastres? Cela ne paraît guère présumable, car pourquoi appauvrirait-il ainsi son domaine, et ceux entre les mains de qui sa véritable fortune réside? Cette réflexion est trop élémentaire pour ne pas s'offrir la pre-

mière au chef quelconque d'une grande famille, quand même encore ses sujets ne seraient que des esclaves. Dans ce cas le sentiment de la propriété tiendrait sa sollicitude éveillée sur la conservation, et le porterait à rejeter tout système ruineux. Je serais donc tenté d'absoudre le souverain de cette accusation, et de la rejeter toute entière sur le gouvernement qui, en Turquie, autant que j'ai déjà pu voir, est bien différent du souverain, car le pouvoir ne se manifeste qu'en la personne de ceux qui, sous le nom du chef de l'état, commandent à la capitale et aux provinces, méconnaissant si souvent l'autorité royale.

Une autre remarque qui vient à l'appui de ma première réflexion, c'est que moins l'existence de ces souverains particuliers est précaire, moins les peuples ont à se plaindre de leurs exactions; la permanence et l'intérêt leur inspirant alors le sentiment de conservation que nous avons cru pouvoir, sans nous tromper, attribuer au chef. A présent il reste à savoir si le caprice chez ce dernier, ou la félonie chez ses délégués, est la cause de l'instabilité de condition de ceux-ci; autre sujet d'étude intéressant sur lequel l'observation politique est tenue de s'exercer, puis-

qu'elle peut en tirer une leçon profitable pour l'humanité.

Au delà de l'Hœmus, dont ces montagnes sont des ramifications, l'Euxin baigne les côtes de ces provinces connues des anciens sous le nom de Dacie. Les eaux fécondes du Danube portent la fertilité dans ce bassin, qui au nord n'a pas de bornes.

Ce fleuve qui, après avoir traversé de vastes contrées, se décharge par plusieurs bouches dans la mer, malgré l'impétuosité de son cours, n'a pu être une barrière assez forte pour arrêter ces déluges de barbares venus des rives orientales de la mer Caspienne, et dont les émigrations successives ont fini par inonder deux grands empires. Aujourd'hui cette même barrière a peine à contenir une autre nation chassée par les glaces du nord, et attirée par le soleil bienfaisant qui nous éclaire. Quelle sera l'issue de cette lutte? C'est ce que les Osmanlis doivent se demander plus que jamais avec inquiétude, et ce à quoi ils ne songent guère, même encore à présent, ne croyant pas leurs intérêts liés d'aussi près à la conservation de provinces où ils n'ont ni leurs habitations ni leurs tombeaux. Il est

certain que ces fiers Ottomans qui rangèrent sous leur puissance la Moldavie et la Valachie, n'auraient dû les admettre à capitulation que sous la condition de s'y faire représenter par des Musulmans mêmes, et que des Musulmans y seraient agrégés au peuple vaincu ; ce manque de prévoyance est une source intarrissable de malheurs, aujourd'hui sans remède. Il est vrai que la politique de l'Europe tempère un peu ce poison dont l'effet est loin cependant d'être entièrement neutralisé.

Les navires qui de Constantinople prennent la route d'Odessa, lorqu'ils sont contrariés par les vents, ne peuvent chercher un refuge que dans un petit nombre de ports ou plutôt de rades : car la Mer-Noire a peu d'abri à offrir, principalement sur ses côtes ouest et septentrionales. Ils trouveront d'abord derrière le cap Niada, sur la côte de Bulgarie, un mouillage défendu au nord ; puis dans le golfe Pharos, qui mérite vraiment le nom de port, différens abris tous sûrs ; plus loin, Varna peut les recevoir dans sa rade si ce n'est pas le vent d'est qui rend la mer impraticable ; ensuite l'anse couverte au nord par

le cap Ghélégra ; s'ils ne tirent que neuf pieds d'eau, le Danube leur ouvre ses bouches où ils trouveront un fond plus que suffisant après avoir passé la barre qui en ferme l'entrée ; enfin au delà ils n'ont plus de ressource à espérer que celle offerte aux petits bâtimens par Akaman, situé à l'embouchure du Niester.

Ce qui rend délicate la navigation de cette mer et souvent périlleuse, c'est le conflit que les vents dans des bornes aussi resserrées ne peuvent manquer d'élever ; les divers courans qui y règnent, la succession fréquente de la lame qui là n'est point allongée à beaucoup près comme sur l'Océan; et, au retour, la difficulté que les bâtimens éprouvent à trouver l'embouchure du canal lorsque les vents du Nord ou d'Est soufflent avec violence ; car dans ce cas la vapeur qui charge l'atmosphère ne permet plus de distinguer la côte ; le pilote peut donc se laisser jeter hors du courant, et alors le bâtiment est en danger de se perdre, ou s'il est encore à temps pour virer de bord, souvent il emploie plusieurs jours en efforts pour rentrer dans sa route.

Voilà en abrégé la description des côtes

et du commerce de la Mer-Noire ; mais avant de dire à celle-ci un dernier adieu, observons ces rochers redoutables pour les bâtimens qui les approchent de trop près, et nommés par les anciens Cyanées d'Europe. Ne semblent-ils pas se présenter là aussi-bien que les Cyanées d'Asie, pour interdire l'entrée de cette mer, ou tout au moins prévenir sur les dangers qu'on y court? Malgré l'effroi que causent aux navigateurs ces écueils, contre lesquels le navire Argo serait venu se briser sans la secourable Minerve, qui d'une main l'en tenait éloigné, tandis que de l'autre la déesse avait pris un point d'appui sur le rocher lui-même ; malgré, dis-je, leur réputation terrible, nous oserons cependant en approcher, et gravir à la cime du plus menaçant, qui s'élève en face du phare d'Europe. Là nous trouverons encore debout une colonne de marbre que le vulgaire nomme colonne de Pompée, que quelques érudits prétendent avoir été érigée en l'honneur d'Auguste; que d'autres attribuent à Apollon, et dont l'inspection pourra nous dédommager des fatigues qu'on éprouve à y arriver.

Vous la découvrez déjà ; la blancheur de son marbre de Paros qui tranche si bien avec

la teinte noirâtre du rocher qui lui sert de piédestal, aide à la faire distinguer. Sa forme circulaire, son peu d'élévation, cette guirlande suspendue en festons, et relevée par des têtes d'Apis, qui serpente autour avec tant de grâce, tous ces signes caractéristiques ne donnent-ils pas à penser que c'est un autel votif privé de sa tablette de sacrifice, et élevé peut-être au dieu des mers. Ce qui pourrait accréditer cette dernière opinion, c'est le lieu même où il est érigé, sur un écueil, à l'entrée d'une mer dans laquelle les navigateurs ne s'engageaient jamais avant d'avoir cherché à se rendre Neptune favorable. La seule objection qui pourrait combattre cette conjecture, fondée uniquement sur la vraisemblance, serait celle déduite des vestiges d'inscriptions que d'anciens voyageurs disent y avoir retrouvés, mais qui dans tous les cas sont trop douteux pour en conclure rien de certain en faveur d'une autre opinion.

Que de libations ont arrosé ce monument aujourd'hui négligé et privé de culte, si ce n'est cependant celui que lui obtiennent les siècles qu'il a vu s'écouler! Que de prières se seront élevées d'ici vers le ciel, dictées

par la ferveur, par la piété sincère, ou seulement par la crainte ! Que de fois ce marbre, glacé aujourd'hui, se sera senti échauffé par les membres palpitans des victimes !... Que sont devenus ceux qui l'ont érigé, aussi-bien que tant d'autres qui leur ont succédé, au pied de ce rocher battu par les flots ?.... Non-seulement des générations sans nombre se sont écoulées depuis cette époque reculée, mais encore des nations entières ont pris la place d'autres nations. Les individus qui les composaient étaient, comme ceux de nos jours, agités de mille passions, semblables à cette mer houleuse; oubliant, au milieu des projets conçus pour un avenir souvent éloigné, ce terme irrévocable que le ciel a mis à la vie. Nous sommes venus bien après eux; ils nous ont laissé leur exemple pour héritage, et, sans songer à mettre à profit une précieuse expérience, comme eux nous nous reconnoissons volontairement pour les esclaves de chimères et de songes mensongers. Mais essayons de déchiffrer tous les noms gravés sur ce monument, et écrits dans des langues différentes. L'humanité faible et débile ne perce-t-elle pas dans tous les actes de l'homme ?

Ceux qui font dire à cette pierre qu'elle a été visitée par eux, ont pensé qu'en associant leurs noms à un objet qui attire la vénération des peuples, ils obtiendraient leur part du culte qu'on lui rend. Faibles comme eux, payons aussi notre tribut à l'humaine faiblesse, et ajoutons une nouvelle preuve à l'appui de ce que nous venons de dire, en nous inscrivant sur ce registre tenu par le temps. — Je cherche une petite place qui puisse recevoir mon nom, et je trouve celui d'un ami. A cette vue, toute la philosophie, dont il n'y a qu'un instant je faisais étalage, m'abandonne sans retour, et me livre aux remords que font naître en moi les plus douces émotions. — Non, je ne te condamnerai plus pratique ingénieuse conseillée par le sentiment, et qui peut lui procurer des jouissances si pures et si délicieuses. Je ne me permettrai plus de vous blâmer, ô vous qui laissez ces marques de souvenir dans les lieux que vous visitez. Ces objets sur lesquels mes yeux se portent pour la première fois, il me semble ne faire que les revoir; ils acquièrent pour moi un intérêt indéfinissable et emprunté sûrement de celui qui avant moi les a admirés. Égaré dans des

contrées reculées, au milieu d'une nation qui ne redoute rien tant que d'avoir avec les autres des traits de ressemblance, détournant souvent les yeux pour les porter sur une patrie qui parle toujours plus éloquemment au cœur lorsqu'on est éloigné d'elle ; quelles sensations délicieuses ne doivent pas, en effet, s'éveiller, en trouvant le nom de l'un de ses amis les plus chers, tracé de sa propre main, sur un rivage inhospitalier !... Oui, quelle que soit la divinité pour qui cet autel ait été primitivement érigé, dès ce moment même, et sans la consulter, je le consacre à l'amitié. Ceux de qui ce culte est révéré le reconnaîtront sans peine sous ce nom auguste, et, comme moi, y feront bien sûrement ces libations qui coûtent si peu au cœur lorsque le plus généreux des sentimens l'anime.

Articles complémentaires.

Buyuk-Dèré est habité en été par des Francs; plusieurs des ministres étrangers viennent aussi y passer la belle saison. Dans le nombre des palais qui ornent ce village,

on remarque celui de Russie, plus cependant à raison des jardins qui sont spacieux, d'une belle distribution et dans une situation heureuse que pour le bâtiment, qui pourrait être mieux entendu à l'intérieur, s'annonçant pourtant assez bien extérieurement. L'ambassadeur de France fait sa résidence d'été à Thérapia, dans le palais donné comme un témoignage d'affection par le sultan Sélim au gouvernement français. Les jardins offrent plusieurs points de vue enchanteurs. De belles plantations de pins, de tilleuls et de platanes, qui ombragent les terrasses élevées graduellement les unes au-dessus des autres jusqu'à la crête de la montagne, fournissent la promenade la plus attrayante et la plus récréative. Cette habitation est sans contredit la première du Bosphore pour la situation, les dépendances et l'air épuré qu'on y respire, comme aussi Thérapia est le village le plus agréable de tous ceux qui embellisent ces rives, dégagé comme il l'est, de la contrainte que l'étiquette impose à Buyuk-Dèré, ainsi que de la gêne qui règne dans les autres; car il est le seul qui ne compte point de Musulmans parmi ceux qui l'habitent. On ne doit pas non plus

omettre, dans l'énumération de ses avantages, celui qu'il offre sous le rapport de la société, dont la nation la plus spirituelle fournit les élémens.

La pêche est aussi d'un grand rapport pour les habitans des rives de la Mer-Noire, ses gras pâturages nourrissant des espèces sans nombre de poissons, dont la chair n'a pas, il est vrai, toute la saveur de ceux qui peuplent l'Océan et la Méditerranée, eu égard aux affluens considérables d'eau douce qu'elle reçoit, mais qui est cependant très-délicate.

Il règne dans cette mer des vents alisés qui soufflent assez constamment et favorisent surtout les retours à Constantinople. Il est rare qu'un navire marchand partant de cette capitale, puisse faire trois voyages dans l'année à Odessa; car sans parler du temps que lui prendront ses différens chargemens, il peut être contrarié des mois entiers pour le départ, par le vent du nord qui règne en été, et il doit, pour le retour, éviter de se laisser surprendre par les glaces de l'hiver. Cependant depuis quelque temps on voit des

capitaines qui, dans cette saison, se confient à la Mer-Noire, et osent tenter un troisième voyage, lequel est toujours hasardeux: quant aux voyages de Tangarok, on ne peut en faire que deux au plus. Nombre de navires vont sur leur lest au chargement, l'importation n'étant pas à beaucoup près égale à l'exportation. On emploie à cette navigation des bâtimens de toute grandeur, dont quelques-uns, à raison de leur fragilité, font craindre pour leurs équipages. Parmi ceux-ci on remarque beaucoup de voliches montés par des Grecs, ainsi que des Turcs, et dont la coupe se rapproche beaucoup de celle des navires usités chez les anciens.

Les pavillons russe et ottoman sont ceux qu'on rencontre le plus souvent dans cette mer; grand nombre de Grecs de l'Archipel y naviguent sous le premier, auxquels il faut ajouter tous les transfuges des nations en guerre avec la Russie ou avec la Sublime-Porte. Depuis le traité de paix qui a terminé la guerre d'Egypte, la France en a obtenu l'entrée avec son pavillon. Les autres puissances en jouissaient déjà à commencer par la Russie et l'Autriche, comme les plus

intéressées à rechercher cet avantage. La Mer-Noire est un des plus considérables débouchés de nos ports méridionaux ; mais les profits qu'elle nous procure sont bien minces, comparativement aux immenses bénéfices que la Russie retire du privilége de pouvoir franchir le Bosphore de Thrace, de recevoir dans ses nouveaux établissemens les navires étrangers. Il faut que l'Empire ottoman se soit trouvé réduit aux abois, ou que son aveuglement n'ait pas de bornes, pour s'être décidé à accorder le passage de ce détroit qu'il tient dans sa main, et envisager de sang-froid une concurrence que toute autre puissance à sa place eût interdite jusqu'à son dernier soupir. Quelles richesses ne devrait-il pas retirer de cette source inépuisable, en se servant de ses ports nombreux sur les autres mers comme entrepôts, qu'il alimenterait, au moyen de ses propres bâtimens, des productions de l'Euxin, et où viendrait s'approvisionner l'Europe entière ! Sans contredit la Russie, dont la prospérité dépend du système contraire, serait un grand obstacle à la mise à exécution de cette spéculation si facile à concevoir ; mais l'apathie

du gouvernement ne contribue pas moins pour son compte à l'empêcher d'éclore. D'ailleurs, il est bien permis de rejeter sur celui-ci tout le blâme d'une faute que la nécessité même ne peut faire pardonner, lorsqu'on le voit s'indemniser aux dépens des regnicoles du peu d'avantage qu'il retire du commerce avec les étrangers, en triplant et quadruplant pour les premiers les droits de douanes exigés des autres ; c'est-à-dire, en suivant une méthode diamétralement opposée à celle qui est indiquée par le bon sens, et adoptée chez toutes les puissances qui possèdent les premiers élémens de l'économie politique. Un autre reproche qui devrait également le faire rougir, c'est de permettre que des sujets tributaires lui échappent par milliers en passant sous le pavillon russe, et viennent ensuite lui insulter en déployant ces couleurs ennemies même sous les murs du Sérail.

Si on demande où en est l'industrie dans l'Empire ottoman, on sera forcé de répondre que loin de faire des progrès, elle semble rétrograder chaque jour davantage, ce qui est plus sensible depuis la déposition du prince qui cherchait à l'encourager. Les productions de

la Turquie sont en majeure partie enlevées brutes par les étrangers, qui ensuite les lui rendent manufacturées; telles sont les laines, les soies, le poil de chèvre, les cotons, articles principaux du commerce d'exportation. Cependant on fabrique à Smyrne et à Salonique d'assez beaux tapis, à Angora une étoffe de poils de chèvre d'un tissu assez fin, à Brousse d'autres étoffes de différentes espèces en soie et coton toutes à l'usage du pays, ainsi que quelque peu de mousseline d'une qualité commune; à Constantinople, des mousselines peintes, également communes, et qui se consomment sur les lieux : où l'on remarque le plus d'activité, c'est dans les îles de l'Archipel, dont les manufactures fournissent plusieurs articles de consommation, et qui emploient la soie, le coton, la laine pour matières premières.

La soie se récolte en abondance dans l'ancienne Bithynie, en Morée et dans la campagne de Smyrne; cette place de commerce en est le principal entrepôt. Les cotons se tirent de la Macédoine, de la Syrie, de l'arrondissement de Smyrne; les laines et le poil de chèvre viennent de préférence des

provinces qui avoisinent la Mer-Noire. Les articles que la Turquie verse encore dans le commerce, sont l'encens, les drogues, les noix de galle qui arrivent de la haute Asie par les caravanes. Elle tire de la France des draps fabriqués dans le Midi et en Belgique, des soieries, de la passementerie, des fils or et argent de Lyon; d'Orléans, des fèzes (calottes en laine pour les deux sexes); de Paris, des montres, etc.; de l'Italie, des étoffes de soie, du papier, et quelques menus articles que Florence, Gênes, Venise lui fournissent; de l'Angleterre, une petite partie de draps; mais beaucoup de quincaillerie, de sucre, de café et autres productions coloniales; de l'Allemagne, des toiles, des mousselines, celles-ci fournies par la Saxe; de la quincaillerie préférée, à raison du prix, à celle d'Angleterre, et quelques autres articles manufacturés; la Russie est la puissance qui la met davantage à contribution, à raison des pelleteries, des grains, du fer et de ses produits en tous genres qu'elle échange avec elle contre les métaux monnoyés provenant de son commerce avec les nations, qui ne peuvent pas équilibrer l'exportation

par l'importation. La Perse et les Indes attirent aussi à elles une bonne portion de ses richesses de convention, n'ayant rien à lui demander contre les articles de valeur qu'elles lui fournissent en quantité. Ses principales places de commerce sont Constantinople, Salonique, Smyrne, Alep, Brousse, Angora, Trébizonde, Bagdad, Bassora, le Caire, Alexandrie, la Canée, Andrinople, Varna, Bukarest et Galatz. Après celles-là viennent beaucoup d'autres sur les côtes de Syrie, de Chypre, de Candie, de la Mer-Noire, et dans l'Archipel.

Certainement si les Grecs pouvaient donner un libre essor à leurs dispositions naturelles, l'Empire ottoman arriverait bientôt à la hauteur des autres puissances pour l'industrie; eux et les Arméniens suffiraient pour l'exercer, et masquer même l'apathie de la nation dominante. Combien alors cet état serait puissant, vu la quantité de métaux qu'il enlèverait à ses voisins! En effet, qu'on réfléchisse sur l'immensité de son territoire, sur la variété des productions de ses innombrables provinces répandues sur trois des quatre parties du globe; sur la multitude de ses bras condamnés à l'oi-

siveté, ou du moins à n'user que d'une médiocre portion de leurs forces; sur les richesses qu'il récolte, malgré tous les moyens exterminateurs qu'il met en œuvre sans parvenir à en épuiser la source; qu'on réfléchisse à cette libéralité si mal entendue d'une fortune aveugle, et on le trouvera bien plus à plaindre d'ignorer le prix de ces mêmes richesses, au point de les laisser perdre ou enlever, que s'il était voué à une indigence que l'industrie pût corriger.

Καὶ τὸτ' Αθηνὰιη στιβαρῆς ἀντέσπασε πέτρης
Σκαιῇ, δεξιτερῇ δέ διαμπερὲς ὦσε πὲρεσθαι.
Η δ'ἰκελη πτερόεντι μετήορος ἔσσυτ' ὀϊστῷ.

Ἀπολλὼνιος Ρὸδιοσ, ἀργοναυτικῶν
Βιβ 6, στίχ.
598 et sequent.

TRADUCTION.

Minerve accourt alors, et repoussant de la main gauche l'énorme rocher, elle donne avec la droite une impulsion si forte au navire, qu'à l'instant même

il vole avec la rapidité d'un trait sur la surface de l'onde.

Livre IIe du Voyage des Argonautes, par Apollonius de Rhodes.

Denys de Byzance, d'après une ancienne tradition, rapporte que les Cyanées, nommées Symplégades, s'entre-choquaient. Strabon fait mention de deux îles Cyanées, l'une d'Europe, l'autre d'Asie, éloignées de vingt stades. Cette distance paraît assez juste, en admettant huit stades pour le mille. Le nom de Cyanée vient de ce que les anciens ont cru trouver dans ces îles de la ressemblance avec le bluet-barbeau (*cyanus*), ressemblance produite par la réfraction de la mer, mais surtout par la teinte argileuse des masses d'agglomération qui entrent dans la composition de ces roches. Sur celle d'Europe, d'après l'auteur cité en premier lieu, les Romains élevèrent un autel à Apollon; Pierre Gilles lut encore le nom de C. César dans l'inscription latine que ce marbre portait. Quant à ce dernier, il était à cette époque déjà réduit au point de dégradation

où on le voit aujourd'hui. Le voyageur français s'accorde avec l'auteur grec pour attribuer la dédicace de ce monument au dieu du Jour, fondé sur ce que le laurier entre dans la composition de la guirlande.

De tous temps les nations habitant entre le Caucase et l'Euxin ont fait trafic de l'espèce humaine ; aujourd'hui les jeunes filles qui sont mises en vente sur le marché de Constantinople, ont en partie été enlevées par des ravisseurs placés en embuscade près des fontaines, et qui, après un coup de filet sur une troupe de femmes timides, renvoient les vieilles, pour livrer aux marchands celles qui par leur âge sont de défaite ; l'autre part de ces victimes de l'avarice la plus sordide, entre dans le commerce du gré des parens. Mais cette pratique, toute barbare qu'elle est, ne doit cependant nous étonner que jusqu'à un certain point. A Athènes et dans presque toutes les républiques de la Grèce, la classe indigente ne se soulageait-elle pas des enfans qu'elle ne pouvait nourrir, en les exposant dans les lieux publics ? N'était-ce pas par

égard pour l'humanité que les lois thébaines autorisaient un père à concéder le plus beau des titres à un citoyen plus fortuné que lui, lequel, moyennant une somme convenue, se trouvait propriétaire d'un être né libre, mais jeté aussitôt dans le rang des esclaves? Ces pères barbares à nos yeux ne croyaient pourtant pas outrager les lois de la nature, rassurés comme ils l'étaient par celles de la société et de l'opinion, tant il est vrai que les institutions consacrent tous les usages, marquant ici du cachet de la réprobation ce qu'ailleurs elles sanctionnent.

L'indépendance de la Crimée fut prononcée par le traité de Kaïnargik. Catherine manœuvra ensuite pour ranger cette contrée sous ses lois; dans cette intention, elle arma les frères de la famille impériale l'un contre l'autre; promit au plus ambitieux de fixer pour toujours la couronne dans sa branche, le séduisit facilement par cette offre; et trouvant dans ce Kan de la crédulité jointe à de la faiblesse, finit par s'emparer de ses états, l'envoyant manger à Astracan une pension qui ne suffi-

sait pas à ses besoins ; ensuite, par un machiavélisme plus affreux encore, lorsqu'elle le sut accablé de dettes, elle lui conseilla de se retirer à Constantinople, où il fut précédé près du Sultan de recommandations perfides qui firent tomber sa tête.

Jusqu'à cette époque, les Mirzas nommaient le Kan, que le Grand-Seigneur confirmait et qui était toujours choisi parmi les descendans de Genghis. De cette prérogative, jointe à d'autres, il résultait que le gouvernement des Tartares de Crimée était plutôt aristocratique que monarchique; d'ailleurs chez aucun peuple la noblesse ne jouit d'un degré de consideration aussi marqué que là.

La différence de mœurs divise en deux cette nation ; les Tartares Nogats ou Nomades, et ceux de la Crimée proprement dits, dont la résidence est fixe. Les uns et les autres se distinguent par une bravoure sans égale, une mémoire et une perspicacité à toute épreuve. Considérés sous le rapport physique, la vie active qu'ils mènent leur conserve la taille svelte ; aussi tournent-ils en ridicule les Osmanli pour cet embonpoint, qui chez eux est le résultat de la mollesse et du repos. M. Ruffin,

qui les a vus de très-près et très-long-temps, trouve entre eux et les Français une grande analogie relativement au caractère; et souvent M. de Tott disait au premier, en recueillant les répliques heureuses qui à chaque instant échappaient à Krim-Gierai-Kan, qu'elles feraient envie à Voltaire; mais rapportons-en quelques-unes choisies entre plusieurs, afin d'aider à concevoir une idée de la nation, qui ne peut manquer de ressembler à ses chefs.

Catherine avait adressé un message à Krim-Gierai-Kan; l'Envoyé ne trouvant pas dans la réponse le titre de padi-chaah (conservateur des rois), que Suleïman donna à François Ier, et pour lequel la Russie a fait en quelque sorte la guerre, puisqu'il fut le sujet d'un des articles principaux du traité de Kaïnargik; l'Envoyé, dis-je, se plaignit de cette omission capitale, à quoi le Kan, répliqua : Ne me suis-je pas servi de la qualification de cour de Russie? que faut-il de plus à votre souveraine? et ne m'exposerais-je pas en lui donnant celui qu'elle réclame, de m'entendre dire quelque jour, en me présentant chez elle, que le padichaah a ses règ***? En parlant de la même prin-

cesse, Krim-Gierai disait : Autrefois Catherine avait avec moi une correspondance suivie, mais je serais tenté de croire qu'à présent elle me boude. Moustapha III exerçait aussi sa critique; pour dépeindre son avarice, il prétendait malignement que s'il arrivait à ce Sultan de donner une bourse, et de reconduire encore le personnage qui avait provoqué cette libéralité; il accordait moins à celui-ci cette marque de bienveillance qu'à la bourse elle-même, par le regret qu'il éprouvait à la voir s'éloigner de lui. Au milieu des fatigues de la guerre, qui précéda le traité de Kaïnargik, et que les Tartares soutinrent presqu'à eux seuls, Krim-Gierai disait à MM. de Tott et Ruffin, qui l'avaient suivi en campagne : On doit m'appeler en Europe le porte-faix des Ottomans; en effet, pendant que tout le fardeau de la guerre pèse sur moi, le Sultan, bercé par les plaisirs dans son Sérail, coule des jours paisibles, sans éprouver d'autres fatigues que celles de l'amour. Il est vrai que, fût-il entre les bras de sa maîtresse chérie, si l'on vient à crier : *yanguenvar*, il est forcé de la quitter aussitôt pour courir au feu. Catherine, de son côté, peut-être dans ce moment

même donne audience à son amant favori, et tout en recevant ses caresses médite d'en changer. Quant à Frédéric, il est botté; la carte de l'Europe sous les yeux, il suit mes différentes marches, et dit: Le kan des Tartares se trouve là.

Après s'être fait nommer Kan, et avoir donné les preuves de tous les talens exigibles pour prétendre au trône, il résigna la couronne, motivant son abdication sur ce que sa curiosité se trouvait satisfaite sur la condition des souverains. Dans un voyage à Constantinople, il fit aux graves et orgueilleux Ottomans une espièglerie qui dévoila leur orgueil ainsi que leur indigence. Présenté au Sérail, on lui offrit le café dans une tasse qui l'éblouit par les pierres précieuses dont elle était enrichie; chez le grand-vesir, on l'étonna par le même luxe, et celui-ci se reproduisit encore sous des formes également brillantes dans sa visite au muphty; mais commençant à soupçonner le piège tendu à sa crédulité, il laissa une trace faite avec l'ongle sur la tasse, qu'il retrouva, conformément à ses conjectures, chez les différens ministres, et qui dès-lors fut baptisée par lui du nom *de tasse de l'Empire*

ottoman, à l'usage des Kan de Crimée. On ne doit pas s'étonner de cet empressement, de la part d'un vassal, à rechercher les ridicules de son suzerain, lorsque le dernier affecte une supériorité accablante pour l'autre; ceci explique encore pourquoi les Tartares ont abandonné les Ottomans.

Les Nogats pardonnent tout au courage, jusqu'à la fierté qu'il peut inspirer dans la détresse, fût-elle même offensante, et les Tartares paient aux Mirzas, tous très-entichés de leur noblesse, un tribut d'hommages calculé sur la date de celle-ci : l'anecdote suivante prouvera la justesse de l'une et l'autre remarques. M. Ruffin, en parcourant les terres du Kan, fut rencontré par un parti Nogat, dont le chef lui dit en l'abordant : Je pourrais te faire mon prisonnier, et rend grâce à ma générosité de ce que je veux bien te laisser poursuivre ta route. Vous vous garderiez bien d'effectuer votre menace, lui répliqua le Français, avec une assurance accommodée au caractère national ; car à peine connaissez-vous le visage de votre maître, au lieu qu'il s'informe de moi, sans attendre le lendemain, lorsque le jour s'écoule et qu'il ne me voit pas. Une

réponse moins fière aurait pu lui coûter la liberté, en remplaçant par du mépris le respect que l'autre inspira au chef Tartare. Quelque temps après M. Ruffin ayant reconnu dans la tente du Kan ce même Nogat, demeurait les yeux fixés sur lui par le souvenir de la scène antérieure; Krim-Gierai, trompé sur le motif d'une attention aussi marquée de sa part, lui dit avec l'air du mépris : Pourquoi tant regarder ce Mirza d'avant-hier?

Les Nogats ont à se reprocher une grande propension à la rapine; sollicités par ce vice, qu'on trouve dans toutes les classes, ils dérobent furtivement ce qu'ils ne peuvent obtenir par la force; cédant sans scrupule aux tentations de la cupidité, que surtout les objets, d'origine étrangère éveillent chez eux, semblables en cela aux habitans d'Otaïti, et généralement à toutes les nations sauvages du Nouveau-Monde. Krim-Gierai-Kan, donnant audience à quelques Mirzas nomades, vit l'un d'eux mettre clandestinement dans son sein une petite horloge, qui faisait partie de l'ameublement de sa tente; saisissant cette occasion pour donner carrière à son caractère malin, il retint, par un discours prolongé, le

voleur jusqu'à ce que le timbre de la pendule le trahît, en faisant entendre l'heure du fond de sa poche : perfidie à laquelle l'habitant du désert était loin de s'attendre.

On trouve chez les Tartares en général beaucoup d'esprit naturel, mais sans culture ; comme tous les peuples, ils ont un rhythme et des chants nationaux; leurs vers sont rimés. Les Ottomans témoignèrent l'intention de leur faire part des connaissances qui s'acquièrent dans les universités mahométanes, et leur envoyèrent, à cet effet, des professeurs de la loi; mais ce projet louable fut suspendu presqu'aussitôt qu'entamé : car à peine les Tartares eurent appris l'alphabet arabe, qu'ils ouvrirent le Koran à l'article qui dispense tout Musulman de payer la dîme au souverain, et les écoliers alarmèrent les maîtres par la force des argumens qu'ils puisèrent dans ce chapitre.

TROISIÈME PROMENADE.

L'ENCEINTE EXTÉRIEURE DE CONSTANTINOPLE, ET LES SEPT-TOURS.

Description des murs, ainsi que des antiquités qu'on y remarque. — Ports de Julien et de Théodose. — Les Sept-Tours et la Porte dorée. — Des vertus aumônières des Osmanli. — Détails topographiques sur l'Isthme.

Constantinople, dont l'œil peut à peine embrasser l'étendue, qui, rivale heureuse de Rome, sur laquelle elle l'emporte par la beauté de son site, renferme aussi dans ses murailles sept collines séparées entre elles par des vallées spacieuses; ce gouffre enfin, où deux empires se sont successivement engloutis, qui dépeuple au loin les provinces pour réparer les pertes effrayantes que subit nécessairement une population entassée sans ordre, semble au premier aspect un monde dont on ne réussira jamais à trouver les limites. Mais lorsqu'on entreprend d'en par-

courir extérieurement l'enceinte, on reconnait avec surprise que quatre heures et demie suffisent pour en faire commodément le tour : il ne faut cependant pas en conclure que son étendue soit moindre de dix-huit milles d'Italie; mais la plus grande partie du chemin se faisant en bateau sur une mer dont les courans favorisent les efforts de la rame, il faut tenir compte du temps que l'on économise et de la rapidité avec laquelle se fait le voyage.

Constantinople est d'ailleurs bien loin d'être contenue en entier dans ses murs; les nombreuses habitations qui couvrent les rives du Bosphore et composent plusieurs villes autrefois distinctes par leurs lois et leurs usages, n'en sont aujourd'hui que des dépendances. Son ensemble répond bien du reste à cet aspect imposant, et quelque grande que soit l'idée qu'on s'est faite de cette cité, jadis capitale du monde, on reconnaît avec étonnement qu'on est resté encore au-dessous de la réalité. Mais, si l'on veut bien savourer les sensations que ce spectacle ravissant fait éprouver, il faut voir, pour la première fois, Constantinople de la pointe de Chalcédoine, et éclairé par les rayons du soleil levant,

dans un de ces jours d'été où l'air purgé de vapeurs permet à la vue de s'étendre ; l'extase alors est complète ; si l'on n'a jamais eu l'idée du beau, on la conçoit dans sa plénitude ; si, jusque-là, on a été indifférent, on apprend ce que c'est qu'être ému, et l'on oublie pour un instant ses peines, si l'on est malheureux : Il est aisé de voir que, dans cette peinture des impressions que j'ai éprouvées, je suis guidé par mes souvenirs.

Cette capitale qui, en changeant de maître, n'a cependant pas changé de fortune, et qui semble destinée à survivre aux empires qui s'associent à elle dans leurs jours de splendeur, n'offre point dans ses détails les beautés qu'une nation amie des arts lui aurait prodiguées sans effort, en mettant à profit les simples dons d'une nature libérale ; et, si l'on voulait la juger sévèrement, peut-être serait-il permis de dire que c'est un établissement formé sur le plan de Samarcande. Cependant, pour souscrire à une sentence aussi rigoureuse, il faudrait n'avoir plus sous les yeux ces monumens publics qui, par l'élégance et le caractère imposant de leurs formes, peuvent rivaliser avec tout ce qui porte ailleurs le nom

de beau. Il faudrait que, préoccupé de la magnificence de l'ancienne cité de Constantin, on ne daignât pas même reposer ses regards sur la capitale des Osmanli, et qu'on s'obstinât uniquement à chercher sur son sol des médailles qui rappelassent le souvenir de Byzance.

Quarante-trois portes, dans les temps de sa splendeur, étaient ouvertes sur son pourtour, et de là partaient, comme autant de rayons divergeans, ces voies publiques par où arrivaient les messages à ses nombreuses provinces. Ses murs abritaient plusieurs ports, et renfermaient une continuité d'édifices dont on ne retrouve plus que les restes informes. Le bon goût, il est vrai, qui se ressentait de la décadence de l'Empire grec, ne travaillait plus à son embellissement lorsque les Ottomans s'en rendirent maîtres; cette noble émulation, familière aux anciens, était éteinte : depuis quelques siècles les disputes scolastiques avaient remplacé ces jeux qui ont concouru si puissamment à la splendeur de la Grèce; au lieu d'édifier des cirques, des théâtres, des arcs de triomphe, des gymnases, on n'élevait que de froids monumens dont l'art abâtardi four-

nissait les plans; enfin, elle ne pouvait plus appartenir à une puissance ainsi déchue, car son rôle est d'être le siége d'un grand empire, seul capable de soutenir une telle capitale ruineuse pour un état limité.

Aujourd'hui, Constantinople est plus peuplée encore qu'elle ne l'était sous le règne des Grecs, non cependant qu'elle doive ses accroissemens aux encouragemens accordés à l'industrie, mais par une suite de cette propension que les villes ont toujours, dans les gouvernemens arbitraires, à s'agrandir aux dépens des campagnes. La foule et l'oubli sont en pareil cas ce qu'on cherche, comme les garans les plus propres à inspirer de la sécurité; et tous ceux qui ont assez de fortune pour s'attirer les regards de la cupidité, viennent s'abriter autour du trône contre les persécutions de la province.

Le pied de ses murs, du côté du port, est garni d'habitations qui s'avancent jusqu'au bord de la mer. Dans cette lisière sont comprises les dépendances du Fanal, quartier habité par les Grecs. En observant cet arrangement, ne reconnaît-on pas que les vainqueurs ont

pris la place des vaincus, et qu'ils ont contraints ceux-ci à chercher un asile hors de la demeure paternelle?

Cette cité ne communique plus au dehors que par vingt portes, dont sept ouvrent sur le port, sept sur la Propontide, et les six autres du côté de terre. Aucune d'elles ne se fait remarquer par son architecture; mais les mosquées, les bains, les kiosk, les fontaines, les hospices, les tombeaux, voilà les édifices dans lesquels les Ottomans déploient de la magnificence; Sélim III est le premier qui en ait fait éclater dans un autre genre.

Si l'on s'embarque à l'Échelle des morts pour faire extérieurement le tour de Constantinople, avant de doubler la pointe du Sérail, on longe la belle mosquée élevée par la mère de Mahomet IV, qui porte le nom de Jeni-Dgjami, et qu'on reconnaît à ses deux minarets dorés. On passe successivement en revue Jali-Kiosk, situé au pied de l'enceinte du Sérail, et où Sa Hautesse donne l'audience de congé au capitan-pacha, lorsqu'il est au moment d'appareiller pour aller croiser dans l'Archipel; Mermer-Kiosk, qu'on reconnaît aux colonnes de vert antique sur

lesquelles il repose. Tout en admirant la légèreté de ces édifices, on arrête avec complaisance ses regards sur ce mélange heureux d'ombrages et d'architecture, qui donne au Sérail un air de désordre enchanteur.

Du milieu des édifices qui garnissent les flancs et le sommet de la colline comprise dans son domaine, s'élance une colonne couronnée d'un chapiteau corinthien : souvenir attachant consacré à la mémoire de Constantinople ancienne, et qui semble s'enorgueillir d'avoir pu se faire respecter des hommes et du temps. Ceux qui sont parvenus à en approcher ont lu sur son piédestal cette inscription : *Fortunæ reduci ob devictos Gothos*. Elle fut érigée, comme on le voit, dans un temps où les Grecs ne se laissaient pas intimider par les barbares. Tout porte à croire que ce fut sous Théodose-le-Grand qu'on l'éleva, en mémoire de sa victoire sur les Goths, dont les résultats tournèrent à la perte de l'Empire loin de réhausser sa gloire. Quelques autres veulent, mais sans motif capable de légitimer leur opinion, que ce soit la colonne de Théodora, épouse de Justinien.

Les murs, dans cette partie, présentent plusieurs fragmens de colonnes dérobées aux temples et aux palais ruinés par les Ottomans, soit avant, soit après le siége. Il n'est pas impossible aussi que les Grecs eux-mêmes, à l'époque de leur décadence, aient prêté les mains à un pareil sacrilége. Du reste, les opinions sont partagées sur l'origine de ces débris d'architecture, qu'on attribue au palais de Marcien et à l'église du Saint-Sauveur.

Sur toute la longueur du port, les murailles ne conservent rien qui soit digne d'attention en fait d'inscriptions et de vestiges d'architecture. Au pied de celles qui garnissent la pointe du Sérail sont des hangards sous lesquels on voit de l'artillerie en batterie, destinée à annoncer le bayram, ainsi que la naissance des enfans du sang impérial; mais les regards s'arrêtent avec plus de plaisir sur le Kiosk des Perles, situé, si l'on en croit quelques-uns, sur l'emplacement des Thermes d'Arcadius, et remarquable par ses colonnes de marbre, ainsi que par l'élégance de son architecture. Baluk-Khana, pavillon en bois appliqué contre les murs et qu'on trouve quelques pas plus loin, s'attire un autre genre

d'intérêt par le rôle qu'il joue dans la déposition des vesirs. C'est dans cette chambre de réflexions que le disgracié attend la sentence qu'on prononce sur lui, et qui doit le condamner à la mort ou à l'exil.

Les murs sont flanqués de tours carrées disposées à petite distance du trait ou de la fronde, et découpés comme toutes les vieilles enceintes à leur partie supérieure. On trouve là dans toute sa pureté, et sans la plus légère altération de la part de la nouvelle méthode, le dispositif employé par les anciens dans l'enveloppe de leurs places. La brique et la maçonnerie y sont disposées par zones alternatives, et la hauteur des murs est de trente pieds. Çà et là des lésardes, qui paraissent moins l'ouvrage du temps que l'effet des tremblemens de terre, menacent des pans entiers de murailles d'une chute prochaine.

A deux milles environ de la pointe du Sérail, on voit l'enceinte de ce dernier se prolonger sur le revers de la colline qu'il embrasse, en se dirigeant vers Sainte-Sophie, depuis Gulab-Kiosk qui marque sa limite du côté de la Propontide. Au delà, on retrouve Constantinople dans toute la pureté de son style ; c'est-à-dire

avec ses frêles habitations, édifiées comme autant de bûchers, selon l'arrangement le plus favorable au développement de la flamme. Des troupeaux de chiens errans se font remarquer au pied des murailles et dans le voisinage des portes ; ces animaux, n'ayant d'autre asile que les rues et les places publiques, troublent souvent le silence de la nuit par des hurlemens, qui se propagent, gagnent de proche en proche, et se répandent en peu d'instans dans tous les quartiers. Malgré un inconvénient aussi contraire au repos public, ces perturbateurs trouvent grâce devant ceux dont ils interrompent si fréquemment le sommeil; et, par une sorte de gratitude ou d'instinct, ils savent les distinguer des Francs auxquels ils font en revanche un accueil peu gracieux. Fort heureusement il est très rare que ces animaux soient attaqués d'hydrophobie.

La partie de la ville que nous cotoyons présente les anciens ports de Julien et de Théodose, peu distans l'un de l'autre, et situés, le premier à la porte Jeni-Capou, le second près de celle nommée Daoud-Pacha. La mer et les déblais apportés de la ville les ont comblés tous deux; ils pourraient

cependant être d'un grand secours à cette capitale, en cas de siége, pour y mettre à l'abri sa marine qui, dans le port, serait de toute part exposée au feu de l'ennemi, dès l'instant où il occuperait les hauteurs de sa rive septentrionale ; mais les Ottomans sont loin d'avoir un tel degré de prévoyance.

Les deux ports dont nous parlons, ne doivent pas être considérés comme une superfluité pour Constantinople, quelque spacieux et bien abrité que soit le chrysoceras; d'abord le besoin et les circonstances politiques avaient engagé à les creuser ; d'un autre côté, quelle facilité n'offriraient-ils pas aux bâtimens de commerce destinés pour la Méditerranée, en leur évitant de doubler la pointe du Sérail !

On voit encore un reste du môle qui enfermait celui de Julien; le second, beaucoup plus spacieux, est mieux défendu des vents d'ouest, étant couvert de ce côté par un cap assez saillant.

Près de Jeni-Capou, est une manufacture de mousselines peintes, établie et dirigée par des Arméniens : cet établissement nouveau pour Constantinople, ne pourra man-

quer de prospérer, si le gouvernement le veut, ou du moins s'il n'y apporte pas d'obstacle.

De la pointe du Sérail jusqu'aux Sept-Tours, l'enceinte n'offre rien de bien remarquable, à moins qu'on ne regarde comme tel, quelques inscriptions qui disent en grec, que, *sous l'empereur* ******, *serviteur fidèle de Jésus-Christ, les murs ont été réparés;* des tronçons de colonnes empilés dans la base, c'est-à-dire antérieurement à l'arrivée des Turcs; et près de Koun-Capou, des restes d'un ancien édifice enchassés dans la muraille, et présentant quatre fenêtres couronnées de frontons, les uns triangulaires, les autres curvilignes, à côté desquelles on a placé deux lions qui ont donné leur nom à cette porte; mais l'attention est bientôt captivée par l'aspect menaçant de ce château fort qui flanque Constantinople sur le point le plus saillant de son triangle, et semble, d'après le but de son institution primitive, destiné à être son réduit de sûreté.

Les tours qui annoncent cet édifice dominent les courtines qui les lient entre elles, et ne se découvrent que de trop loin pour les

victimes qui ont gémi dans ces lieux, ou qui en sont menacées. Il me souvient d'avoir vu pâlir à leur aspect le janissaire qui nous accompagnait dans la visite que nous projetions de leur rendre; et nous montrer avec effroi une embrasure par où deux de ses compagnons dont il était le complice, avaient été jetés à la mer.

La figure de cette forteresse est un pentagone flanqué de cinq tours circulaires, auxquelles on a ajouté les deux tours carrées, disposées latéralement à l'égard de la Porte dorée, ce qui complète le nombre sept, d'où le château tire son nom, *Jédi-Koulé.* Son origine remonte aux Empereurs grecs, qui tour à tour le laissèrent tomber en ruines, et le relevèrent, suivant les circonstances dans lesquelles ils se trouvaient placés; ensorte qu'il pouvait être regardé alors comme le thermomètre politique de l'Empire. Mahomet II, en le réédifiant, lui donna l'air menaçant qu'il devait avoir pour bien remplir l'emploi auquel il était destiné, et sa réputation outre-passe aujourd'hui les intentions de son dernier fondateur.

Nous nous présentâmes à la porte qui y

donne entrée, afin de l'examiner intérieurement, mais surtout pour juger des restes de ce fameux arc de triomphe, si célèbre sous le nom fastueux de Porte dorée. Pendant que notre drogman négociait avec le concierge pour acheter le droit de passe, nous considérions la herse qui menaçait nos têtes, et nous nous communiquions nos réflexions relativement à la grâce singulière sollicitée par nous avec tant d'instances, lorsque tant d'autres trop souvent l'obtiennent sans la demander. Par une suite de la même bizarrerie, cette faveur nous fut obstinément refusée en vertu d'une défense expresse du gouvernement, de donner accès dans ces lieux à quiconque n'est pas muni d'un ferman. Nous nous vengeâmes de la privation qui nous était imposée, en allant du moins examiner du dehors les vestiges du monument qui excitait principalement notre curiosité. Ce que nous en vîmes ne répondit point à notre attente ; deux colonnes de l'ordre composite soutenant un reste d'architrave; d'autres colonnes très-grêles, par conséquent du plus mauvais goût, disposées à droite et à gauche des deux principales qui encadrent l'entrée ; le tout engagé dans les

murs de manière à ce que le dessin soit effacé, voilà ce que nous prîmes, de même que tant d'autres, pour cet arc triomphal élevé par Théodose comme un trophée de sa victoire sur Maxime.

Il est sans doute difficile de reconnaître à des traits aussi défigurés, un monument tant chanté par les historiens du Bas-Empire, et qui portait les statues des monarques orgueilleux de l'Orient; du moins c'est la réflexion que le sujet me fournit alors, et je me sentais disposé, d'après ce piège, à concevoir de la défiance pour tout ce qui daterait du même siècle; mais depuis, moyennant le ferman exigé, et sous les auspices d'un de ces personnages au rang desquels toutes les portes cèdent, j'ai pu parcourir à loisir l'intérieur des Sept-Tours. Dans cette seconde visite, nous avons reconnu que la véritable Porte dorée n'est point celle qui s'était offerte d'abord à nos regards; et que cette dernière, construite en même temps que la seconde enceinte, est d'une date bien postérieure à l'arc triomphal de Théodose, comme l'indique assez le style de son architecture.

Nous nous sommes assurés d'après des in-

dices certains que la Porte dorée se composait de trois entrées, dont une principale à plein ceintre, avec pilastres d'ordre corinthien pour montans; elle avait six toises de largeur sur neuf en élevation; les deux entrées latérales étaient de même ordre, avec des frontons à pleins-ceintres, et comptaient quinze pieds en largeur sur trente pieds en hauteur. Ces dernières sont murées, les montans changés de place, la porte du milieu convertie en une autre, dans les dimensions des petites, au moyen de leurs pilastres; et ce serait en vain qu'on chercherait ces bas-reliefs dont parle Pierre Gilles, comme les ayant reconnus pour représenter les travaux d'Hercule; car, depuis ce voyageur, la barbarie a fait bien d'autres outrages aux monumens byzantins.

Du côté de la terre, Constantinople est protégé par trois enceintes qui se commandent : les deux dernières sont flanquées de tours, et munies d'un fossé, aujourd'hui converti en jardin. Les massifs de lierre, qui dérobent jusqu'aux formes de ces tours, où la main du temps a imprimé ses traces; les figuiers, les lauriers qui, s'élançant de leurs crevasses, couronnent leurs créneaux; ces

cimetières immenses plantés de cyprès, qu'on trouve en descendant au rivage; qui vous prêtent leur ombre jusqu'au fond du port, et forment autour de Constantinople une enceinte funèbre; cette solitude, ce silence, qui ne sont troublés que par des convois dont la mort a ordonné les apprêts; qu'on rencontre de distance en distance, et qu'on voit s'enfoncer dans cette sombre forêt peuplée de souvenirs; les réflexions qui vous assiègent en foule à l'aspect de ces antiques murailles, qui, trois siècles avant, renfermaient encore une nation si différente pour l'origine, la religion et le langage de celle dont les étendarts y flottent aujourd'hui; qui vous rappellent la splendeur et les dégradations successives de la première, condamnée à l'oubli, peut-être pour toujours; tout cet ensemble vous plonge dans une profonde rêverie qui vous absorbe entièrement, par instant vous y arrache brusquement à la rencontre d'incidens tirés du sujet même, et détourne tellement votre attention du temps et de la distance, que vous oubliez de mesurer l'un et l'autre pendant ce trajet de trop courte durée.

Parmi les objets qui vous réveillent, la

porte Top-Capou, anciennement de Saint-Romain, tient la première place. C'est par là que Mahomet II, le fer et la torche à la main, pénétra dans Constantinople ; c'est en défendant la brêche que cet ennemi opiniâtre et terrible avait réussi à y ouvrir, que périt courageusement Constantin Paléologue, emportant avec lui, dans la nuit du tombeau, le dernier soupir de l'Empire d'Orient. Tout ce qui vous entoure vous parle de cet évènement mémorable et tragique ; vos pieds n'impriment pas une trace sur ce sol qu'ils ne rencontrent un lieu mille fois foulé par les vainqueurs et les vaincus ; où le courage, dicté d'un côté par le désespoir, de l'autre par l'appât de la victoire, n'ait produit des faits glorieux, n'ait engendré des héros. Vous avez sous les yeux cet appareil immense d'attaque ; ces bouches d'airain qui vomissaient la mort près de ces balistres et de ces catapultes qui la lançaient, rangées les unes et les autres sur le rideau qui se développe à votre gauche. Vous vous représentez la consternation des malheureux assiégés à l'aspect de cette flotte qui pour venir saper leurs remparts, a suivi une route qu'il n'appartenait qu'à Mahomet seul de lui

tracer ; vous vous arrêtez les yeux fixes, puis vous reprenez votre route en précipitant le pas, et vous laissez conduire au gré des réflexions qui se succèdent en vous sans se donner le temps de germer ni d'éclore.

A l'inspection de cette triple enceinte, surchargée de tours, il est trop facile de reconnaître que l'Empire des Grecs se bornait, dans son dernier âge, à sa capitale, et ne comptait plus que sur des murailles pour sa sûreté ; comme aussi en voyant l'état de délâbrement de celle-ci, on vérifie sans peine que jusqu'ici les Ottomans n'ont rien eu à redouter pour leur capitale; ou bien encore, afin d'exprimer la chose en deux mots, que la défensive était le partage des uns, et l'offensive celui des autres. Mais l'époque où les derniers devront relever ces mêmes murailles, et mettre leur confiance en elles, ne semble pas éloignée ; cependant ils ne font rien pour reculer cet instant critique.

A peu de distance des Sept-Tours, on nous conduisit à une fontaine miraculeuse, nommée Baloukli, où nous trouvâmes un bon Musulman qui partageait avec un *Papas* grec la récolte qui s'y fait aux dépens des curieux

et des dévots. C'est une chapelle souterraine où l'on montre, à la lueur des flambeaux, quelques poissons qu'on dit frits d'un côté, et au sujet desquels on raconte une histoire qui ne peut être instructive que pour les âmes crédules.

A quelques pas plus loin, dans le cimetière arménien, nous vîmes un monument qui, quoique moderne, a tout l'intérêt des monumens antiques, en ce qu'il rappelle les vertus des premiers siècles du Christianisme, dont le dévouement se retrouve souvent encore dans l'Orient. C'est le tombeau du bienheureux Comidas, prêtre arménien immolé de nos jours, et mis au rang des martyrs pour sa persévérance à défendre la Foi. Gagné par la Propagande à la communion romaine, dont le schisme d'Eutychès le tenait éloigné, son abjuration révolta sa secte, scandalisée au dernier point de la défection d'un tel personnage. L'affaire prenant une tournure sérieuse, le gouvernement se crut obligé de s'en mêler; en conséquence le grand-vesir appela à son tribunal le néophyte romain, et après l'avoir exhorté inutilement de retourner à sa première croyance, il fit paraître des bourreaux, le

menaçant de la mort en cas d'une plus longue obstination ; mais l'appareil des supplices ne contribua qu'à raffermir sa persévérance, et sa tête tomba aux pieds de son juge inexorable. La religion sera toujours, pour les contrées dont nous parlons, la cause de tous les grands événemens politiques, de tous les actes privés de dévouement et d'héroïsme qu'elles verront éclore. Cette cause plaît tant à ceux qui les habitent, que les Musulmans eux-mêmes, édifiés par l'inébranlable fermeté de ce nouveau martyr, se rencontrent par fois sur son tombeau avec ceux qui, hors de là, leur sont si odieux.

Nous passâmes devant cette porte d'Andrinople par où il sort, dans les époques désastreuses de la peste, autant de morts que de vivans. L'oreille n'était frappée alors que des coups de ciseaux des marbriers, tous occupés à tailler des pierres funéraires pour les tombes que l'épidémie ouvrait encore chaque jour, quoique plus de deux cent mille individus y étaient dejà descendus en peu de mois. La route que nous suivions nous offrait à chaque pas de nouvelles preuves de cette mortalité où je n'ai point mêlé d'exagération ;

et nous nous demandions comment la nature épuisée ferait pour remplir tant de lacunes?... Il faut en effet que le climat l'aide beaucoup pour qu'elle parvienne à réparer ces pertes ; mais c'est ce qu'elle ne fait jamais complètement : aussi est-il difficile à un état si souvent exposé à un semblable fléau, de se soutenir, d'autant plus que ce sont toujours les provinces qui finissent par couvrir les déficit de la capitale.

Chemin faisant nous fûmes assaillis par une femme qui, grâce à son état de démence, obtenait des égards de tous ceux auxquels elle s'adressait, sans être tenue de son côté à aucun retour. Les insensés et les imbéciles sont, par principe de religion, traités avec infiniment d'humanité chez les Musulmans, qui les regardent comme prédestinés. Lorsque leur déréglement d'esprit n'est point accompagné d'actes frénétiques, ils conservent leur liberté, et toutes les portes, même celles des palais, leurs sont ouvertes. Le croiroit-on, il est peu, il n'est même point de nation chez qui les vertus aumônières soient plus en pratique que parmi ces terribles Musulmans, dont le nom seul suffit encore pour inspirer une sorte d'effroi lors-

qu'on n'a pas vu de près les individus qui le portent. Ces vertus, il est vrai, sont souvent oubliées quand il s'agit d'individus étrangers à leur doctrine ; et par une fausse interprétation du koran mal expliqué sur plusieurs autres points capitaux, ils s'écartent des intentions du prophète, ou bien outre-passent les bornes mises au zèle que prescrit l'islamisme. Il n'est donc pas rare que le fanatisme étouffe chez eux ces sentimens de philantropie, qui d'ailleurs ne se trouvent pas communément parmi les hommes; mais en revanche nous pourrions apprendre à leur école la pratique de la charité, restreinte à notre communion, par les beaux exemples de cette vertu que chaque jour on recueille en les observant. On dirait même que l'humanité est la divinité qu'ils adorent, à voir tout ce qu'ils sont susceptibles de faire pour elle, quand c'est parmi eux qu'elle est souffrante. Non-seulement ils prennent sur leur superflu pour venir à son secours, mais encore ils se retranchent du nécessaire. Un Musulman n'est jamais abandonné des siens, et n'a point à craindre de leur part ces refus durs et mortifians que la misère s'attire si fréquemment

parmi les autres nations ; un malheureux, quelle que soit sa croyance, s'attire immanquablement aussi leur commisération.

Mahomet a tout le mérite de cette conduite édifiante ; il a fait de la charité un point de doctrine, et en quelque sorte la clef de son Paradis. La dîme aumônière, par exemple, qui consiste à donner une portion de ses revenus, quelques minces qu'ils soient, est un des devoirs le plus impérieux de l'islamisme ; les fautes aussi, suivant l'esprit de cette loi, ne se rachètent que par des aumônes, ou l'affranchissement d'un esclave ; enfin par des actes où l'humanité trouve des consolations. Nous avons déjà dit que cette vertu s'étend d'une manière prononcée envers les animaux ; et les espèces que nous avons le plus effarouchées, vivent au milieu des Musulmans dans une familiarité qui les a converties en quelque sorte en animaux domestiques. Lorsque le printemps ramène avec lui la saison des amours, c'est un petit oiseau qui est chargé de présenter au Grand-Seigneur requête, afin qu'il soit mis interdiction à la chasse. Le suppliant porte le placet suspendu à son cou, et S. H. est très-soigneuse

à y faire droit. Le Sultan régnant, égaré un jour sur les hauteurs qui bordent le Bosphore, ne put contenir son indignation en voyant de pauvres oiseaux aveuglés dont les chasseurs chrétiens se servaient pour appeaux. Il lança sur-le-champ un ferman qui interdisait la chasse ; mais cet arrêt eut l'effet de tous ceux qui émanent de la première autorité dans l'Empire Ottoman, ce qui veut dire qu'il fut quelques jours en vigueur, et qu'ensuite il tomba dans l'oubli. Il y a, sans doute, bien des réflexions à faire relativement à cet acte d'une humanité contredite souvent sur des points beaucoup plus sérieux ; certes elle serait mieux exercée si elle se rapportait aux êtres en général, et à notre espèce en particulier ; si elle ne cédait pas surtout à tant de considérations qui, chez ce peuple, mettent continuellement la vie des sujets d'une certaine classe en danger, et font rejaillir le sang des innocens sur le souverain que le nombre des victimes n'effraie plus lorsqu'il s'agit de sa sûreté ou de sa vengeance ; mais c'est le tort du gouvernement, qui se montre soupçonneux parce qu'il est faible ; les individus n'y ont qu'une très-mince part, et n'en

reçoivent que médiocrement l'influence que le préjugé général leur prête. Il est sans contredit des cas qui rendent le Musulman furieux au point de lui faire oublier tout principe d'humanité ; la religion outragée, la foi conjugale violée, peuvent le changer en tigre altéré de sang ; mais si on l'épargne sur ces deux articles délicats et sacrés à ses yeux, il est beaucoup plus traitable qu'on ne le pense, et mérite d'obtenir un jugement bien différent de celui qui pèse sur sa réputation.

Au delà des cimetières qui bordent la chaussée tracée sur la largeur de l'isthme, on trouve un terrain légèrement onduleux et découvert, coupé dans tous les sens de routes le plus souvent pavées qui conduisent aux villages de Litros, Maltepé, Vitros, Daoud-Pacha, entourés de terres en labour et plantés en légumes. Si ces campagnes n'ont rien à offrir à l'artiste amant des sites riches et variés, le militaire les visitera avec intérêt ; c'est sur ce même sol que le héros des Ottomans déploya cet appareil qui lui ouvrit les murs de cette ville malheureuse, et c'est là aussi que devraient être tracés les travaux d'une attaque dirigée contre Constan-

tinople. Une seule reconnaissance suffira à l'homme du métier pour juger combien cette position donnerait d'avantage à l'attaque sur la défense, à raison de toutes les facilités qu'elle offre pour les différentes opérations d'un siége. Mais qu'il choisisse pour cette excursion un jour d'été, car alors il ne trouvera guère que le lézard haletant sur ce sol dévoré par le soleil; dans tout autre temps il sera observé, et à chaque pas, il rencontrera des curieux qui lui demanderont compte du motif qui l'amène.

Articles complémentaires.

Le Château des Sept-Tours, dont la figure est pentagonale, a de quarante à quarante-cinq toises de côté; les cinq tours principales occupent les angles; et les deux autres, construites en beaux blocs de marbre, flanquent la Porte dorée; on en voit encore quelques-unes de dimensions moins grandes, élevées le long des courtines. Une de ces dernières est prise sur l'enceinte même, et c'est là précisément la portion qui contient la Porte dorée. Au

nord et à l'est le château est entouré d'habitations ; à l'ouest, il a vue sur la campagne, et au sud des jardins s'étendent depuis le pied de ses murs jusqu'à ceux de l'enceinte du côté de la Propontide ; c'est-à-dire sur une longueur de trois cents toises. Un terre-plein, large de six pieds, règne tout autour, couvert par un masque en maçonnerie découpé en créneaux. L'intérieur offre un amas confus de bâtimens dont quelques-uns tombent en ruines, de jardins potagers, de grenadiers, de lauriers, de figuiers qui croissent à travers les décombres. On y montre, entre la première et la seconde enceinte, le tombeau d'Ahmet-Kiuprulu qui prit Candie sur les Vénitiens, et pour prix de ses services trouva sa dernière demeure aux Sept-Tours, où il fut étranglé. Les âmes généreuses et susceptibles d'apprécier la vertu, sans même être nées françaises, en visitant ces lieux, voient avec un intérêt touchant la prison occupée pendant trois années par un homme qui, dans une de ces circonstances critiques où se trouvent quelquefois les ministres étrangers près la Porte, donna un bel exemple de la fermeté la plus inébranlable, de la constance la plus coura-

geuse à lutter contre l'infortune. Ceux qui ne le connaissent que de nom, désirent, après le récit de cette histoire édifiante, le voir de près, et les autres, assez heureux pour être admis dans son intimité, qui ont reconnu et éprouvé par eux-mêmes ces mœurs douces et irréprochables, ces qualités rares qui se puisaient autrefois à l'école de Socrate, mais qui de nos jours ne sont pas faciles à rencontrer, sortent de ces lieux plus pénétrés encore du profond respect que la vertu commande lorsque les années, secondées des caprices de la fortune, n'ont pu réussir à la faire démentir. Les voyageurs qui ont visité dans ces derniers temps les rives du Bosphore, ont déjà deviné que c'est de M. Ruffin, chargé d'affaires de France près la Sublime-Porte, ainsi que de sa détention aux Sept-Tours pendant la guerre d'Egypte, que j'entends parler; je ne le nommerai donc que pour ceux qui, trompés par sa modestie et son application à rechercher l'obscurité, ne le connaîtraient que de manière à n'être point à même de l'apprécier ce qu'il vaut, et qui cependant s'appliquent à recueillir la mémoire des âmes généreuses, dans l'intention d'en composer un monument à

l'honneur de l'humanité. Les gens de bien sont convenus de l'appeler le *Nestor de l'Orient;* mais à ce premier titre ne pourrait-on pas encore ajouter celui d'*Aristide français*, qui ne le signalerait pas avec moins de vérité, et que ses vertus rendraient si facilement synonyme du premier? J'en fais la proposition avec confiance, persuadé qu'elle sera accueillie sans délibérer.

La gratitude, il est vrai, me fait parler; en effet, mon cœur en est plein pour lui, ainsi que de vénération; mais personne ne m'accusera de me laisser séduire par la première, et d'être tombé dans l'exagération de l'enthousiasme entraîné par l'autre, car un témoignage irrécusable de l'estime qu'il s'est généralement acquise; c'est qu'à sa sortie des Sept-Tours, le cabinet Ottoman, pénétré de sa droiture et de l'élévation de son âme, incapable de récrimination, demandait instamment à ce qu'il fût de nouveau revêtu du caractère diplomatique près de lui, tandis que le cabinet Français, animé des mêmes sentimens, le réhabilitait dans ses anciennes fonctions, chose qui, avant lui, ne s'était point encore vue.

Jusqu'ici je n'ai fait que l'éloge de son cœur; il me resterait bien d'autres mérites à relever, si je voulais l'étendre à son esprit, enrichi, comme il l'est, de l'érudition la plus vaste, et surtout de la connaissance la plus approfondie de la faible humanité; quoiqu'il ne se serve de son expérience que pour se montrer plus indulgent envers elle. Oui, je me tairai à cet égard, craignant de blesser la pudeur de l'homme le plus modeste, et me bornerai à dire qu'il est un de ceux qui a su accorder la politique, c'est-à-dire, cette science qui s'explique de tant de manières différentes, et dont le nom s'applique à des contraires si prononcés, qui a su l'accorder, dis-je, avec la droiture la plus sévère et la probité la plus rigoureuse. L'estime que les Turcs lui accordent est le garant de cette assertion.

Puisque cet article est consacré à payer le tribut que je dois à la bienveillance et à l'amitié, je me crois obligé aussi de rappeler le souvenir du compagnon d'infortunes de M. Ruffin, je veux dire M. Dantan, drogman de France, à la société duquel j'aurais puisé bien d'autres lumières sur les mœurs orientales,

si une mort prématurée ne fût venu l'enlever à son estimable famille et à ses amis, pour qui sa mémoire ne cessera d'être chère.

INSCRIPTION QUE PORTAIT L'ARC TRIOMPHAL DE THÉODOSE.

Hæc loca Theodosius decorat post fata tiranni,
Aurea secla gerit qui Portam construit auro.

TRADUCTION.

Après la mort du tyran, Théodose a pris soin de décorer ces lieux ; celui qui élève la Porte dorée nous rend les jours de l'âge d'or.

D'après trois inscriptions citées par M. de Guys, dont une se lit encore au-dessus de la porte Jeni-Capou, il paraît authentique que l'enceinte de Constantinople fut agrandie sous Théodose le jeune, par les soins d'Anthémius, préfet du prétoire et régent pendant la minorité; qu'en 447 de l'ère chrétienne, un tremblement de terre renversa ces mêmes murs qui furent relevés en deux mois par Constantin, préfet du prétoire, désigné sous

le nom de Cyrus par Nicéphore et Zonare; enfin, que les habitans, par reconnaissance, voulaient que leur ville prît le nom de Cyropolis.

INSCRIPTION DE LA PORTE JENI-CAPOU.

Theodosi, jussis gemino nec mense peracto,
Constantinus ovans, hæc mœnia firma locavit:
tam citò tam stabilem pallas vix conderet arcem.

TRADUCTION.

Par l'ordre de Théodose, Constantin a relevé ces murs en moins de deux mois. A peine dans un si court espace de temps Minerve elle-même pourrait-elle bâtir des remparts aussi solides.

La petite chapelle de Baloukli marque la place occupée jadis par une basilique, fondée par Justinien et dédiée à la Vierge. Dans le voisinage, se voyait, au temps des Empereurs Grecs, un palais somptueux, réduit plusieurs fois en cendres par les barbares, et toujours réédifié jusqu'à l'extinction de l'Empire.

QUATRIÈME PROMENADE.

LES AQUÉDUCS.

Vallée de Buyuck-Dèré. — Intelligence des Turcs dans la conduite des eaux.. — Aquéduc, village et vallée de Baktché-Keuïu. — Village de Belgrade. — De la Romeca. — De la danse chez les Grecs anciens et modernes. — De la danse chez les Turcs. — De la musique et de la poésie chez les Turcs et les Grecs. — Ouvrages hydrauliques. — Village de Pirgos, et vallée du Barbysès. — Aquéduc de Justinien, et vallée du Cydaris. — Vallée et village de Dgibedgé-Keuïu. — Des règles de la versification orientale.

O toi! que les anciens nommaient à si juste titre la belle vallée; que l'Hœmus presse amoureusement dans ses bras paternels comme une fille chérie qu'il veut défendre contre tous les vents impétueux, et ne livrer qu'aux caresses du seul zéphyr; où ces monts, qui nourrissent une végétation si variée, étalent les plus riches amphithéâtres que le châtaignier, le chêne vert et le hêtre touffu tapissent; qui t'envoient leurs eaux les plus frai-

ches et les plus limpides, qu'on voit filtrer à petit bruit sur leurs revers ombragés, ou qu'on entend tomber avec fracas de la cime des rochers décorés de lierre, et rouler en bouillonnant à travers les racines excavées, se hâtant d'arriver sous les berceaux préparés pour elles; ô toi! pour qui Apollon et les neuf Sœurs, s'ils connaissaient les charmes que tu récèles, laisseraient sans effort le sacré vallon, et qui ferais oublier les attraits trop vantés de Tempé aux amans de la belle nature, agrée ce faible tribut de ma gratitude pour ta complaisance à me recueillir sous tes ombrages où m'entraîne si souvent une douce mélancolie, et où le spectacle attrayant de la belle nature m'invite à errer.

Que de fois déjà j'ai suivi les détours de ce sentier tracé par la rêverie, qui serpente au pied des collines, cherche les bocages les plus touffus sous lesquels il vous ensevelit peu à peu, dérobant alors à la vue les objets gracieux renfermés dans ce beau cadre; puis, à quelques pas plus loin, vous procure les jouissances d'une surprise enchanteresse en étalant tout à coup à vos yeux le paysage le plus varié auquel la mer et les monts de l'Asie

servent de limites. Que de fois, en caressant de douces chimères, je me suis laissé conduire par lui jusqu'à cette fontaine dont une main bienfaisante a recueilli les eaux pour les offrir au promeneur solitaire qui trouve encore sur ses bords des platanes dont les rameaux, mariés à ceux des châtaigniers, lui fournissent une ombre hospitalière! Jamais ni l'ambition, ni le désir des richesses ne sont le sujet de ces rêves; puisés à une source pure, le sentiment que le cœur aime par-dessus tout les autres, en fournit les canevas dont s'empare avidement l'imagination, et sur lesquels celle ci brode avec une douce volupté, mettant en œuvre ses couleurs les plus vives. Si les napées, si les naïades et toutes les divinités champêtres qui, si souvent, sont témoins de ma rêverie, osaient parler, en racontant ce qu'elles observent, elles révèleraient mon secret, et justifieraient ma pensée.

Celui qui aime les champs, dont l'âme est accessible à ces douces émotions que fait éclore la vue d'une belle campagne éclairée par un jour lucide; qui se complaît à prévenir l'aurore et à aller présider sur les monts à son brillant lever; qui savoure ce charme,

plus facile à éprouver qu'à bien rendre, apprécié seulement des êtres que le tumulte du monde n'a pas blasés; celui qui se laisse séduire par cette variété sans bornes que la nature étale à plaisir dans certains coins de terre privilégiés où la scène change à chaque pas, et gagne toujours dans l'emprunt de formes nouvelles; que celui là, dis-je, visite l'aimable site des *beaux champs* que la toile recevrait avec tant de complaisance, mais que le pinceau serait embarrassé de rendre; qu'il y vienne, lorsqu'il est frappé des premières impressions du jour, ou quand les ardeurs du midi invitent à chercher les bocages, ou bien encore lorsque l'ombre suit pas à pas sur le revers des monts la lumière fugitive qui s'éteint insensiblement au couchant, laissant après elle le crépuscule comme pour consoler de son absence; quelque soit enfin le moment que cet ami des champs choisisse, il ne pourra arrêter ses yeux sur un tableau d'une ordonnance aussi riche, sans que sa paupière ne s'humecte, et ne paie un tribut bien légitime à l'auteur du grand-œuvre.

Toi aussi, Delille, chantre aimable et historien de la nature! tu as été sensible aux

charmes que je vante ; et j'en appelerai à ton témoignage pour qu'on ne puisse pas m'accuser de parler en amant que la passion abuse sur les mérites de celle qui en est l'objet. Je me suis reposé, j'ai récité ces vers dictés par Apollon lui-même à ta muse, sous ces platanes qui les ont fait naître ; et, tout en les remerciant de leur ombre protectrice, je leur exprimais aussi ma reconnaissance d'avoir fait éclore cette brillante inspiration du génie.

Le gracieux paysage dont je ne réussirai, bien sûrement, à donner qu'une faible esquisse, est ouvert au levant et annoncé par un spacieux tapis de verdure baigné par la mer qui, placée dans l'avant-scène, laisse un champ libre à la vue. Elle permet à celle-ci d'embrasser une portion du Bosphore, l'entrée du canal de la Mer-Noire, animée par le spectacle mobile des bâtimens qui, continuellement, le sillonnent ; et de se reposer à loisir sur la côte montueuse de l'Asie. Des eaux abondantes, rassemblées dans un lit ombragé de saules que les lianes unissent étroitement, rafraîchissent le gazon sur lequel un groupe majestueux de platanes dont la nature s'est plu à favoriser le développement,

répand au loin un ombrage séducteur, sous lequel on voit se reposer le Musulman, le Grec, l'Arménien, le Franc; où l'on rencontre enfin toutes les religions réconciliées, en quelque sorte, par l'influence du site; de même que des frères ennemis oublient, au sein d'une mère également attentive, le sujet de leur animosité, se laissant désarmer par sa tendresse persuasive qu'elle dispense sagement sur tous.

Les monts qui encadrent la vallée, s'écartant à son débouché pour agrandir encore l'horizon, s'élèvent graduellement par des pentes douces où la vigne étale ses pampres verts, et que des sentiers, conduisant à leur cime, sillonnent dans tous les sens. La vue peut de là s'étendre à la fois sur le Pont-Euxin et la Propontide; découvrir dans le même instant, et sur des mers différentes, des voiles parties des côtes de l'Océan et de l'Egypte; d'autres qui profitent du même vent et gagnent les ports de l'antique Tauride, ou les bouches du Niéper.

La vallée court en se rétrécissant dans la direction du nord-ouest. Son fond, soigneusement cultivé, présente, jusqu'à sa naissance,

des jardins dont les produits abondans alimentent la capitale, ainsi que le village de Buyuk-Dèré Sur les monts, là où finit la vigne, les châtaigniers la remplacent, et, par la vigueur de leurs rameaux, annoncent qu'ils pompent les sucs d'un sol apprêté pour eux. Les côtés de la vallée offrent çà et là des enfoncemens abandonnés aux ombrages, du sein desquels on voit quelquefois s'élancer le peuplier d'Italie, balançant sa tête mobile au-dessus des chênes, des charmes et des ormes qui l'entourent. Au milieu des jardins potagers, arrosés par les eaux abondantes que les monts versent dans la plaine, se dérobent, sous des noyers touffus, d'humbles habitations dont le chaume prête son abri à des familles nombreuses de Grecs, vivant du fruit d'un travail opiniâtre sous les yeux de ces Turcs superbes qui, mollement assis sur leurs talons, armés d'une pipe, dont le tuyau de jasmin ou de cerisier, a été cueilli dans les campagnes de la Syrie, regardent avec orgueil labourer le champ dont ils dédaignent la culture. Quant aux autres, ils semblent avoir oublié que leurs pères dictaient des lois sur ce même sol arrosé aujourd'hui d'une

sueur dont les fruits ne leur sont que trop souvent enlevés.

Bien avant d'arriver sous le bel aquéduc, ouvrage de Mahmoud I, et qui traverse la vallée à son origine, on découvre ce monument auquel les larges tapis de lierre qui le couvrent çà et là, prêtent un faux air d'antiquité, et l'on ajoute foi d'autant plus volontiers à cette apparence mensongère, que la nature la plus sauvage, presque abandonnée à elle-même, invite à la méditation, présentant l'ordonnance d'un tableau destiné à faire valoir des ruines.

La gorge étroite est sillonnée par les torrens qui, dans les temps d'orage, descendent sur les pentes roides des monts couverts jusqu'à leur cime d'un épais fourré, et emportent dans le fond du bassin les terres arrachées aux parties supérieures. Malgré la richesse de la scène, le spectacle imposant de l'édifice hydraulique que la solidité caractérise, arrête long-temps à lui seul les regards. Appuyé sur plusieurs arches dont les voûtes, en tiers-point, reposent sur des pieds-droits étayés de contreforts bien proportionnés, on le prendrait pour un pont hardi jeté sur un fleuve impétueux; et,

favorisé par cette solitude qui l'enveloppe des prestiges qu'elle fait naître, ce n'est qu'avec une secrète émotion qu'on voit ses voûtes majestueuses se recourber sur votre tête.

Au delà on trouve le canal qui prend ses eaux à un mille et demi dans un *binde* ou retenue de la plus grande magnificence, et qui mérite bien qu'on aille le chercher au milieu de la forêt de châtaigniers qui le recèle ; car outre la satisfaction que procure la vue de ce monument, on demeure enchanté encore de la retraite délicieuse qu'offrent les lieux où il s'élève, et des routes pittoresques qui y conduisent. Les eaux précieuses qu'il recueille de concert avec un autre binde, placé comme lui en travers d'un ravin, pour barrer à celles-ci le passage, se dirigent sur les faubourgs de Galata et de Péra, en suivant une route indiquée par de hautes pyramides édifiées sur le canal de conduite, par tout où il y a des bas-fonds à franchir. Le rôle de ces ouvrages hydrauliques est de racheter les différences de niveau, et, placés à des distances calculées sur la force d'ascension de l'eau, de rendre à celle-ci cette même force au moyen des syphons qu'ils renferment. En général les Turcs

témoignent beaucoup d'intelligence et d'adresse dans la conduite des eaux, qu'ils vont chercher quelqu'éloignées qu'elles puissent être; qu'ils savent faire voyager d'une manière invisible, au moyen de simples tuyaux de la même pâte que les briques, et qu'ils portent dans les lieux auxquels la nature en a refusé, sans être arrêtés par les difficultés qui croisent leur entreprise. Aussi l'eau se rencontre par tout en Turquie avec une sorte de profusion que la religion explique, puisqu'elle est la seule boisson permise par l'islamisme; que de plus elle devient indispensable dans les ablutions, lotions, etc., qui accompagnent tous les actes religieux.

A quelques pas de l'aquéduc est le village de Baktché-Keuïu, établi à la tête de la vallée du même nom, dans la position la plus riante, au milieu d'une campagne susceptible de donner tous les genres de productions. Avant d'y arriver, on ne peut passer sans s'arrêter sous un beau bouquet de pins, dont les rameaux étendus horizontalement forment parasol, et offrent un de ces heureux accidens qui donnent, s'il est permis de se servir de cette expression figurée, de la physionomie

au paysage. Cette seconde vallée a son point de partage avec celles de Buyuk-Dèré, de Belgrade, ainsi que de Zéké-Dèré qui lui est opposée; elle va déboucher dans le bassin, arrosé par le Barbysès, près du village de Dgen-Dèré. Une profonde solitude, un aspect désert la caractérisent, au point qu'on craint de s'y engager, d'autant plus que les ronces et les épines, dont elle est garnie, s'opposent au passage.

La route de Baktché-Keuïu à Belgrade est aussi pittoresque qu'il est possible de se l'imaginer, à chaque pas offrant de nouvelles sinuosités à travers un pays montueux, enseveli sous les forêts qui, de distance en distance, offrent des clairières d'où l'œil saisit les plus délicieuses échappées. On la parcourt en trois quarts-d'heure, et après avoir franchi le point de partage, on se trouve à Belgrade, dont la position l'emporte encore sur ce qu'on vient de décrire.

Situé dans la vallée du même nom, ce village est développé sur un pli que forme le terrain; dans quelque direction que se porte la vue, on rencontre des montagnes chargées d'ombrages qui terminent agréablement l'ho-

rizon; des forêts qui se rapprochent et se rejoignent de manière à vous cerner de toute part, et autour de soi, dans le premier plan, une campagne découverte, où des bouquets de platanes, de noyers clair-semés, marquent des points de repos à ceux que la solitude et la fraîcheur invitent à s'arrêter. Un ruisseau coule au pied des hauteurs : mystérieux dans sa marche, il va se perdre au milieu de la forêt, où ses eaux, soigneusement recueillies par une retenue d'une exécution brillante, sont portées à Constantinople.

La saison des fleurs est pour Belgrade celle des plaisirs; car la fraîcheur du site y attire un grand nombre de familles de toutes les nations, qui viennent y effacer les dernières impressions de l'hiver, et y jouir des influences les plus douces que le mois de mai peut faire éclore. L'étiquette en est bannie, et veut bien abandonner, quoiqu'à regret cependant, à l'aimable liberté cet unique asile, se réservant Buyuk-Dèré, où elle exerce aussi tyranniquement son empire que dans Péra sa capitale. Mais ces instans de bonheur sont très-courts; car les chaleurs de l'été, en rendant le séjour de Belgrade mal-sain, à raison des

exhalaisons marécageuses que les bindes epuisés produisent, ramènent à Buyuk-Dèré cette foule d'esclaves qui d'ailleurs regrettent bientôt leurs fers, et les reprennent avec autant d'orgueil que de complaisance.

La saison des moissons offre à Belgrade un tableau non moins ravissant que celui que nous venons de peindre, et dont l'image ne s'est pas effacée de ma mémoire. Les jeunes filles Grecques, dont les cheveux noirs descendent en longues tresses sur les épaules, ornent alors, comme dans un jour de fête, leurs têtes de pavots à la couleur éclatante, mélangés avec de jaunes épis et des bluets. Leurs voix se marient agréablement, et forment des concerts qui apprennent à l'étranger que la gaîté n'est point bannie de ces contrées; le rassurant un peu sur la condition de cette classe qui, aux yeux des Turcs, compte pour si peu dans la société. On voit les vainqueurs et les vaincus, les maîtres et les esclaves confondus ensemble : oubliant, les premiers, qu'ils commandent; les autres, qu'ils sont condamnés à obéir. La nature libérale, qui, dans ces jours de largesse, donne toujours à pleines mains, efface, pour ces courts ins-

tans de contentement, les démarcations dans tout autre temps si sensibles. De toute part on voit la riche parure des champs tomber sous la faucille tranchante, et, çà et là, s'élever des amas de gerbes sur le chaume raccourci. Ce beau soleil, qui, dans le midi, resplendit presque toujours sous un ciel exempt de nuages, éclaire avec complaisance cette scène animée, et console les campagnes dépouillées, par l'espoir qu'il laisse de leur rendre bientôt tout ce qu'elles ont perdu. Le jour s'éteint; la fraîcheur et le calme d'un beau soir lui succèdent : vous contemplez avec satisfaction toutes ces bandes joyeuses, qui se rassemblent alors pour gagner leurs habitations. En considérant ces épis tressés en couronne, et qui ornent toutes les têtes; en écoutant ces chants d'allégresse, dont les paroles conservent des traces si prononcées de cette langue que la plus recommandable des nations parlait, votre imagination séduite abuse à son tour la raison : vous vous figurez être au milieu de cette antique Grèce, et les chants qui frappent vos oreilles vous semblent des actions de grâces adressées à la bonne Déesse.

Si vous choisissez, pour visiter Belgrade, un

des jours consacrés au repos et au plaisir, vous y serez à coup sûr témoin de cette danse nationale conservée, à quelques altérations près dans sa pureté primitive ; connue sous le nom de romeka (la grecque), par ceux qui en font leurs délices, et dont le chantre de l'Illiade a composé le plus bel ornement du bouclier d'Achille. Les figures et la pantomime qui la caractérisent s'appliquent encore à présent, comme jadis, à tracer tous les détours sinueux de ce labyrinthe, dont Thésée seul parvint à trouver le secret ; et à expliquer la marche embarrassée de ce héros pour accomplir la tâche difficile qu'il s'était imposée. Les femmes, se tenant toutes par cette ceinture qui leur dessine la taille, suivent la jeune fille qui les guide, agitant un mouchoir comme Ariadne, lorsqu'inquiète, tremblante, elle voyait son amant chercher le sentier qui devait le ramener à elle. La coryphée se porte en avant ; l'instant après elle revient sur ses pas, reployant sur elle-même toute cette guirlande dont elle est la première fleur. Sa tête penchée et mobile, son regard animé, et dans lequel on lit la sollicitude, achèvent de donner à cette scène imitée, des traits de res-

semblance avec l'original. La romeka s'exécute d'un pas cadencé, que règle la simple voix, ou le son d'un instrument composé de deux cordes.

Chez les anciens, la danse était le récit d'une action et, par conséquent, portait toujours un caractère; elle remonte aux siècles héroïques, et faisait les délices de ces mêmes hommes que les autres, émerveillés de leurs vertus, ont nommés des demi-dieux. Pyrrhus, le vaillant Pyrrhus, est, selon l'opinion la plus généralement reçue, l'inventeur de la pyrrhique, et l'un des plus célèbres danseurs que la Grèce ait eu. Les Lacédémoniens, qui s'étaient réservé cette danse militaire à raison des rapports marqués qu'elle avait avec leurs inclinations, attribuaient, comme de droit, le mérite de son invention à Castor et à Pollux. Les lois légitimaient la danse, étendant sur elle leur inspection; et, rangée au nombre de leurs institutions, de savans législateurs l'avaient rattachée par des liens invisibles aux codes des mœurs et de la politique; elle entrait dans toutes les cérémonies religieuses, et se réglait sur le culte rendu à la divinité qu'il s'agissait d'honorer, ainsi que sur les

fonctions dévolues à celle-ci pour le caractère qu'elle empruntait et les attitudes qui devaient la distinguer. Par exemple, les danses des bacchantes, dans les orgies, se composaient de pas chancelans et incertains, de ce désordre que Bacchus porte avec lui; celles en l'honneur des deux frères Spartiates se célébraient avec le bouclier et l'épée; les danses de Flore, de Cérès, de Pomone, se reconnaissaient à des traits de physionomie empruntés de la divinité elle-même, et puisés dans la page la plus saillante de son histoire; enfin, la pantomime devant donner l'intelligence du sujet, et s'étudiant à remplacer le discours de manière à ne pas laisser de regrets relativement à celui-ci, il résulta que cet art atteignit chez les anciens le dégré de perfection le plus élevé auquel il puisse arriver.

Les danses usitées aujourd'hui chez les Grecs, outre la roméka, sont la candiote, l'arnaoute, la pyrrhique et la valaque. Les deux premières ont une si grande analogie et se distinguent l'une de l'autre par de si faibles nuances que nous nous dispenserons de faire une description particulière de la

candiote. L'invention de l'autre est attribuée à Dédale, et servait de délassement à Ariadne. Thésée, après avoir vaincu le minotaure, l'exécuta à Délos, où il s'arrêta pour sacrifier sur les autels de Vénus.

La pyrrhique se danse encore avec le bouclier, sur lequel les acteurs portent des coups en marquant la mesure. L'arnaoute tient aussi de la danse militaire et, par conséquent, est réservée aux hommes. Celui qui la conduit frappe du pied en cadence, et tous l'imitent, se suivant les bras entrelacés. Elle vient de l'ancienne Macédoine ou plutôt de l'Épire, comme son nom l'indique, et aura sûrement une origine noble qui se rapporte peut-être aux héros de ces contrées.

La valaque est aussi grossière et barbare que la nation qui l'a imaginée; le seul caractère qu'elle porte est le burlesque sans aucune intention ni motif. Le danseur, les genoux crochus, frappe la terre du talon, et met en jeu ses bras avec aussi peu de grâce qu'il en mêle dans le mouvement de ses jambes. Si ce sont des femmes qui la dansent, de burlesque qu'elle était elle devient mono-

tone, et renferme en elle-même si peu de ressource qu'à ce changement, elle se trouve n'avoir rien gagné.

Jamais le Musulman ne prend part à ces divertissemens que le sévère islamisme interdit d'une manière formelle; mais il ne défend pas de les voir goûter aux autres, aussi les Turcs usent-ils de cette modification de la loi sans, du reste, éprouver de regrets de ne pouvoir être acteur dans ces amusemens qui sortent pour eux des inclinations nationales. Chez cette nation, des baladins et des danseuses de profession exécutent des danses lascives. Les dernières ont accès dans le harem, et comptent au nombre des consolations offertes, à titre de dédommagement, à celles qui y gémissent sur la perte de leur liberté.

La musique jouit chez les Mahométans d'un dégré de faveur plus élevé que la danse, sans pour cela qu'il lui soit accordé davantage de considération; c'est-à-dire, qu'ils l'écoutent avec volupté, au point même de ne pouvoir s'en rassasier; mais, par égard pour le Koran, ils n'osent point s'y adonner, du moins cette classe qui chez nous fournit les amateurs. Ils ont donc aussi des musiciens de profession

qui les récréent, et le Grand-Seigneur, ainsi que les pacha, entretiennent des musiques militaires destinées à jouer dans les grands jours, tels que ceux du bayram.

Les instrumens, dont l'orchestre militaire se compose, sont des petites tymbales et des hautbois criards, nommés, les premiers kios, les autres zurna; des boru ou trompettes de laiton; des daul ou grosses caisses; des caha-zurna, qui donnent des tons plus graves que les hautbois cités en premier lieu. Quant aux instrumens de la musique d'académie ou de salon, ce sont des nëez ou flûtes de derwisch, plus longues que les nôtres, et qui produisent les sons les plus agréables de l'orchestre turc, pouvant parcourir une échelle diatonique plus étendue que celle dans laquelle la flûte chez nous est renfermée; des timbour, une espèce de mandolines garnies de huit cordes, dont sept d'acier, l'autre de laiton, et qu'à l'exemple des anciens, on fait vibrer au moyen d'une petite lame d'écaille; des meschal ou flûtes de pan composées de vingt-trois tuyaux; des psalterions; le rébab, autre mandoline avec un manche très-long, et montée seulement avec deux cordes dont on tire des sons à l'aide

d'un archet; la viole d'amour; le keman ou violon; enfin, plusieurs autres instrumens à vent ou à cordes qui se rapprochent de ceux que nous venons de nommer.

Quoique la passion de la musique soit un trait caractéristique de la nation turque, cet art est cependant dans l'enfance chez elle, et n'annonce pas devoir en sortir plus que les autres. Si l'on en croit Cantemir, d'Ohsson et Toderini, il existe des livres théoriques écrits en langue persane, qui traitent de la composition et offrent différens systèmes d'annotation. Aujourd'hui, ces lois de convention sont perdues; les compositeurs rendent leur mémoire dépositaire des productions qu'ils enfantent; et l'orchestre étudie les morceaux, les apprenant également avec le seul secours de la mémoire, d'où l'on peut conclure que cette musique est réduite à sa plus grande simplicité, et ne peut être chargée de ces traits si nécessaires cependant pour faire ressortir le chant. Les intervalles, qui séparent un ton d'un autre, étant décomposés en fractions plus multipliées que dans notre système musical, de même que celle des Grecs anciens, elle a beaucoup de semi-tons, de quarts de tons

que l'artiste se complaît à parcourir sans jamais user des transitions d'une octave à l'autre, donnant au contraire la préférence au chant perlé. Quant à l'accord des instrumens, ils jouent à l'unisson ou, tout au plus, se permettent de faire l'octave au-dessus. Cela, joint à ce qui a été dit sur la grande subdivision de l'échelle diatonique, fait voir, d'une part, que les Turcs n'ont aucune notion de l'harmonie et, de l'autre, que toute leur attention se porte sur la mélodie à quoi se prête très-bien cette grande ténuité des sons.

On a de la peine à s'expliquer pourquoi Mahomet a frappé de réprobation la musique, et c'est peut-être la seule de ses lois qui ne soit pas intelligible, ou dont le motif ne mérite pas approbation. Craignait-il qu'elle pût altérer la gravité de ses disciples! C'est, je crois, ce qui est le plus vraisemblable; mais en cela il oublia la politique qui l'a si bien conseillé dans tous ses autres réglemens, puisque la musique peut elle-même concourir avec un égal succès à entretenir cette disposition d'esprit comme à éveiller la gaieté. Platon, Lycurgue, Aristote étaient pénétrés

de cette vérité, et n'oublièrent pas la musique dans le nombre des stimulans qu'ils mettaient en jeu; seulement ils se montraient attentifs à spécifier le mode auquel devaient s'astreindre les nations pour qui ils faisaient des lois, leur interdisant tous ceux capables de produire des effets moraux contraires à celui qu'ils cherchaient. La musique a, sans contredit, le pouvoir d'éveiller telle ou telle passion, d'ébranler la fibre, et par suite la sensibilité de mille manières en opposition entre elles, et aussi variées que les sensations dont notre organisation est susceptible; le législateur de l'Arabie se montra donc plus sage lorsqu'il bannit le jeu et le luxe, qu'en s'interdisant un des leviers les plus puissans qui lui étaient offerts, et qu'il aurait dû reconnaître à la simple étude de sa nation.

Les Arabes ont toujours eu un fond d'inclination marqué pour la musique; ils le transmirent aux Persans qui bientôt enchérirent sur eux; puis aux Turcs, qui, doués d'une imagination moins brillante, ne peuvent pas être aussi accessibles que leurs maîtres aux sensations produites par cet art; cependant il exerce aussi sur eux d'une manière victorieuse

son effet; et Amurat IV, prêt à saccager Bagdad, se laissa désarmer par Schah-Cali, l'Orphée de la Perse, au point de révoquer son arrêt. Ce prince, au rapport de Cantemir, doué d'une inclination prononcée pour la musique, concourut beaucoup à ses progrès chez sa nation, par les encouragemens qu'il lui donna, et l'on vit des artistes, dignes de ce titre, en se reportant à cette époque, sortir des rangs d'une nation Tartare. Mais si j'accorde à Cantemir la croyance qu'il mérite sur tous les points, je m'inscrirai en faux contre ce que Thoderini avance bien légèrement à l'égard de la musique turque, en disant qu'elle est encore soumise à des lois théoriques qui sont celles même recueillies par l'estimable auteur cité plus haut, et maintenues en corps de science; ceux qui l'écouteront n'y découvriront sûrement ni intention, ni composition astreintes aux lois de l'harmonie: quant à la mélodie, nous lui avons déjà rendu justice sur ce point, et même nous enchérirons sur notre premier jugement, afin de tempérer ce que l'autre aurait de trop sévère.

La poésie tient de si près à la musique

dont elle est sœur, qu'on ne peut la passer sous silence lorsqu'on a parlé de l'autre. Chez les Grecs, la poésie est pleine de feu, brillante d'imagination ; et, influencée par l'Orient, elle a emprunté de cette contrée où est née l'hyperbole, ce style figuré dont les Grecs anciens étaient infiniment plus sobres. Cependant, à travers cette altération, elle conserve le moëlleux et les grâces qui caractérisent sa physionomie première, et qui se retrouvent toujours lorsque la sensibilité n'est pas éteinte ; enfin il s'est fait ici un accord entre le goût de la nation sujette, et celui de la nation qui commande, de même qu'entre les mœurs et les habitudes de l'une et de l'autre.

La poésie turque tenant de plus près à l'Orient, doit par cette raison être plus métaphorique que celle dont nous venons de donner une légère esquisse. Nous qui nous lassons bientôt du figuré, lorsque le sens vrai ne s'interpose pas de temps en temps dans le cours de la pièce, pour offrir des repos dont notre esprit a besoin, nous ne pouvons guère nous établir juges compétens sur une matière dans laquelle nos inclinations littéraires ont été si peu consultées. D'ailleurs c'est une langue de conven-

tion, imaginée pour les Orientaux seulement, et dont il nous est difficile de connaître toute la force, ignorant la valeur et la portée des signes. Les yeux d'une gazelle peuvent être le terme de comparaison de la beauté pour un Arabe ou un Persan; mais nous qui ne nous sommes pas entendus avec eux sur ce point, nous nous trouvons réduits à admettre cette expression sur parole, ce qui la prive de tout son effet sur notre sensibilité. Une réflexion conduit à une autre, et souvent il arrive qu'en donnant carrière à l'esprit spéculatif, on oublie la route qu'on doit suivre; c'est précisément ce qui vient de nous arriver; aussi le lecteur aura sûrement cru, à mes digressions, que je l'avais fixé pour toujours à Belgrade; hâtons-nous de le détromper en le remettant dans son chemin.

Pour arriver de Belgrade au binde ou réservoir qui mérite plus particulièrement l'attention des connaisseurs sous le rapport de la construction, on prend sa route à l'ouest en descendant la vallée; elle vous ramène bientôt sous les ombrages que d'épais châtaigniers et des chênes antiques développent sur votre tête; on cotoie quelques instans le lac ar-

tificiel formé par les eaux du ruisseau au moyen de la retenue ; mais trompé sur la nature de l'obstacle, satisfait même de son erreur, on se complaît sur ses rives enchantées, et l'on repaît avec volupté ses yeux de l'aspect magique que la nature emprunte dans cette retraite absolue, où, comme une grâce timide, elle semble découvrir ses appas les plus secrets aux regards avides des amans. La chaîne des hauteurs qu'on a sur sa gauche, à une distance mesurée sur la composition du paysage, arrête les eaux à son pied au moyen d'une pente roide où les arbustes se pressent, et élèvent à l'envi leurs têtes mobiles, jaloux de jouir également de la lumière. La verdure aimable qui les pare, tranche avec la teinte plus foncée des chênes robustes qui garnissent l'autre rive. Des saules pleureurs amoureusement penchés sur la surface des eaux qui voudraient leur ravir leur parure, achèvent de faire sentir cette opposition.

Le bassin, à son extrémité, se rétrécit de manière à ne plus offrir qu'une gorge resserrée que ferme la retenue. Celle-ci présente à l'œil une masse imposante de maçonnerie où il n'entre que du marbre, et dont

la base ainsi que le talus sont calculés généreusement d'après la résistance à opposer à la poussée. Les eaux, arrêtées par cet obstacle, s'engagent dans un canal souterrain qui prend sa route à travers la forêt, et la trace au curieux qui veut porter plus loin ses pas; le trop plein trouve une échappée au moyen d'une vanne qui lui est ouverte sur le milieu de la retenue, par où l'onde se précipite en écumant dans un lit rocailleux qu'elle suit après sa chute, jusqu'à ce que la vallée rejoigne celle de Pirgos. Plus loin, dans une autre solitude également ravissante, est un bassin de réunion; là se rassemblent les eaux venant de deux directions, puisées par conséquent à deux bindes différens; et de ce bassin elles s'échappent dans un canal commun, poursuivant leur route vers Constantinople. A un mille au delà se répète, avec des changemens dans les détails, l'aspect pittoresque de l'aquéduc de Baktché-Keuïu : on passe de même ici sous un second monument de ce genre, qui semble vouloir paraître plus antique encore que le premier, à en juger par le lierre et la vigne vierge sous lesquels il cherche à déguiser son âge mo-

derne ; mais la tradition, qui révèle bien des secrets qu'on voudrait cacher à l'histoire, nous apprend que cet edifice a été érigé par Mustapha III. Il porte les eaux d'un affluent qu'on a à sa droite, et les envoie se rejoindre à celle de Belgrade.

Après avoir dépassé de quelques cents pas ce second aquéduc, la campagne se découvre, et la vue s'étend sur des terres cultivées, séparées entre elles par des haies vives, d'où s'élancent çà et là de jeunes chênes. On s'élève en suivant une pente insensible, et l'on arrive à un point culminant, d'où l'on voit à une grande distance un sol décomposé en monticules et en fondrières, qui n'offre partout que des inégalités fortement senties, et dont il est difficile au premier abord d'acquérir l'intelligence ; mais après quelques minutes d'étude, on reconnaît que tous les ravins et les vallées qui partent de la grande chaîne située à l'est, courent se rendre dans celle de Pirgos, qui s'offrent transversalement à un mille et demi devant vous.

Après le temps employé à s'expliquer la configuration du terrain, ce qui fixe l'attention, ce sont trois aquéducs dont le plus im-

posant se présente au nord, et traverse la vallée de Pirgos au-dessus du village de ce nom, s'appuyant sur deux étages de cinquante arcades chacun. Le sultan Suleïman a été le restaurateur de ce bel ouvrage qui porte sur l'autre versant les eaux d'un affluent venant du sud-est, pour les envoyer à l'aquéduc de Justinien, qui les recueille toutes et les dirige, au moyen d'un canal commun, sur Constantinople. Le second, par ordre de mérite, traverse également la vallée de Pirgos, mais au-dessous du village, s'élevant majestueusement sur trois étages décomposés en arcades à pleins-ceintres, et formant un coude pour se raccorder avec la berge adjacente. Il reçoit les eaux de la vallée de Belgrade, ainsi que celles du second aquéduc sous lequel nous sommes passés, et envoie par des routes souterraines à celui de Justinien son tribut, qui se rejoint pendant le trajet aux eaux de l'aquéduc de Suleïman, dans un bassin de réunion situé sur le contre-fort interposé entre les vallées de Pirgos et d'Ali-Bey-Keuïu.

Le troisième monument en ce genre qu'on découvre du lieu où nous sommes arrêtés, est situé au sud-ouest. A cheval sur la vallée de

Belgrade, il porte les eaux de celle-ci, ainsi que de l'aquéduc de Mustapha, de la berge droite sur celle opposée, d'où elles s'engagent ensuite dans l'aquéduc coudé. Il est moins long et plus bas que ce dernier, qui lui-même n'a pas l'extension de celui de Suleïman. Quant à l'aquéduc de Justinien, il l'emporte sur tous pour la hardiesse et l'élégance de sa construction ; seulement on remarque avec regret que l'architecte a préféré la voute en tiers-point à la forme gracieuse du plein-ceintre pour laquelle les anciens se montraient si fidèles; ce qui prouve que le goût avait déjà subi des altérations sensibles lorsque ce monument fut élevé ; mais d'un autre côté, on reconnaît à sa conservation et à l'adhérence des matériaux, que l'art d'édifier n'avait rien perdu sous le rapport de la solidité.

Afin d'achever convenablement cet article en rendant à destination les eaux que nous avons laissées dans l'aquéduc de Justinien, nous dirons qu'à la sortie de celui-ci, elles se trouvent sur la berge droite de la vallée du Cydaris; elles la descendent à mi-côte, traversant, au moyen d'ouvrages hydrauliques,

celles adjacentes, et recueillant sur leur route les eaux qui leur viennent de plusieurs sources engendrées par la même chaîne; enfin, continuant toujours à suivre celle-ci, elles vont aboutir à la porte Egri-Capou, dans un bassin qui les distribue à la capitale. Tant de travaux, pour abreuver une ville, sembleraient être la condamnation du site que celle-ci occupe, puisque par lui-même il se trouve dans une si grande indigence de l'article de première nécessité, que tous les lieux circonvoisins doivent être mis à contribution pour réparer cette omission de la nature; mais ce reproche est le seul qu'il puisse s'attirer, et il y répond victorieusement par les brillans avantages qui l'indemnisent, au point de masquer totalement le défaut.

De Belgrade, si, au lieu de s'abandonner à la pente de la vallée, on la remonte dans un de ses embranchemens courant à l'est, on arrive par une route ombragée à un binde, qui en lui-même n'a rien de curieux, mais qui intéresse à raison du site auquel il se rattache, et à la beauté duquel il ajoute infiniment par le lac spacieux qu'il forme dans ces lieux solitaires. Ceux qui se rendent

à Domus-Dèré suivent cette route qui ne quitte la forêt qu'après avoir atteint le sommet de la chaîne. Alors, elle parcourt quelques instans la crète, d'où l'on promène ses regards sur la Mer-Noire et les vallées qui vont y déboucher; ensuite, elle gagne insensiblement celle à l'entrée de laquelle est situé le village qu'on cherche, et vous y conduit après une marche d'une heure et demie faite à loisir.

Les bois qui couvrent les hauteurs et une grande partie du bassin de Belgrade, ainsi que de toutes les vallées qui fournissent leurs eaux aux bindes et aquéducs, sont respectés et périssent de caducité ou frappés par la foudre; mais jamais on ne les abat, du moins avec autorisation. Ils sont, en effet, trop précieux comme approvisionnant, au moyen des nuages qu'ils attirent et engendrent, les sources chargées d'alimenter la capitale, qui sans eux tariraient à l'époque de l'année où elles deviennent le plus secourables. Les ouvrages hydrauliques ne sont sûrement pas aussi bien entretenus qu'ils devraient l'être, et laissent perdre une partie de ces eaux rassemblées à si grands frais; mais c'est beaucoup

déjà qu'il en parvienne à destination, ce qui fait anomalie dans le système général, car de chacun des canaux aboutissans au trésor de l'état, part une multitude d'autres petits canaux qui détournent une si grande portion de son tribut que les premiers arrivent presqu'à sec au récipient.

Pour se rendre à Pirgos, il est une autre route qui part de l'aquéduc de Baktché-Keuïu, tient la gauche de la vallée, et conduit à celle de Belgrade en s'enfonçant dans la portion la plus touffue de la forêt. C'est là bien sûrement que les nymphes timides doivent dépouiller leurs ceintures pour se plonger dans l'onde; car la solitude profonde de ces lieux semble faite pour rassurer leur pudeur craintive; d'ailleurs, la limpidité des eaux jointe à la fraîcheur des ombrages et aux autres attraits également irrésistibles du site ne peuvent manquer d'avoir été apprêtés pour les captiver. Elles auraient tout au plus à craindre d'y rencontrer le sage qui, las de l'inconstance des hommes, fuit leur injustice, et vient demander un réfuge à la nature, ou l'amant malheureux qui se jette en désespéré dans les bras de cette mère compatis-

sante, espérant y trouver un asile contre la souffrance qui le poursuit, ou bien encore la biche et le faon au pied léger; mais on sait qu'aucun de ces êtres ne sont à redouter pour des nymphes fugitives.

La route suit les rives du torrent alimenté par les eaux de plusieurs ravins, et courant dans un lit rocailleux, au milieu des chênes élancés qui dérobent la contrée sous leurs ombrages impénétrables. Vous la parcourez sans trop savoir vous expliquer où elle vous conduira, tout en goûtant un charme inexplicable mêlé à cette incertitude. Si vous élevez la voix, l'écho seul vous répond ; et vous n'imposez point silence aux hôtes familiers de ces lieux qui célèbrent sur votre tête la paix que cette retraite leur assure. Les graminées, les plantes rampantes et bulbeuses, la grande salse-pareille, le lierre, tapissent les revers ainsi que le fond de la vallée, s'attachant aux châtaigniers par des milliers de liens. Déjà vous avez oublié le monde et ses prestiges; vous ne pensez plus à cette terre que vous croyez avoir quittée ; et, séduit par l'imagination qui devient votre guide, vous pensez toucher aux portes de l'Élysée, ainsi,

lorsqu'au réveil, la lumière vient dissiper inhumainement le songe que vous caressiez, vous reconnaissez votre erreur, tout en regrettant de ne plus en être dupe. Le paysage cesse d'avoir cet aspect mystérieux que lui prêtaient les ombrages; plus dégagé et moins agreste, il laisse voir des traces de la main de l'homme; et vous rejoignez la route de Pirgos, qui cependant peut vous plaire encore, malgré sa comparaison avec le site que vous quittez.

Parvenu à Pirgos, votre âme s'ouvre à d'autres voluptés qui vous consolent de celles que vous avez cherché vainement à fixer. A vos regards se découvre une vallée spacieuse qui, sur une étendue de quelques milles, offre partout une culture soignée; des prairies auxquelles le printemps prodigue les fleurs; des champs qui se couvrent de moissons que le soleil dore avec complaisance; des plantations d'arbres fruitiers où Pomone ne se montre pas moins généreuse que Flore et Cérès dans leurs domaines; des vignes où Bacchus répand à pleines mains ses faveurs, et qui tapissent les revers des coteaux; des jardins qui produisent des récoltes abondantes; dans

le fond de la vallée, le barbysès qui serpente à l'ombre des aunes et des saules; sur un des penchans le village de Pirgos, dont les nombreuses habitations, jetées sans ordre, ajoutent à l'aspect pittoresque du paysage; sur le versant opposé, des forêts qui, par leur physionomie sauvage, tranchent avec le reste du tableau; enfin aux extrémités de celui-ci, deux aquéducs qui sur les côtés l'encadrent. Au delà de ces aquéducs, la culture se montre plus négligée, et même cesse d'offrir des vestiges en remontant le vallon, où l'on trouve un village turc; mais cet aspect attristant se présente avec tant de fréquence dans l'Empire Ottoman, qu'on devient plus sensible au plaisir de rencontrer des moissons qu'au regret d'avoir sous les yeux d'inutiles bruyères.

Après avoir traversé la vallée, la route qui de Pirgos conduit à l'aquéduc de Justinien, vous ramène au milieu des forêts et dans la solitude qu'on trouve réhabilitée dans tous ses droits près de ce monument. Les oiseaux de proie qui planent sur votre tête, les herbes qui sèchent sur pied, les eaux qui inondent le fond de ce bassin sinueux, arrosé par le Cy-

daris, s'offrent comme autant d'assurances que ces lieux sont peu fréquentés et dangereux même à parcourir. Pour trouver des habitations, il faut remonter les vallées latérales, parmi lesquelles celle de Dgebedgé-Keuïu tient le premier rang comme étant la plus spacieuse et la mieux cultivée. Dès son entrée on est prévenu qu'elle renferme une nombreuse population, par les traces de la charrue qu'on voit partout autour de soi, et l'on n'est point trompé dans cette conjecture; car un mille au delà du bel aquéduc qui la traverse, on découvre un village grec dans une situation heureuse, et qui annonce à l'extérieur l'aisance dont jouissent ses habitans. Un eau limpide, des ombrages frais, un repas frugal, voilà tout ce que peut espérer de trouver dans ces lieux le voyageur que la curiosité y attire: mais c'est plus qu'il n'en faut à celui qui aime à se rapprocher de la nature, et qui ne craint pas de multiplier ses points de contact avec elle. D'ailleurs sa route est embaumée au printemps par les fleurs qui émaillent les prairies; sa vue est récréée par les épis qui s'apprêtent à jaunir, et que le zéphyr fait onduler; s'il associe encore à l'amour des

champs celui des arts si compatible avec le premier, il arrête avec complaisance son attention sur les nombreux travaux hydrauliques qui parcourent la vallée dans tous les sens, faisant suite à ceux de Pirgos, et rappelant le premier âge de l'Empire d'Orient; enfin, malgré la fatigue, il remercie son guide de l'avoir conduit à travers la solitude à cet autre temple de Jupiter-Ammon.

Articles complémentaires.

Denys de Byzance nomme la vallée de Buyuk-Dèré καλὸς ἀγρὸς, le bon champ. Selon Tournefort le golfe profond dans lequel elle débouche, portait aussi le nom de golfe Saronique, par la raison qu'on y avait élevé un autel à Saron, héros de Mégare, ou dieu marin.

L'aquéduc situé au-dessus de Pirgos ou Bourgas, est composé de deux étages d'arches au nombre de cinquante dans chaque étage. Celles-ci ont quinze pieds d'ouverture, et les pieds-droits autant, ensorte qu'avec les deux massifs de raccordement qui achèvent de lier l'aquéduc avec les hauteurs, on peut estimer de deux cents soixante-dix toises sa longueur;

sa hauteur est de quatre-vingts pieds; quant à sa construction, elle n'est pas aussi élégante que celle de l'aquéduc de Justinien, et ne promet pas à beaucoup près la durée des monumens anciens. Il est facile de reconnaître à l'emploi des matériaux la main des Turcs qui l'ont fondé, ou du moins relevé. Celui connu vulgairement sous le nom d'aquéduc de Constantin, pourrait bien être un monument du règne de cet empereur, ou bien, à en juger par les arcades à plein-ceintre, il doit dater des temps où les Goths n'avaient pas encore altéré les formes de l'achitecture romaine. Cependant quelques-uns l'attribuent à l'empereur Andronic, et se fondent sur les ouvrages hydrauliques qu'il fit exécuter; mais cette preuve est trop faible pour décider la question. Chacun de ses trois étages est décomposé en arches de quinze pieds d'ouverture, portant sur des pieds-droits également de quinze pieds d'épaisseur. L'étage supérieur en a trente-trois, le premier douze, et le rez-de-chaussée quatre. Un corridor règne sur toute la longueur de celui du haut. Son étendue est de trois cent quarante pieds environ.

L'aquéduc de Justinien est à deux étages,

décomposé chacun en quatre grandes arcades de quarante-deux pieds d'ouverture, portant sur des pieds-droits de soixante-quatre pieds. L'étage supérieur est percé en outre à chacune de ses extrémités de quatre arcades de douze pieds d'ouverture ; celui inférieur n'en a que quatre en tout. Un corridor pratiqué dans le massif des pieds-droits règne sur la longueur de l'étage supérieur ; on y descend par deux rampes de quinze marches chacune. Dans les pieds-droits du même étage sont ouvertes des niches à jour qui, en diminuant le massif de la maçonnerie, donnent le caractère de légèreté à l'édifice. Ils sont renforcés par des contre-forts en talus, évidés dans leur milieu, à partir du premier étage jusqu'à leur naissance, de manière à former encadrure le long des niches, et qui tout en concourant puissamment par leur surface d'empâtement à la solidité de l'édifice, font ressortir encore la hardiesse des arcades déliées qui le supportent. La longueur du corridor est de cent soixante toises, et la hauteur peut être estimée de cent quarante pieds.

Essai sur les règles de la versification orientale, d'après les notes de M. Ducauroy.

Les Osmanli, imitateurs en tout, ont pris des Arabes et des Persans les règles de leur poésie. Ce sujet ayant déjà été traité, nous nous bornerons à une simple analyse des points fondamentaux; et relativement à la prosodie des langues orientales, ainsi qu'à leurs signes de convention, par une raison semblable, nous ne dirons que ce qu'il est indispensable de rappeler ou d'apprendre, pour acquérir l'intelligence de la question principale.

A cet égard, il faut savoir: 1° que dans une même syllabe deux consonnes ne peuvent se suivre sans l'interposition d'une voyelle, sinon écrite du moins prononcée.

2° Que les voyelles ne sont point écrites, mais sous-entendues; ensorte que les Orientaux, lorsqu'ils ajoutent une lettre dans l'intention d'indiquer une voyelle longue de sa nature, supposent que cette addition, servant seulement dans ce cas à modifier la voyelle sous-entendue, est une sorte de consonne; partant de ce principe, que la consonne n'a d'autres fonctions que de modifier la voyelle.

Les langues orientales donnent aux syllabes des valeurs différentes selon leur nature, ce qui doit les faire classer parmi celles chez qui la prosodie se trouve portée au plus haut degré de perfection. Une syllabe, formée d'une seule consonne, est brève; celle qui est composée de deux est longue, ainsi que celle où la voyelle est écrite, parce qu'alors, selon ce qui a été dit plus haut, la lettre qui représente cette voyelle compte comme une consonne adoucie. Enfin, quelques syllabes sont tenues pour douteuses, et deviennent longues ou brèves, au gré du versificateur.

De même que dans les langues anciennes, les pieds se forment de la réunion des longues et des brèves; mais leur division étant infiniment plus variée, il résulte de cette abondance de rhythme une latitude sans bornes dans le mécanisme de la versification; par conséquent des ressources immenses accordées au poëte pour éviter cette monotonie, que le débit a tant de peine à masquer dans certaines langues modernes. Ainsi la poésie orientale offre, par exemple, des pieds de deux longues; d'une brève et d'une longue; d'une brève et de deux longues; d'une longue,

d'une brève et d'une longue; d'une brève, d'une longue, d'une brève et d'une longue; de deux longues, d'une brève et d'une longue; d'une longue, de deux brèves et d'une longue; de trois longues; d'une brève et de trois longues : enfin, depuis une brève et une longue jusqu'à quatre longues, et même trois brèves jointes à trois longues; c'est dire que le rhythme peut s'approprier à tous les genres de poésie, et se conformer à toutes les intentions de celui qui le met en œuvre.

De la réunion des pieds on forme des vers dont la variété est elle-même infinie, soit par la combinaison de ces pieds entre eux, soit par le redoublement de ceux déjà employés; ensorte qu'on a des vers où le même pied se trouve répété deux, trois et quatre fois; d'autres, dans la composition desquels il entre des pieds différens, et d'un autre côté, le nombre de ceux-ci s'élevant depuis deux à quatre, il résulte qu'on obtient des vers qui comprennent de cinq à seize syllabes.

Le vers étant formé n'est jamais complet, qu'autant qu'il se trouve accompagné d'un second; de manière que la poésie orientale n'admet pas moins que le distique; mais en

envisageant sous un autre point de vue la question, on serait autorisé à regarder ce distique comme ne formant au contraire qu'un seul vers composé de deux hémistiches, ce que d'ailleurs semblerait justifier la dénomination *mirsa* (l'un des battans d'une porte) donnée à chacun de ceux-ci. Cette dernière s'appuie encore de la marche adoptée dans la succession des rimes, ce que l'article suivant achèvera d'expliquer.

Dans certains genres de poésie, la rime termine chaque vers du distique, et revient dans le vers suivant, changeant le plus souvent à chaque distique. Pour d'autres, elle ne prend place qu'à la fin du second vers, ou plutôt du deuxième hémistiche, et alors elle est la même pendant toute la durée de la pièce; ce qui prouve les ressources infinies dont la versification orientale s'aide pour varier sa manière, empruntant, comme on le voit, toutes les espèces de combinaisons capables de produire la mélodie.

Elle ne fait point usage de la césure, et ignore ces distinctions de rimes masculines et féminines reçues chez nous, les longues employées par elle n'ayant pas de syllabes muet-

tes; entraves que les poëtes orientaux ont par conséquent de moins que les nôtres, et dont l'affranchissement achève d'accorder un libre essor à la pensée, sans nuire à la coupe des vers, puisque la bonne déclamation s'emploie à faire disparaître la césure, et à atténuer l'effet monotone de la rime, par les repos que souvent elle prend, sans égard, pour l'une et pour l'autre.

Quant aux différentes espèces de poëmes, comme nous les Orientaux ont des odes, des élégies, des poëmes moraux, des quatrains, des romans, et pour compenser les genres dont ils sont privés, ils soumettent l'histoire même au rhythme, à l'instar de ce qui s'est vu chez les Grecs et chez nous, lorsque les lettres ne faisant que renaître, l'on n'avait pas encore posé les bornes qui doivent séparer le domaine du raisonnement sévère, de celui de la pure imagination. Cette dernière est donc, comme on peut en juger, tellement abondante chez les Orientaux, qu'il leur devient indispensable de s'en soulager; aussi la mêlent-ils partout, au risque d'en faire un emploi malentendu, et les vers qui sortent de leur plume ne se bornent pas à remplir les

obligations imposées par les règles de la versification, mais encore marchent toujours accompagnés du cortège pompeux de la métaphore et de l'hyperbole ; par conséquent portent les couleurs les plus brillantes de la poésie proprement dite.

Les Turcs, considérés en particulier, ont un grand nombre de poëtes; mais inférieurs en mérite à ceux dont les Arabes et les Persans peuvent, à si juste titre, tirer vanité. On est même en droit de dire que leurs prosateurs l'emportent d'une manière marquée, sur les premiers, pour l'élégance et la pureté de la diction ; ce qui reviendra à l'appui d'une remarque qu'on trouvera dans le cours de la lecture, lorsque nous aurons rassemblé d'autres preuves pour la justifier.

Avant de terminer cet article, nous observerons que le turc n'admettant ni genres ni nombres, ou du moins ayant une manière toute particulière de les exprimer, nous avons cru devoir respecter cette originalité dans l'orthographe des mots empruntés de cette langue.

CINQUIÈME PROMENADE.

CONSTANTINOPLE.

Jéni-Dgjami et des Mosquées en général. — De la Sublime-Porte, du gouvernement, de la division militaire de l'Empire, des différens ordres de l'État, et des diverses classes de la Société. — Citerne Basilica. — De Sainte-Sophie, ancienne et moderne. — Bibliothèque orientale. — De l'Instruction publique. — Du corps des Uléma, et de l'administration de la justice. — Fontaines impériales. — Saccas ou porteur d'eau. — Des rues et des quartiers de Constantinople en général. — Lh'yspodrôme. — L'Obélisque. — La Colonne serpentine. — La Pyramide murée. — Mosquée du sultan Achmet. — La Citerne des mille et une colonnes. — La Colonne de porphyre. — Les trois révolutions qui ont précipité du trône les sultans Sélim et Mustapha IV.

Trompé par l'opinion commune, jusqu'ici j'ai redouté puérilement de porter un regard curieux dans Constantinople; et, d'après un préjugé que l'inspection des objets dissipe bien vite, je conseillais au voyageur d'éviter

la présence de ceux-ci, par la crainte de détruire le prestige ; mais aujourd'hui que j'ai réformé ces idées d'emprunt, grâce à une expérience qui n'est due qu'à moi seul, je me rétracte, et engage avec confiance le lecteur dans une promenade où le pittoresque, sous le rapport des arts, ainsi que des mœurs, se montrant fréquemment à lui, l'intéressera autant que pourrait le faire celui que la nature étale sur ses rives chéries du Bosphore.

Je pars, muni de la carte de Chevalier, comme guide topographique, et de l'esprit observateur pour enrichir mes tablettes de la récolte abondante qui va s'offrir à mon crayon. De l'Echelle de Balouk-Basar-Kapoussi, je me fais conduire à celle de la Douane, et prends ma route vers la place de Sainte-Sophie. Jéni-Dgjami s'attire en premier lieu mon attention. Située à quelques pas du rivage, cette mosquée, sans être la plus magnifique de celles que possède la capitale des Ottomans, porte cependant ce caractère imposant, réservé chez eux aux édifices sacrés, et qui forme avec les habitations, même celles des grands, un contraste qu'on semble s'être proposé pour objet, à en juger par la fragilité marquée qui signale ces dernières.

Comme toutes les mosquées impériales, Jéni-Dgjami est sur le plan de Sainte-Sophie; c'est-à-dire, présente une croix grecque formée par quatre demi-dômes servant de points d'appui à une coupole élégante, flanquée de quatre autres coupoles moins élevées, et faisant comble sur les angles rentrans, compris ici dans le plan de l'édifice, ce qui pourrait choquer la dénomination de croix grecque, qui suppose que ces angles sont évidés. Une cour carrée, entourée de portiques recouverts par une suite de petites coupoles, et offrant partout des marbres rares, annonce la mosquée sur sa façade; deux minarets, dont les combles et les croissans sont dorés, accompagnent celle-ci qui se compose d'un porche continu régnant sur toute la largeur de l'édifice, et présentant trois entrées principales dans le style mauresque. La cour, exhaussée, ainsi que le sol du temple, de plusieurs degrés, est décorée dans son milieu d'une cuve en marbre, d'où l'eau s'élance, et retombant en gerbes, s'écoule par plusieurs robinets pour servir aux ablutions. Sur les côtés de l'édifice, on remarque deux galeries composées de petites arcades gothiques, par conséquent maniérées, soutenues par des

colonnes de porphyre. Une cour extérieure, ombragée de platanes, de pins, de cyprès, et entourée des dépendances de la mosquée, enveloppe celle-ci, tenant à distance respectueuse les édifices particuliers qui, ailleurs, détruisent si souvent cet effet que l'architecture ne peut obtenir, si ce n'est d'un point de vue choisi, d'après les conseils de la perspective; aussi doit-on compter au nombre des mérites qui caractérisent les mosquées impériales, celui d'être bien dégagées, et de ressortir avec une imposante magnificence du milieu des autres objets tous calculés pour les faire valoir.

Un temple mahométan à l'intérieur est l'emblème de la simplicité; aucune statue, aucun tableau pour provoquer les prestiges et exciter la dévotion; seulement des jours ménagés avec art, par où la lumière pénètre avec réserve, et contribue à l'air de solennité qui frappe de premier abord, sans rien perdre ensuite de son effet. Une niche située dans la direction de la ville sainte, et où le livre de la loi est déposé entre deux cierges énormes; à gauche de celle-ci, une chaire d'où l'iman dirige les fidèles dans la prière;

sur l'autre côté, une seconde chaire plus élevée, où le khatib débite le koutbé, c'est-à-dire l'invocation pour le Sultan, précédée de l'énumération des qualités du Très-Haut, ainsi que de son lieutenant, le tout suivi d'une exhortation pastorale; à la place la plus apparente, une tribune réservée pour sa Hautesse; une plate-forme pour les softas, ou aspirans du corps des uléma, faisant pendant à la première; contre les murs des sentences tirées du koran, et tracées en lettres d'or sur des tablettes noires; quelquefois un placage en faïence à compartimens, prenant naissance au sol, et montant de quinze à dix-huit pieds au-dessus de celui-ci; des œufs d'autruches, des lampes en verre diversement colorié, des épis tressés ensemble, le tout combiné avec symétrie, et formant un plafond à jour, tenu à trois toises au-dessus du parvis, recouvert de tapis et de nattes d'Egypte; voilà à quoi se bornent tous les accessoires de décoration d'une mosquée, en supposant encore que son érection est l'ouvrage de la magnificence impériale; car, dans le cas contraire, elle n'a point de chaire pour le koutbé, point de tribune pour le Grand-

Seigneur, et les ornemens d'ailleurs lui sont accordés avec plus de retenue. Cette grande simplicité qu'on voit ressortir à travers la mince énumération des décors d'une mosquée, jointe à celle qui caractérise le culte, ne sont-elles pas des preuves incontestables de l'empire que l'islamisme exerce sur les croyans avec le seul secours de ses dogmes?

La cour extérieure des mosquées est convertie généralement en bazar où se vendent divers menus articles. Dans celle de Jéni-Dgjami, des Juifs, marchands d'essence de rose, de chapelets, de tuyaux de pipe, m'appellent de toute part et me sollicitent de m'approcher de leurs boutiques ambulantes. Je vois des Mahométans, des Arméniens, des Grecs, des Francs, acheter ces chapelets, sur lesquels les premiers réciteront les quatre-vingt-dix-neuf attributs que Mahomet accorde à la divinité; les seconds et troisièmes adresseront à celle-ci leurs prières, chacun dans leur langue et selon leur croyance; enfin dont les derniers useront, à titre de contenance, faisant rouler entre leurs doigts, pendant des jours entiers, ces instrumens de la dévotion consacrés par eux à l'oisiveté. De

petites échoppes adossées aux murs d'enceinte servent de bureau à des kiatib (écrivains publics) qui dressent des requêtes ou d'autres écrits de commande, tenant sur le genou gauche le papier sur lequel se promène méthodiquement leur plume de roseau trempée dans une encre grasse.

Je continue ma route et trouve, à quelques pas d'Jéni-Ḍgiami, le turbé d'Abdul-Hamid, dans lequel, à côté du cercueil de ce Sultan, on voit celui de Mustapha IV, fils du premier, frère de Mahmoud et cousin de Sélim.

Triste exemple des désordres que l'ambition est capable de produire, ce monument devroit par son épitaphe apprendre aux souverains à se défier de ce monstre, et aux peuples trompés de ne craindre pas moins de s'armer pour lui! Ce même Mustapha, dont les cendres ne jouissent sûrement que d'une paix apparente, non content de s'asseoir à la place d'où il fit descendre le bon Sélim, et qu'il occupoit si mal, condamna encore celui-ci à la mort, afin de rassurer son ambition alarmée; mais bourreau de son propre sang, il en fut aussi la victime; et le désir de régner armant le frère contre le frère, vengea bien-

tôt le cousin immolé sur les autels de l'idole la plus avide de sacrifices ; double leçon, inutile cependant pour les sujets et pour le maître, quelque sévère et instructive qu'elle soit !

La rue que je parcours m'offre sur ses deux côtés des boutiques de fruitiers, de confiseurs, de pâtissiers, de cafetiers, de rôtisseurs, et me donne à connaître en quelque sorte tous les besoins des Orientaux par cette série des jouissances qu'ils se permettent. — Sollicité par la curiosité autant que par l'appétit, j'entre chez le restaurateur le plus marquant de ce quartier de la gourmandise. Je ne lui demanderai pas la carte, car il ne saurait pas plus comprendre le mot que la chose; d'ailleurs tout son art consiste à apprêter des dolmas, c'est-à-dire du riz converti en boulettes, au moyen de feuilles de vigne, dont on l'enveloppe; du kébab, nom qu'on donne à des petits morceaux de mouton enfilés dans une brochette de bois, qu'on saupoudre de poivre et d'herbes hachées, après les avoir fait rissoler dans le beurre ; un pilaw composé de riz et de viande dépecée ; enfin quelques autres mets dans lesquels ces deux matières

entrent de fondation et seulement sont apprêtées selon des combinaisons différentes.

Je prends place sur une estrade qui garnit le fond de la boutique, et aussitôt le disque de métal est placé devant moi ; les brochettes me sont servies ; un vase de cristal contenant une boisson, faite avec du raisin sec, m'est présentée à la fin de ce repas, qu'on croirait apprêté par la tempérance même, et dont elle seule, ainsi que des Musulmans, sauraient se contenter.

La boutique voisine, occupée par un confiseur, m'offre, sans contredit, une bien plus grande variété et annonce un art infiniment plus perfectionné que le premier. Je remarque même une sorte de charlatanisme pour faire valoir la marchandise et attirer les chalands. A quelques pas plus loin, je rencontre un Turc qui fait aux chiens du quartier une distribution de foie et de pain, le tout par esprit de dévotion ; peut-être aussi ce pieux Musulman n'est-il qu'un exécuteur testamentaire, car il n'est pas rare que les gens de sa religion comprennent ces animaux dans leurs dernières volontés. Malgré cette bienveillance signalée, ceux-ci ne sont pas moins

condamnés à habiter la rue et à n'avoir de maître que le public ; mais si on ne voit presque jamais de chien dans la maison d'un Musulman, en revanche les chats y reproduisent leur espèce autant qu'il leur plaît, redevables de ce privilége au Prophète, qui leur accordait une prédilection particulière.

Après avoir longé quelques instans les murs du Sérail, j'arrive devant la Sublime-Porte (pacha Kapoussi), autrement nommée palais du Grand-vesir. Très-spacieux, mais tracé sur un plan auquel la confusion a présidé, cet édifice, extérieurement, ne répond point, à beaucoup près, à l'orgueil et à la redondance de son nom. Encombré sur tout son pourtour de bâtimens particuliers, rien n'aide à le faire deviner ; et sa façade, qu'on ne trouve qu'avec peine, est loin d'annoncer ce siége d'un Empire auquel les autres veulent bien passer des prétentions aujourd'hui ridicules ; nous verrons ailleurs qu'il a cependant de la noblesse et de l'élégance à l'intérieur.

Quoique réduit plusieurs fois en cendres, ce palais est toujours réédifié sur le même plan, sans additions ni corrections; semblable en cela au gouvernement qu'il représente, et

dont les rouages changent, sans que l'engrainage et le moteur varient jamais. C'est là que le grand-vesir tient dyvan pour rendre la justice; là que le kéaya-bey et le reïs-effendi ont leurs bureaux, dans lesquels sont employés une légion de kiatib (gens de plume); là encore est le champ de bataille où les différentes puissances viennent se faire la guerre par la voie de leurs drogmans, en présence de ces mêmes osmanli, qui les écoutent à tour de rôle, leur donnent à chacun en particulier raison, promettent tout, ou du moins ne refusent rien, sans accorder pour cela quelque chose; gagnent du temps au moyen de réponses évasives; souvent commettent des fautes irréparables par suite de ce système de temporisation appliqué sans modification à toutes les circonstances, et que cette devise, qui leur est familière : *on doit chasser le lièvre en charrette*, explique en peu de mots; ou bien se laissant aller à la séduction, vendent un lambeau du domaine de leur maître, qui de son côté croit réparer le mal en abattant des têtes, mais n'en corrige pas même les effets; attaquant bien moins encore le principe qui l'a engendré, et le reproduit l'instant après.

Le ministère ottoman, dont le grand-vesir est le chef, se compose d'un ministre de l'intérieur (keaya-bey), d'un ministre des affaires extérieures (reïs-effendi), d'un autre chargé des finances (defterdar), et d'un secrétaire d'état (tchiaousch-bachi). Tous ces grands dignitaires sont nommés par sa Hautesse, et leurs fonctions cessent quelquefois d'un instant à l'autre, comme aussi il peut arriver qu'elles se prolongent un temps illimité. Les choses ne sont pas réglées de même pour un pacha; chaque année celui-ci est tenu à confirmation par un nouveau ferman, délivré à l'époque du bayram, et en vertu duquel son kéaya (chargé de pouvoirs), se présente à la Porte pour y être revêtu en son nom de la pelisse d'investiture.

Lorsque le grand-vesir quitte la capitale pour se rendre au camp, en sa qualité de chef visible de l'État, il emmène avec lui tous les ministres, et pour les remplacer, sa Hautesse fait choix d'un second vesir qui prend le titre de kaïmakam, ainsi que d'un second ministère qui n'est que la doublure du premier; car toutes les affaires importantes ne ressortissent pas moins du grand-vesir, ce qui

entraîne souvent dans les décisions des lenteurs préjudiciables, comme aussi cela peut fournir des excuses favorables au système adopté par le gouvernement.

Le grand-vesir est le lieutenant du Grand-Seigneur, son représentant près de la nation, et sa ressemblance si fidèle par l'exercice de tous les pouvoirs qu'il lui défère en lui confiant les sceaux de l'état, qu'on peut prendre l'un pour l'autre, et même oublier le premier, par l'habitude qu'on a de voir le second agir, donner des ordres comme s'ils émanaient de lui seul. Il est le point central de la puissance, et le pivot sur lequel tournent tous les rouages de cette machine usée, qui ne se meut plus que convulsivement. Placé entre le souverain et la nation, il faut qu'il s'étudie à plaire au premier, sans perdre de vue qu'il doit prendre garde de déplaire à l'autre ; or rien n'est plus difficile à concilier que ces suffrages contraires dans un état où les deux puissances de qui ils dépendent sont sans cesse à l'égard l'une de l'autre comme des lutteurs qui s'observent, et guettent l'instant où une partie du corps sera mise à découvert, afin de saisir l'adversaire par ce côté faible.

Le premier ministre a le titre de veziri-azem, auquel il ajoute celui de muhur-sahibi (maître des sceaux); trois queues et sept chevaux de main le précèdent à l'armée. Dans tous les temps, chacun des corps militaires a près de lui un officier pour recevoir ses ordres. En s'éloignant de son maître, il emporte avec lui le droit de vie et de mort à l'égard des beyler-bey, des bey, des autres officiers de l'armée, ainsi que des sujets en général. Une si grande étendue de pouvoir doit ranger à ses pieds tout ce qui entre pour quelque chose dans le gouvernement ou l'administration; cependant il est trois personnages auxquels il se montre d'ordinaire attentif à ne pas déplaire; ce sont : la validé-sultan, le chef des eunuques noirs, et le porte-sabre ou premier page de sa Hautesse. Il tient dyvan trois fois la semaine, tantôt avec les deux cazy-asker, tantôt avec l'istambol-cadissy, ou bien avec l'un des trois molla de la capitale. Le juge occupant le tribunal, rend la sentence, et le grand-vezir se borne à y apposer le mot *sabh* (exact), au moyen de quoi elle est légalisée. Quant aux causes sur lesquelles prononcent les canons ou or-

donnances impériales, il les juge sans l'assistance d'aucun des officiers plus haut mentionnés. On en appelle à son tribunal pour des sentences susceptibles de cassation ; mais celles rendues par lui ne souffrent révision qu'autant que le condamné userait du droit qui lui est accordé de recourir au tribunal du souverain. Le sultan Mahmoud a fait revivre ce privilége, le plus précieux de l'autorité royale, et qui était perdu dans l'oubli depuis plusieurs règnes.

Le grand-vezir, d'après les ordres de sa Hautesse, assemble le conseil d'état (muchavéré), qui se tient indistinctement à la Porte ou au Sérail. Il se compose des ministres et grands officiers de l'Empire. Le vezir fait à sa Hautesse le rapport des affaires qui s'y sont traitées, ainsi que des délibérations, afin qu'elle soit à même de décider. Comme on le voit, c'est donc à tort qu'on donne au conseil d'état le nom de dyvan, qualification qui doit être uniquement réservée pour les assises. En outre du muchavéré, dans les momens de détresse, lorqu'on veut déterminer la nation à soutenir une déclaration de guerre inévitable, le grand-vesir convoque une as-

semblée générale, composée à peu près sur le pied de celles du champ-de-mars, dans laquelle le corps des ulema, dont nous parlerons bientôt, dispose les esprits et dicte la décision. Telle est l'ébauche de cette copie fidèle du Sultan, de manière qu'en l'esquissant, nous avons en même temps tracé l'original, sauf les modifications apportées par le prince d'après son caractère faible ou bien absolu.

Autrefois il y avait des vesirs conseillers d'état, ayant, comme le premier ministre, trois queues et les autres marques distinctives accordées à celui-ci; leur nombre n'était point déterminé; ils prenaient place au conseil à la droite du président, et portaient le titre de vesir-koutbéy; les surnuméraires recevaient des gouvernemens; enfin le grand-vesir et le chef de la loi étaient les seuls dignitaires dans l'Empire qui eussent le pas sur eux. Ces vesirs sont supprimés depuis nombre d'années; cependant des ouvrages nouvellement publiés en font encore mention. Les pacha à trois queues leur ont été substitués.

Le kéaya-bey a les départemens de l'in-

térieur ainsi que de la guerre ; de plus, il est chef des commandemens du grand-vesir; en conséquence, c'est lui qui expédie les ordres émanant de l'autorité première, et reçoit tout ce qui est adressé à celle-ci par les officiers militaires et civils. Les nations étrangères recherchent son amitié, car il est d'ordinaire le successeur du grand-vesir ; mais sa puissance, de même que celle du premier ministre, est beaucoup déchue, depuis quelque temps, de manière qu'aujourd'hui l'un et l'autre se montrent très-sobres à prendre sur eux, par les craintes que la responsabilité leur laisse.

Le defterdat, ou ministre des finances, est le percepteur de tous les revenus de l'état ainsi que de la couronne, qu'il dispense aux différens services ; il rassemble les comptabilités particulières de ceux-ci, et en met le tableau-général sous les yeux du grand-vesir. A proprement parler, il est l'intendant de l'Empire et du Sultan, ce qui l'oblige à avoir une multitude d'employés répartis dans nombre de bureaux qui se partagent les différentes parties de l'administration. C'est encore lui qui adjuge l'avarize (droit prélevé sur les maisons),

le karatch (capitation), les douanes, enfin tous les revenus de l'état, divisés en plusieurs fermes qui se mettent aux enchères.

Le reïs-effendi est le dépositaire des archives et des secrets de l'état. A lui s'adressent toutes les notes des ministres étrangers, avec lesquels il a, lorsque le cas l'exige, des conférences diplomatiques. Il dresse toutes les représentations (telhis), du grand-vesir à Sa Hautesse, qui sont portées à celle-ci par le teshistzi-aga. Dans ses bureaux s'expédient les ordres. Ceux-ci sont signés par le secrétaire qui en a fait la rédaction, contre-signés par le chef de bureau (beyliktzi), paraphés par le reïs-effendy, enfin passent en dernier ressort au nichandgi, qui y appose le chiffre du Grand-Seigneur. Le reïs-effendy de même que le defterdat sort aujourd'hui de la classe des effendy, en donnant plus particulièrement cette qualification générale aux gens de bureau; la nature des fonctions de l'un et de l'autre de ces ministres exige en effet une grande habitude des affaires, ce que les officiers militaires n'ont généralement pas.

Le tchiaousch-bachi, est le chef des messagers d'état, ce qui lui donne pour attribution

l'expédition de tous les ordres de Sa Hautesse. Nous le verrons encore jouer le rôle d'introducteur dans la cérémonie de présentation des ambassadeurs. Il est toujours présent lorsque le grand-vesir tient dyvan. Avant et après les assises il donne audience aux plaignans, prononçe sur les causes du second ordre et porte les autres au tribunal supérieur. Dans les marches il précède, à la tête de vingt ou trente tchiaousch, le premier ministre. Le corps dont il est chef s'élève à trois ou quatre cents hommes, ayant pour émolumens des fiefs militaires. Au moment où Sa Hautesse met pied à terre à l'entrée de la mosquée, les tchiaousch de service prononcent la prière accoutumée pour sa conservation; ils en font autant pour le grand-vesir lorsqu'il paraît dans la salle du dyvan ou qu'il la quitte.

Tous les dignitaires que nous venons de nommer assistent au conseil d'état, quand il doit s'y traiter des questions qui sont du ressort de leurs départemens respectifs. Leurs honoraires, reconnus par la loi, se réduisent presqu à rien, mais ils sont compensés par les baktchiche, ou les cadeaux, pour donner à la chose un nom plus honnête; ce système

s'étend depuis le grand-vesir jusqu'au dernier tchokadar de la Porte.

Le grand et le petit teskerdgi, adjoints du tchiaousch-bachi, reçoivent les requêtes adressées au grand-vesir et font droit conformément aux décisions de ce dernier qui légalise de son visa, l'apostille. Ils sont en permanence à la Porte.

Le buyuk-rouznamedgi (contrôleur-général), tient jour par jour note de ce qui entre dans le trésor public et en sort, faisant connoître l'emploi des sommes déboursées, et d'où proviennent celles reçues. Le koutchiuk-rouznamedgi lui est adjoint; bien entendu qu'ils sont l'un et l'autre sous les ordres du defterdar.

Le mektouchi-effendi est le secrétaire particulier du grand-vesir; comme on le pense bien, il a aussi sa cour, quoiqu'il ne soit qu'un subalterne, si l'on prend les ordonnances impériales à la lettre; mais en voilà assez sur le ministère, puisque nous en avons fait connaître les emplois du premier et du second ordres; à présent disons un mot des officiers militaires.

Après le grand-vesir qu'on retrouve à la tête de tous les corps de l'état, celui des

uléma excepté, les premiers officiers de l'armée sont les beyler-bey d'Anatolie et de Romélie, ayant sous leurs inspections respectives les pachalik compris sous ces deux dénominations collectives. Ils commandent au camp plusieurs pacha, et alors ils prennent le titre de ser-asker, qui répond à celui de lieutenant-général. Un pacha est habile aussi à remplir ces fonctions. On qualifie encore les beyler-bey de miri-miram (prince des princes); mais ils sont, malgré cet entourage de grandeur, ce qu'est le Sultan lui-même, c'est-à-dire, revêtu de plus d'honneur que de puissance effective. Celui d'Anatolie fait sa résidence à Kutahie, l'autre à Sophïa.

Les pacha à qui la faculté exécutrice fait prendre le pas sur les beyler-bey, malgré les statuts de l'Empire, sont des gouverneurs de provinces. Ils marchent à la guerre, conduisant leurs contingens respectifs, comme autrefois les grands feudataires; ils exercent les trois pouvoirs sans restrictions, et ont, par suite de cette latitude que l'usurpation a rendu illimitée, une si grande facilité de braver l'autorité impériale, qu'il leur arrive souvent de se rendre indépendans. Deux ou bien trois queues, selon le rang qu'ils

occupent, sont leurs marques distinctives.

Le nombre des pachalik est de vingt-huit, subdivisés en gouvernemens particuliers qui portent le nom de sandgjak. Ces pachalik sont, en Europe, ceux de Sophïa, de Bellegrade, de Bosnie, de l'Archipel, de Chypre, de Candie, de Janina, comprenant ensemble cinquante-cinq sandgjak, à quoi il faut ajouter les principautés de Valachie et de Moldavie. Les pachalik d'Asie sont classés ainsi qu'il suit, savoir : d'Anatolie, de Caramanie, de Sinope, de Mérach, de Trébizonde, de Brousse, nouvellement érigé, de Kars, de Tzeldire, d'Erserum, de Van, de Rikka, de Diarbekir, de Moussol, de Chechresul, de Bagdad, de Bassora, d'Alep, de Damas, de Tripoli de Syrie et de Seyde, composé en tout de cent quatre-vingt-huit sandgjak. Il faut encore faire entrer dans cette grande division, 1° les Curdes qui occupent une étendue de pays partagée en sept sandgjak, mais auxquels le Grand-Seigneur ne peut nommer; 2° les deux villes saintes et leurs arrondissemens gouvernées par des chérif; 3° l'Yemen et les autres contrées de l'Arabie qui obéissent à des scheik ou à des

imam particuliers, du reste, ne reconnaissant que de nom et comme kalif l'autorité du Sultan; 4° l'Egypte, qui a son pacha et vingt-quatre bey, lesquels tenaient le premier prisonnier au Caire avant que le sultan Mahmoud l'ait tiré de sa captivité; enfin nous comprendrons dans le vaste domaine sur lequel les Ottomans étendent leur sabre, les états barbaresques, puisqu'ils viennent de nouveau d'envoyer au pied du trône le tribut dont ils avoient depuis quelques années interrompu le paiement.

Les bey commandent sous les ordres des pacha les différens départemens que nous avons nommé *Sandgjak*. En vertu de leur institution, ces officiers doivent marcher à la tête des possesseurs de fiefs militaires lorsque les besoins de l'état l'exigent; mais ils ne sont pas plus fidèles à remplir cet engagement que les pacha à s'acquitter des leurs, quoique de même que ceux-ci, ils aient besoin chaque année d'un ferman pour continuer l'exercice de leurs fonctions. A l'armée ils marchent précédés d'une queue.

On voit, d'après cet exposé, que le gouvernement Oottoman admet les distinctions sui-

vantes; savoir : 1° les emplois militaires, qui ne se transmettent de père en fils, qu'autant que ceux qui en sont investis peuvent faire mentir les coutumes, consistant, comme on le sait, à ne laisser jouir que peu de temps d'une faveur, toujours funeste au sujet ou bien au maître; que celui-ci accorde et retire selon son bon plaisir, la dispensant à titre de propriété; 2° Les emplois ministériels, dépendans également du Sultan, auxquels les gens de bureau parviennent, et qui sont encore plus précaires que les autres, puisqu'ils n'offrent aucun moyen de résistance à opposer à la volonté du souverain. 3° Le corps des uléma, qui peut braver celle-ci, et l'unique dans lequel le droit de succession se soit introduit, sans autorisation légale cependant, mais par une suite du crédit qu'il a su conquérir. Ces trois carrières sont les seules ouvertes aux sujets. On prend souvent les pacha et les vesir dans les derniers rangs des soldats, et généralement sur toute la nation; car il n'est aucun membre de celle-ci qui ne soit militaire, à l'exception des uléma : en sorte qu'on ne peut guère dire que le métier des armes soit un état; cependant ceux qui jouissent des fiefs militaires doivent

le regarder comme tel, eu égard aux revenus qu'ils leur procurent; et la facilité avec laquelle ils gagnent ceux-ci, en fait de plus pour eux une profession très-commode.

Après les militaires en dignité, on trouve la classe des propriétaires qui est nombreuse, les fortunes étant réparties avec assez d'égalité, et ne se démentant de ce principe d'équilibre, qu'à l'égard de quelques grands feudataires; puis vient la classe des artisans, qui n'est pas proportionnée à la seconde, par la raison que les nations sujettes fournissent beaucoup de bras aux arts mécaniques, et que les Musulmans sont les seuls qui peuvent, sans inquiétude, posséder des biens-fonds; cette raison fait aussi que la classe des agriculteurs, du moins en Asie, est la plus nombreuse. Voilà le tableau abrégé de la composition de la société dans l'Empire Ottoman: à quoi nous ajouterons, comme réflexion additionnelle, que le système d'égalité n'est que très-légèrement altéré entre toutes ces parties constituantes; car le pouvoir absolu se montrant attentif à passer le niveau sur toutes les têtes, celles-ci rentrent dans le néant en présence du chef suprême.

D'ailleurs, c'est le propre de l'islamisme de produire chez les nations un effet semblable à celui qui est engendré par l'esprit républicain. Anoblissant au même degré tous ceux qui le professent, il ne permet pas plus à un Musulman de se croire d'une condition supérieure à celle des autres fidèles, qu'à ceux-ci de se ranger humblement au-dessous du premier : c'est-à-dire, qu'entre eux il n'y a ni morgue ni bassesse; seulement le pouvoir et la force obtiennent une prépondérance, qui n'est pas caractérisée à beaucoup près comme celle qui provient de la condescendance ou de la persuasion. Chacun étant en droit de prétendre au vesirat, et un vesir devant regarder la déposition comme un sort inévitable qui le condamnera un jour à n'être plus qu'un homme comme tant d'autres, de là résulte pour le dernier qu'il ne s'énorgueillit point d'une faveur passagère, et pour la société, que le respect qu'on lui accorde étant commandé par la seule crainte, cesse presqu'entièrement avec celle-ci.

Près de l'enceinte du palais ministériel, en se dirigeant sur Sainte-Sophie, on voit la citerne basilica, ou impériale, nommée par les Osmanli, Batan-Seraï. Elle est la plus spa-

cieuse de toutes celles dont Constantinople était pourvue, comme son titre l'indique; et doit, à enjuger par sa construction, dater du règne de Constantin-le-Grand.

Plusieurs cours de voûtes d'arrêtes, composées de briques romaines, et de couches de ciment, la recouvrent; ces voûtes sont supportées par des colonnes de marbre d'ordres différens, et, dans quelques endroits, ont succombé à la main du temps, aidée de celle du vandalisme; ailleurs elles servent de sol aux maisons dont on les a chargées.

Le radeau sur lequel je m'embarque pour parcourir cette mer souterraine, où le Barbysès et le Cydaris venaient s'engouffrer, si l'on en croit les Grecs du Bas-Empire, me promène dans un labyrinthe ténébreux, où je retrouve des traits bien caractérisés de la grandeur romaine, à travers lesquels cependant on démêle de l'altération, et l'origine de la décadence des arts. Nos courses dans Constantinople nous offriront plusieurs fois des citernes, dont les unes, sans être aussi spacieuses que la basilica, offrent cependant une grande capacité; et d'autres, à ciel ouvert, qui renferment des espaces beaucoup plus considérables. Nous les

trouverons réparties avec une sorte d'égalité dans les différens quartiers, qu'avant l'arrivée des Ottomans elles abreuvaient; et toujours disposées de la manière la plus convenable pour leur emploi, qui consistait à recevoir non les eaux pluviales, comme on l'a cru jusqu'à ce jour, mais bien à tenir en réserve celles que lui envoyaient ces nombreux canaux répandus dans la campagne de Constantinople. Aujourd'hui des bâtimens de distribution reçoivent de première main ces eaux qui arrivent en suivant trois directions générales : c'est-à-dire, sur la crête et les deux versans; ils les dispensent ensuite aux différens quartiers, selon une méthode calculée, qui n'a pu être amenée à un aussi haut degré de perfection que par une longue expérience. D'ailleurs tout prouve que ces procédés ingénieux, formant un corps de science d'un assemblage très-difficile, mais parfait, sont dûs à une nation plus versée que les Ottomans dans l'hydraulique ; et pour avoir la date de leur découverte, il suffit de prendre celle des monumens qui en conservent encore l'historique.

Les invasions fréquentes des Barbares sug-

gérèrent sûrement aux Empereurs d'Orient l'établissement de ces réserves, afin de mettre leur capitale à l'abri du besoin sur cet article de première nécessité, vu la facilité que l'assiégeant, sans cette mesure de sûreté, aurait de réduire les assiégés par la disette, maître, comme il le serait, des conduits alimentaires. Les Ottomans, aussi orgueilleux, et beaucoup moins prévoyans, croiraient déshonorer le sabre de Mahomet, s'ils usaient de ces précautions, regardant le territoire de leur capitale comme inviolable; car il n'est point à croire qu'ils ne savent pas s'expliquer le motif de ces fondations précieuses.

Tout ce que nous venons de dire sur le système des eaux, ainsi que les articles antérieurs, relatifs à la même matière, sont dus aux recherches laborieuses de M. le comte Andréossy, qui a trouvé le secret de cet autre nœud gordien, en suivant ces canaux souterrains, depuis leurs points de départ multipliés, jusqu'à ceux de leurs jonctions, difficiles très-souvent à découvrir, et en devinant le véritable emploi de ces immenses réservoirs, dont on jugeait si faussement avant le trait de lumière, qui a mis au grand jour la question

dans ses moindre détails; mais pour bien juger des recherches que ce travail opiniâtre a exigées, il faut lire le savant mémoire de son auteur, dont je suis loin de prétendre avoir donné l'analyse.

De la basilica à Sainte-Sophie, il y a seulement quelques pas qu'on se hâte de franchir pour jouir de près d'un monument dont le nom est si célèbre. Cependant on en concevrait une idée bien trompeuse si, ne réussissant pas à s'en faire ouvrir les portes, ne pouvait le voir que du dehors; car son extérieur ne flatte l'œil qu'autant qu'il ne distingue plus les contre-forts massifs dont l'édifice est étayé de toute part, et qui détruisent le prestige produit par la coupole; en sorte que celle-ci, pour paraître vraiment aërienne, demande à être vue dans l'éloignement et isolée de sa base.

L'artiste aurait évité ce correctif dégradant, et eût ajouté en même temps de la grâce à la coupe du comble, si, au lieu de lui donner la forme surbaissée, il se fût rapproché davantage de la forme sphérique, que la vue saisit plus facilement, et qui est moins fatigante par ses points d'appui.

L'extérieur de la Sainte-Sophie musulmane n'est donc plus l'annonce de cette basilique fameuse qui obtint à si grands frais la première place parmi les temples du christianisme; qui exerça successivement les talens d'Antémius et d'Isidore de Milet, les plus célèbres architectes du siècle de Justinien, son fondateur, et dans laquelle on voyait un clergé innombrable, vivant à l'ombre de ses autels aux dépens d'un état qui se consumait follement pour supporter ces charges onéreuses.

Avant Justinien, il existait déjà une basilique dédiée à la sagesse divine, étymologie du nom de Sainte-Sophie; elle fut fondée par Constantin, réédifiée par Constance; détruite encore et relevée de nouveau sous les règnes d'Arcadius, de Théodose le jeune; mais jusqu'au prince magnifique qui l'a fait exécuter telle qu'on la voit aujourd'hui, édifice modeste, elle ne tenait qu'une place de second ordre parmi les monumens de Constantinople.

Au sortir des mains d'Isidore de Milet, qui établit entre elle et les plus somptueux édifices une distance immense, elle s'annonçait pré-

cédée d'une cour ornée de portiques et de fontaines qui ne subsistent plus, mais qui ont fourni aux Ottomans l'idée de cet accessoire flatteur qu'on remarque dans toutes leurs mosquées impériales. Aujourd'hui, on y entre par des issues dérobées qui vous conduisent à ces deux vestibules qu'on retrouve dans toutes les anciennes églises grecques. De là, on pénètre dans le temple par neuf portes, dont les battans étaient jadis en bronze; et, au premier instant, l'observateur ne mesure qu'avec cet étonnement mêlé de crainte, l'immense distance qui sépare le parvis avec lequel il se confond, de cette coupole que huit colonnes de porphyre énormes, et quatre-vingt-douze autres de vert antique, de jaspe ou de marbre rares élèvent dans les airs.

Sur les côtés règnent deux nefs couronnées d'une galerie qui forme un retour sur la façade, occupant la largeur du second vestibule. Les colonnes de vert antique sont disposées sur deux rangs de deux étages chacun, et décorent le devant des nefs, ainsi que des galeries. Le plan de l'édifice est renfermé dans une figure quadrangulaire qui pêche sous le rapport de la régularité. Sa coupe ne

flatte point par cette simplicité noble qui caractérisait l'architecture grecque et celle de Rome au temps des Césars. Ici, comme dans tous les temples Mahométans, la coupole est élevée sur des demi-dômes dont celui qui est en regard avec l'entrée, recouvre le sanctuaire, jadis séparé de l'intérieur par une grille de la plus grande richesse; les autres servent de combles aux galeries qui communiquent entre elles, au moyen de celle que supporte le vestibule. Les angles rentrans, compris aussi dans la capacité de l'édifice, complètent la figure quadrangulaire.

Des mosaïques, ou plutôt un placage de petits cubes de verre, sur des feuilles métalliques et dorées, le tout enchâssé dans du ciment, donnaient au dôme un éclat resplendissant, qui est détruit aujourd'hui par les couches de plâtre, au moyen desquelles les Musulmans, ennemis des figures, les ont masquées. Sur la chaire du koutbé flottent les deux étendarts que le vainqueur de Constantinople y planta en signe de la victoire remportée par le Koran sur l'Evangile. Le khatib n'y monte jamais que le livre de la loi d'une main et le sabre de l'autre.

Ce fut autour de cet autel qui n'existe plus, mais qui a été tant vanté pour sa richesse, qu'il se fit une multitude de captifs réfugiés là sur la foi d'une prédiction populaire, et parmi lesquels on remarquait nombre de vierges des premières familles, à qui la brutalité arracha le voile de la pudeur, sans égard pour le rang, le malheur, et celui à qui elles étaient venu demander un asile! Désordres inséparables d'une conquête achetée au prix d'autant de sang et de fatigues. On est même forcé d'admirer la modération du vainqueur, quoique les vaincus aient cherché à le rendre odieux, en le peignant avec les couleurs de la calomnie; mais ses véritables traits ressortent à travers ce masque trompeur, et se retrouvent dans ses réglemens dictés par la sagesse la plus profonde, unie à la politique la plus éclairée, en faveur de ses nouveaux esclaves auxquels il accorda la liberté de conscience, et assura sans restriction la protection des lois, comme à ses anciens sujets. Combien ce grand homme, si mal connu de quelques-uns, était supérieur à son siècle! et que de siècles devront s'écouler avant qu'on cesse légitimement de lui payer le tribut

d'admiration que les vastes conceptions et les exécutions brillantes imposent.

Dans l'enceinte de Sainte-Sophie, on remarque des bâtimens circulaires recouverts de dômes et détachés de l'édifice principal : ce sont des temples élevés aux sciences et aux lettres par ce même barbare dont la devise chérie était : l'*étude est de précepte divin.* A son exemple, tous les fondateurs de mosquées impériales, plusieurs vesir, et même des pacha, ont consacré de pareils établissemens. La bibliothèque du Sérail tient le premier rang, tant pour la rareté des volumes que pour leur nombre, parmi les seize bibliothèques rassemblées par les Sultans; à plus forte raison elle l'emporte de beaucoup sur plusieurs autres qui reconnaissent des fondateurs moins illustres. Elle compte trois mille volumes environ; ce qui semblera bien peu de chose pour un maximum, surtout si nous le comparons à nos trésors immenses; mais on doit penser que, parmi ces livres, il en est très-peu qui ont une origine étrangère; que, d'ailleurs, la littérature orientale n'a pas une aussi grande variété de genres que la nôtre.

Les étrangers peuvent avoir accès dans quelques-unes de ces bibliothèques; et celle d'Abdul-Hamid, située près du turbès de ce Sultan, leur sera ouverte sans trop de difficulté. Ils y verront une jolie pièce garnie sur son pourtour d'armoires élégantes, où les livres, renfermés dans des étuis, sont posés à plat et classés selon l'ordre des matières qu'ils traitent. Ils y trouveront sûrement des softas absorbés dans la lecture de quelques in-folio placés devant eux sur de petits pupîtres, et des mudéris, civilisés par l'étude, qui les accueilleront obligeamment; mais ils y viendraient aussi souvent que ces établissemens sont ouverts, sans y rencontrer jamais ni pacha, ni autres officiers militaires. Ceux-ci ne quittent guère l'angle du sofa dans leurs conak, et ne connaissent d'autres délassemens, je dirai même d'autres occupations, que celle de recevoir des visites à travers un nuage épais de fumée produit par les pipes.

Dans la bibliothèque que nous avons citée comme exemple, on montrera à l'amateur une histoire de la Perse écrite dans la langue de cette contrée, et d'une intelligence difficile

même pour les érudits. On arrêtera son attention sur des dessins enluminés d'une assez mauvaise exécution, et dans la composition desquels il entre des figures d'êtres animés; d'où il pourra conclure que sur ce point de doctrine les Persans n'ont pas les mêmes préjugés que les Osmanli. Les allégories qui caractérisent ces dessins lui feront deviner que l'ouvrage est une histoire poétique, ce que la division de chaque page en deux colonnes lui confirmera. Mais ce qu'il sera forcé de regarder avec cette apparence de profond respect, que la complaisance doit suggérer en pareil cas, ce sont deux koran soi-disant écrits, l'un par Omar, l'autre par Osman, en caractère cufiques; on lui fera voir ensuite un Evangile arabe, accommodé à la manière mahométane; car les Musulmans prétendent que le texte de ce livre a été altéré par les Chrétiens.

Les ouvrages que ces bibliothèques renferment sont tous manuscrits, et peints avec un art admirable, au moyen d'encres de plusieurs couleurs, auxquelles on mêle l'or avec prodigalité; on en voit pourtant quelques-uns imprimés, et qui sortent des presses de Scutari. Le prix exorbitant qu'il faut mettre aux ma-

nuscrits, ne contribue pas peu à empêcher la propagation des lumières chez les Ottomans, où les préjugés retardent encore leur progrès. Cependant plusieurs de leurs Sultans leur ont donné l'exemple de l'amour des lettres, en les cultivant eux-mêmes avec ardeur et succès. Nous avons déjà cité Mahomet II. Avant lui vient s'offrir Orkan, en sa qualité de fondateur des universités de Brousse; après ces deux princes se présentent successivement, pour partager avec eux le tribut de gratitude des filles de mémoire, Selim I, amant passionné de la poésie; Bajazet II, dont le nom est cher encore aux savans, par la protection qu'il leur accordait, et pour ses connaissances en mathématiques; Achmet III, Suleïman-le-Grand, Osman III, Mustapha III, auxquels je pourrais en ajouter bien d'autres encore si je m'appliquais à nommer tous les princes Ottomans qui ont cultivé les sciences ou les lettres; mais je ne finirais pas si je voulais y ajouter les kalifs de Bagdad, du Caire, de Grenade et de Cordoue, qui, à l'envi, appelaient ces aimables compagnes à leur cour, les faisaient asseoir sur leurs trônes, les montraient à leurs sujets accessibles par nature à ce genre de séduction,

et les leur indiquaient comme la source des jouissances auxquelles l'homme peut se livrer avec le plus d'abandon, sans craindre jamais que les remords, ni les regrets viennent à leur suite.

Les livres orientaux sont écrits, les uns en arabe; c'est-à-dire, ceux qui traitent de la loi; d'autres en persan, qui sont les ouvrages d'histoire, d'imagination et de littérature d'agrément : enfin, quelques autres en turc proprement dit, lesquels appartiennent à toutes les classes, de même que le turc relevé, se compose des deux langues fondamentales.

Voici à peu près les différens genres qui constituent, chez les héritiers des Arabes, le corps réuni des sciences et des lettres. Nous avons dit que leurs ouvrages généralement sont nationaux ; cependant la classe des sciences et de la philosophie, que je citerai en premier lieu, se compose en partie de traductions des meilleurs auteurs grecs, tels sont Aristote, Euclide, Archimède, Hippocrate, Gallien, Apollonius, etc., etc.; mais si à cette occasion vous osez accuser en face les Orientaux de se parer des fruits de la spoliation, ils vous diront avec une sorte d'orgueil

que les Arabes ont été les maîtres des Grecs dans les sciences; qu'à leur tour, lorsque Omar eut brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, ils vinrent à l'école des derniers leur redemander ce qu'ils leur avaient donné; qu'à cette époque furent faites les traductions dont nous venons de citer quelques-unes; lesquelles, portées en Espagne par les Maures, se répandirent de là en Europe; telle est du moins la réponse que je me suis attirée pour m'être permis de leur faire cette observation.

La classe qui, après celle de la philosophie, est le plus abondamment pourvue d'ouvrages, et la plus cultivée dans tous les temps, est celle des commentaires, gloses, interprétations du livre de la loi dont le sens ambigu a donné lieu à cette multitude de traités en opposition les uns avec les autres, qui ne servent qu'à rendre plus obscure une matière qu'il serait pourtant si essentiel de débrouiller, puisqu'elle renferme tout à la fois les codes religieux, politique et civil des nations mahométanes.

La bibliothèque orientale comprend aussi bon nombre d'historiens et d'auteurs d'annales, dont quelques-uns ont mérité de passer

dans les langues européennes, quoique cependant ils soient loin de connaître la philosophie de l'histoire et d'être toujours véridiques, comme aussi de savoir s'en tenir à ce style sobre qu'un genre aussi sévère exige, mais qu'on n'apprend qu'à l'étude de Tacite, inconnu des Orientaux.

La classe des poètes est innombrable; elle offre des ouvrages riches d'imagination et curieux par leur originalité; où l'exagération fait presque toujours tort au naturel et souvent remplace le sentiment; cependant il est des genres, tel que l'apologue par exemple, dans lesquels les Orientaux réussissent très-bien; les fables de Piplaye nous mettent à même d'en juger. Le Gulistan, poëme persan, de Saady, n'est pas moins admirable dans son genre.

Les Orientaux sont riches encore en traités sur les bienséances, les usages et le cérémonial; car sur ce point les Turcs se rapprochent beaucoup des Chinois, qui ont fait de l'étiquette et des manières une science dont l'étude exige une longue application; en conséquence, les ouvrages dont nous parlons ont, quelques-uns, de la ressemblance avec notre

traité de la civilité puérile, d'autres avec notre secrétaire de la cour, d'autres enfin se rattachent à la morale, sur laquelle on a beaucoup écrit dans l'Orient, ainsi que sur la médecine, l'astronomie, la géographie, la grammaire et l'alchymie, du moins chez les Arabes; enfin je garde pour être citée en dernier lieu l'astrologie judiciaire, quoiqu'en rendant justice à la haute considération dont elle jouit parmi ces nations, j'aurois dû commencer par elle. Après cela on pourroit descendre aux subdivisions des classes en genres et variétés; mais je renvoie ceux qui désireraient un traité de littérature et de bibliographie orientale à d'Herbelot, ainsi qu'à Toderini, où ils trouveront à se satisfaire.

Chaque mosquée impériale a un médressé (école de droit), où les aspirans du corps des uléma prennent leurs grades, n'arrivant que par des études longues et laborieuses à celui de médéris ou professeur, lequel offre lui-même huit échelons qu'il faut parcourir pour porter le titre pompeux de mudéris de la suleïmanie, dont le médressé tient le premier rang. Chacune de ces universités entretient, aux dépens des revenus de la mosquée,

un certain nombre d'étudians nommés softas, ce qui veut dire *brûlé*, *patient*, pour faire allusion à l'état d'absorbation dans lequel l'étude les plonge ; et des professeurs en proportion des légistes.

Nous avons dit que les mudéris passent successivement par tous les médressé jusqu'à celui de la suleïmanie. Après ces preuves laborieuses, ils peuvent prétendre aux premiers emplois de la magistrature ; mais comme tout ce qui est confié à la faible humanité dégénère tôt ou tard en abus, il arrive aujourd'hui que la faveur, en paroissant se ployer à ce sage réglement, le viole cependant, ou l'élude et n'y satisfait que pour la forme, laissant quelques jours seulement dans les différens grades ceux qui ont pour eux les titres de fils de chef de la loi, de cazy-asker, d'jstambol-cadyssy ou d'autres personnages de ce rang. Ceci est, comme on le voit, la confirmation de ce que nous avons antérieurement dit sur l'anomalie, que le corps des uléma présente dans l'Empire relativement à l'esprit du gouvernement, qu'il outrage d'une manière ouverte.

De ces universités sortent les membres de

tous les ordres de la magistrature ainsi que du sacerdoce. Forts de la connoissance du Koran dont ils sont censés avoir acquis l'intelligence, les premiers deviennent des arbitres infaillibles dont les jugemens une fois rendus ne peuvent être révoqués. Celui parmi eux qui occupe le poste le plus éminent est le scheik-ul islan (chef de la loi), autrement grand-mouphty. Arbitre des arrêts du ciel, c'est à lui qu'il appartient, par un simple fetwa, de prononcer sur la guerre ou la paix; de dicter dans toutes les circonstances délicates la conduite à tenir. Le souverain lui-même n'envisage pas sans crainte ni jalousie les pouvoirs de ce magistrat suprême, et parfois s'étonne de lui en avoir déféré une si grande part, lorsqu'il devrait réfléchir qu'il lui a seulement accordé la faculté d'en conquérir. Ce grand mouphty, si redoutable, qui à lui seul pourrait être le sénat conservateur de l'Empire, et dont le rôle ressemble parfois à celui des anciens papes, est cependant l'ouvrage de Suleïman; on croiroit que ce législateur avait lu dans l'avenir que ses successeurs auraient besoin d'un mentor. Cette grande charge, si onéreuse pour l'autorité souveraine, mais si

favorable à l'intégrité du droit politique; fait voir encore que les Sultans ont suivi une marche opposée à celle des kalifs et sont à peu de chose près arrivés au même point, sans pourtant se l'être proposé pour but. Les premiers se laissèrent arracher l'autorité temporelle, et furent réduits bien au-dessous de ce qu'est le mouphty de nos jours, puisque leurs fonctions se bornaient à sanctionner les usurpations; les Sultans, au contraire, se sont désaisis bénévolement du pouvoir spirituel, et de même que les derniers kalifs vivent renfermés dans leur sérail, condamnés par la défiance à la réclusion.

Parmi les uléma, ceux qui n'ont pas eu la patience de parcourir tous les degrés des médressé, et qui bornent leur ambition au grade de mouphty de la province, expliquent la loi, s'aidant de recueils volumineux de fetwa dans lesquels il est rare qu'ils ne trouvent pas des décisions analogues à celles qu'ils doivent donner; mais qui n'en sont pas moins la sentence d'un seul homme, c'est-à-dire, sujettes à erreur. Les autres qui, rangés par ordre hiérarchique, sont les deux cazy-asker, savoir : celui de Romélie, et celui d'A-

natolie, prenant rang immédiatement après le grand mouphty; l'jstambol-cadyssy, ou juge de Constantinople; les molla subdivisés en quatre classes indiquées par les signes de leurs juridictions respectives; les cady, qui sont les juges ordinaires, et au nombre de plusieurs centaines, enfin les naïb ou délégués des derniers; tous ces magistrats, dis-je, font l'application de la loi selon que leur faible raison ou que la séduction les conseille; car quant aux fetwa des mouphty, ils peuvent les expliquer à leur manière, ou même ne pas en tenir compte.

Les fetwa sont conçus en peu de mots sous des noms d'emprunt, afin que le jurisconsulte soit à l'abri de toute prévention; et rédigés sous forme de question, à quoi celui-ci répond laconiquement en se signant avec la qualification de très-humble serviteur de Dieu.

Chaque tribunal n'offre jamais qu'un juge, et par conséquent, qu'une seule opinion et un seul mortel à corrompre, ce qui est d'autant plus facile, que les juges achètent leurs offices, et retirent une portion de leurs honoraires des parties.

Celles-ci, entendues à tour de rôle, remplissent elles-mêmes les fonctions de défenseurs; on passe ensuite à l'audition des témoins qu'on trouve aussi en Turquie à prix d'argent; et dans le cas où la partie plaignante ne pouvant en produire, l'autre nie, on fait jurer celle-ci sur le livre de sa foi, le serment n'ayant rien perdu de son autorité chez ces nations.

Cette épreuve réussit presque toujours à ébranler les consciences et à les ramener par la crainte du parjure : bien plus, les entraves qu'un Musulman se donne en sanctionnant par le serment un engagement quelconque, celui-ci annonçât-il même la démence, ces entraves, dis-je, ne peuvent être rompues que par l'affranchissement d'un esclave, ou par un jeûne rigoureux, si le jureur est trop indigent pour se racheter avec de l'argent. Le législateur a traité la question sur le ton sérieux qu'elle exige, et a réussi à maintenir chez les siens le garant le plus précieux de la société.

La partie appelée devant le juge, peut prévenir la condamnation quand elle en est menacée, et demander que la cause soit portée à un tribunal supérieur, en sorte qu'en

devançant toujours le prononcé du juge, la même procédure est susceptible d'arriver du dernier naïb de l'Empire jusqu'au grand-vesir et même au Sultan. Cet expédient a sûrement été imaginé pour remédier à la corruption, et modifie en effet les inconvéniens inséparables d'un tribunal où l'accusé ne trouve qu'un juge. Ce privilége, favorable aux deux parties, comprend tout à la fois le droit d'appeler et celui de récuser. Les exemples de ce genre se voient avec assez de fréquence, et nous pourrions en citer un tout récent d'une cause ressortissant du civil qui a été portée au tribunal souverain, après avoir passé par plusieurs autres.

La torture est souvent employée, et de la manière la plus cruelle, pour faire avouer un crime ou même arracher de l'or à des malheureux que ce métal seul rend coupables; mais ce sont les juges militaires qui usent de ces moyens odieux, presque toujours pour exercer des exactions ou satisfaire leur cruauté. Ces seconds tribunaux ne ressemblent point aux autres; infiniment plus redoutables et plus iniques, l'arbitraire est uniquement leur loi, et la tête des accusés dépend d'un signe.

La législation musulmane se compose de trois parties distinctes, mais dont les deux premières se rattachent ou plutôt se confondent, par la raison qu'elles dérivent de la même source. Celles ci comprennent les lois théocratiques et canoniques, les unes contenues dans le Koran, les autres fondées sur cette autorité. Egalement immuables, elles statuent sur le culte, le blasphême, le sacrilége, le crime de lèze-majesté, l'esclavage, la capitation; rassemblent encore dans leur domaine les codes civil et criminel, entrant à cet égard dans tous les développemens relatifs aux ventes, cautionnemens, assignations, dots, hérédité, meurtre, vol, etc. Cette persévérance des nations de la doctrine de Mahomet dans l'observance religieuse du contrat social tel qu'il a été arrêté il y a plusieurs siècles, sans atteintes à lui portées de leur part, aura sûrement beaucoup contribué à leurs succès lorsqu'elles en obtenaient; et depuis que la fortune les a abandonnées, balance ou du moins atténue les échecs qu'elles reçoivent.

La troisième partie de la législation offre le recueil de toutes les ordonnances impériales, qui statuent sur l'administration, la

police intérieure, la constitution militaire, le cérémonial et généralement sur tout ce qui ne peut point compromettre les intérêts de la société. Cette partie ne jouit pas du caractère sacré des deux premières, et se trouve au contraire exposée aux différens changemens, modifications, abrogations qu'il plaît à l'autorité dont elle dépend, de lui faire subir.

Le code religieux prononce la peine de mort contre les blasphêmateurs, comprenant sous ce titre ceux qui outragent la mémoire de Mahomet et des autres prophêtes. Il se montre aussi sévère contre les prévaricateurs à l'égard des défenses et des devoirs prescrits par la religion. Il institue le souverain, juge des sujets, mais il accorde en retour à ceux-ci le droit de citer ce juge devant un autre tribunal si ses sentences ne sont pas dictées par l'équité. Il condamne l'infidèle à épouser l'islamisme, ou bien à payer la capitation; il rend le maître possesseur des biens de son esclave, mais aussi il indique au premier, comme moyen de se rendre agréable à Dieu, d'accorder après neuf ans la liberté à l'autre. Il condamne à la lapidation la femme adultère,

mais il fixe à quatre le nombre des témoins requis pour que le crime soit avéré, et gratifie chacun de ceux-ci de cinquante coups de bâton sous la plante des pieds, pour ne pas s'être opposés à sa consommation. Ce cas est le seul où l'aveu des coupables ne peut point être reçu comme preuve ni même comme induction. Il fixe à six mois de cohabitation la légitimité de la grossesse, et fait du mariage un devoir religieux. Comme code criminel, il condamne à la peine de mort le meurtrier, mais il laisse à celui-ci la ressource du rachat du sang, lorsque les parens du défunt consentent à recevoir des dédommagemens pécuniaires. Il ne prive le voleur de la vie qu'à la cinquième récidive, lui faisant payer les quatre premières par l'amputation des mains et des pieds. Nous nous en tiendrons là, gardant en réserve des articles du code civil que nous encadrerons par la suite lorsque le sujet les amènera. Dans cet échantillon, tout faible qu'il est, on voit ressortir l'attention accordée tour à tour par la législation aux droits de la société, aux mœurs, aux différens points de vue sous lesquels la question mérite d'être envisagée; se montrant

humaine lorsqu'elle le peut, sévère quand elle le doit, consultant le climat, la faiblesse de l'humanité ; et plaçant à côté des peines les plus rigoureuses, les plus grandes difficultés à prouver le délit pour lequel celles-ci ont été réservées.

Les études des légistes, quoique longues et pénibles, procurent cependant un mince résultat, par la raison qu'elles ne peuvent se faire sans le secours des langues arabes et persanes, dont la connaissance exige pour elles seules plusieurs années de travail ; et que leur application est entièrement consacrée à l'étude de la loi, ainsi que de ses nombreux commentaires avec lesquels la première est encore par fois insuffisante ; car les éloges que nous lui avons donnés se trouvent atténués par son manque de précision ; aussi c'est à son intention que nous avons principalement applaudi.

Les élèves puisent dans la logique d'Aristote, accommodée à l'esprit de leur école, des notions de dialectique ; quelques-uns, mais en très-petit nombre, ajoutent à cela les élémens d'Euclide ; quelques autres, en moindre nombre, étudient la médecine, se

bornant aux connaissances que les anciens et les Arabes avaient sur cette science, sans tenir compte des progrès qu'elle a faits depuis eux; enfin ils comprennent encore dans leur cours la connaissance des manières. Quant aux ministres du culte, qui sont les deux khatib (aumôniers du Sérail), les scheïk (prédicateurs), les imam et les muezzin, ils s'en tiennent, si on en excepte les khatib, à la simple connaissance du Koran, comme suffisante pour l'exercice de leurs fonctions. Celles-ci consistent, pour les premiers, à faire l'imameth et le koutbé, c'est-à-dire, l'office du vendredi, en présence du Sultan; pour les seconds, à débiter le vaas (exhortation pastorale); pour les imam à diriger la prière, et enfin pour les derniers à l'annoncer du haut des minarets, en psalmodiant l'ezan.

Une observation morale qu'on ne doit pas omettre, c'est que tous les membres du sacerdoce peuvent se marier, depuis le chef de la loi jusqu'au dernier muezzin; réglement plein de sagesse, dicté par les mœurs elles-mêmes, et qui dépose en faveur de celles des ministres du culte. Du reste, tout Musulman est habile à remplir l'imameth, lors-

qu'il satisfait à la première qualité exigée, qui est une conduite irréprochable. Cette religion considère le sacerdoce comme au temps des patriarches, où les chefs de famille en exerçaient les fonctions; en sorte que le Sultan est l'imam de la grande famille, distingué seulement des autres par le titre de kalif : d'après le Koran, ce droit est le seul qui légitime son autorité.

Après les médressé viennent les écoles primaires, nommées mechteb, où les enfans apprennent gratis à lire et à écrire, ainsi que les dogmes de la religion; elles sont au nombre de plus de douze cents dans Constantinople, et toutes dues à des legs pieux; enfin les fils des grands, principalement ceux des uléma et des premiers personnages de la cour, ainsi que du gouvernement, ont chez eux des précepteurs (kodgia), qui leur donnent une éducation plus soignée et mieux accommodée surtout au moyen de parvenir, que celle des écoles publiques.

Telle est la direction de l'instruction dans l'Empire Ottoman. D'après cet exposé, où je me suis appliqué à être véridique, et qu'on reconnaîtra en effet pour n'avoir point été

dicté par l'esprit de parti, on pourra juger que les Ottomans ne sont point aussi ennemis de la science que le plus grand nombre des auteurs le répète, et qu'ils ne sont pas non plus aussi avancés que quelques autres, trop prévenus en leur faveur, ont hasardé de le dire; mais qu'ils ne doivent être jugés ni aussi avantageusement, ni avec autant de sévérité; révélons même, pour jeter plus de jour sur la question, d'où proviennent ces deux erreurs également condamnables.

La première résulte incontestablement de ce que la sentence a été portée sur le peuple et les officiers militaires, pris les uns et les autres dans la province. La seconde est due à l'oubli de ceux-ci et à la seule considération du corps des uléma, surtout des employés du ministère, doués, plus qu'aucun autre, de manières et d'instruction; enfin à l'opinion favorable qu'inspire cette série nombreuse d'auteurs arabes, persans et turcs que renferme le catalogue de la bibliothèque orientale, jointe à l'inclination de plusieurs Sultans pour les lettres. Dans l'intention de ramener les choses à leur juste valeur, et de peindre la nation ottomane d'après un portrait

généralement connu, nous la comparerons aux Français, aux Anglais, aux Allemands des 12e, 13e, 14e et 15e siècles, lorsque le peuple était esclave des préjugés les plus grossiers; que la noblesse faisait parade de son ignorance, sachant seulement se servir de l'épée, le plus souvent pour soutenir sa félonie; et que le clergé possédait sans partage avec les autres classes quelques lumières qui lui donnaient sur le reste de la société une transcendance marquée; mais une différence dont il est essentiel aussi de tenir compte, tout en se servant de cette comparaison, c'est que, chez les Musulmans, le corps dépositaire du livre sacré ne cherche point à absorber la lumière de manière à entretenir au dessous de lui les ténèbres, et qu'il est infiniment plus tolérant que le peuple, ainsi que les officiers militaires du dehors. Un infidèle trouvera en général chez un uléma de la capitale, un homme fort traitable avec lequel il pourra discuter; qui lui accordera bien des choses, sans cependant trahir sa foi, et défendra sans hypocrisie le Koran. Il n'en était pas de même chez les Égyptiens, chez les Hébreux, chez les Chrétiens des siècles antérieurs au nôtre;

les mages, les brames, les bonzes sont loin aussi d'user de la même tolérance ; enfin cet exemple est presque l'unique que l'histoire du sacerdoce puisse fournir ; il est donc bien juste de le citer, d'autant plus qu'il prouve que lorsque la conscience ou la foi s'associent à l'instruction, il en résulte l'effet que la société, dans les états mahométans, devrait rechercher avec le plus de zèle, comme pouvant contribuer davantage à son bonheur.

Laissons Sainte-Sophie et la longue digression qu'elle a amenée : examinons de près cette fontaine qui décore la place du Sérail, et attire les regards par la magnificence de ses ornemens. Comme celle de Top-Khané, de Scutari et quelques autres, elle présente un massif en carré, recouvert d'un comble à la chinoise à bord très-large, et peut être comparé à un champignon de la grande espèce. Un corridor règne tout au tour à l'intérieur, et conduit successivement à chacun des angles, dessinés en forme de tourelles, afin de faciliter la distribution de l'eau. Dans d'autres, celle-ci jaillit au-dehors par plusieurs robinets distribués symétriquement sur chaque face. Des ins-

criptions, des sentences en lettres d'or, des cartouches, des arabesques, exécutés avec le même luxe sur le marbre et le lapis lazuli, donnent à ces édifices, qu'ils recouvrent depuis la base jusqu'au comble, un air de somptuosité qui en impose, quelque souvent qu'on les revoie; ainsi on ne passe guère près de la fontaine de Top-Khané, sans y être arrêté par le génie des arts qui vous invite à la comtempler. Il en est d'autres, au contraire, qui n'ont à offrir qu'un beau marbre, éclatant de blancheur, et pour tout ornement, le chiffre du Sultan régnant : telles sont celles qu'on voit sur les hauteurs de Betchik-Tache, à l'entrée de la vallée des eaux douces d'Asie, etc.; mais elles ne plaisent pas moins, à raison de la noble simplicité qui les caractérise; et peut-être même, sous ce rapport, obtiennent-elles avant les premières le suffrage de l'artiste.

Le monument devant lequel nous sommes en contemplation a été élevé par le Sultan Achmet III, comme l'annonce l'inscription en vers de la composition du fondateur lui-même. — Un Sultan poëte! il y a de quoi renverser les idées de ceux qui sont habitués

à regarder les Ottomans comme des barbares. Que diraient-ils à plus forte raison si on leur en citait un auquel on peut donner le titre de philosophe dans sa plénitude? Amurat II, qui se montrait si généreux envers ses ennemis, et qui deux fois préféra l'obscurité de la retraite à l'éclat de la pourpre, mérite bien cette qualification, inconnue bien sûrement aux Scythes; cependant il ne faudrait pas lire son histoire dans un tableau de l'Empire Ottoman, tracé par une plume anglaise (Etton); on serait enclin à lui donner une épithète bien contraire à la nôtre, que nous garantissons légitime, déduite, comme elle l'est, d'auteurs sans passions.

Je remarque, pour en revenir à notre fontaine, qu'on ne quitte pas si facilement, que le fondateur prévoyant a commis un homme à la distribution de l'eau. Celui-ci en remplit des tasses de cuivre étamé dont il garnit le devant de sa boutique, de laquelle on peut s'approcher sans craindre qu'il vous demande le paiement de sa peine.

Plusieurs maisons ont des fontaines dans leur intérieur au moyen des prises d'eau qu'elles font sur les canaux de conduite. Les

conaks (hôtels) surtout jouissent de cet avantage précieux; et sur les rives du Bosphore, on en voit pour lesquels on a profité d'une situation inférieure au niveau des eaux de sources pour les faire arriver jusque dans les étages supérieurs. Les maisons qui sont dans la nécessité d'aller puiser aux fontaines publiques, se font approvisionner par des saccas (porteurs d'eau), qui, au lieu de seaux, marchent munis d'une outre de cuir, dont la capacité est proportionnée aux forces d'un homme robuste, et qu'ils portent suspendue en écharpe. On voit encore des derwisch exercer, par esprit de dévotion, cette profession pénible; mais on doit être en garde contre ces charlatans sur quelque point qu'ils se montrent à vous extérieurement, car ils ne s'appliquent guère qu'à faire des dupes, et plus ils affectent d'humilité, de désintéressement, plus ils tiennent en réserve de vanité et de désirs contraires à leur trompeuse abnégation.

Le quartier où je me trouve est généralement beau et les rues bien percées, ce qui me fait encore repentir de mon injustice et m'engage à me défier des opinions qu'on ne s'est pas formées avec son propre jugement, ou

du moins qu'on n'a pas vérifiées. Deux trottoirs garnissent la voie publique ; le pavé, il est vrai, n'est pas très-bien entretenu, et la police ne prend que peu de soin pour faire enlever la fange qui, dans la mauvaise saison, le couvre ; mais grâce à la configuration du site, qui présente une cêrte et deux versans par fois assez roides, les eaux pluviales entraînent les immondices et les charient jusqu'à la mer, placée là fort à propos pour en débarrasser le sol. Les rues ont peu de continuité ; cependant il en est qui parcourent sans interruption des espaces considérables, telle est celle qui aboutit à la porte d'Andrinople, partant de l'Ak-Meïdan. Le quartier de la Propontide en offre aussi quelques-unes douées du même mérite, mais il en est beaucoup d'autres auxquelles on peut faire le reproche d'être étroites et tortueuses, ce qui rend la connaissance de Constantinople très-difficile à acquérir.

C'est en vain que je cherche autour de moi ces palais, ces places, ces édifices tous plus somptueux l'un que l'autre, entassés par Constantin et ses successeurs sur le sol que je foule ; cependant le terrain compris aujour-

d'hui dans l'enceinte du Sérail et les entours de Sainte-Sophie, offrait quelque merveille en ce genre à chaque pas qu'on y faisait. L'augustéon, le sigma, l'octogone, les thermes de Zeuxippes, d'Achille, d'Honnorius, le milliaire d'or, les portiques du célèbre Forum où ce monument se voyait, tout cela a disparu; le temps, ou bien plutôt les barbares en ont effacé jusqu'aux moindres traces, comprenant sous cette dénomination générique, les Latins, les Turcs et les Grecs eux-mêmes; Constantinople enfin semble être le tombeau des beaux-arts de la Grèce, puisque leurs chefs-d'œuvres n'y furent apportés que pour servir à orner le triomphe du mauvais goût; et dégradés d'abord, finirent par être ensevelis sous des amas de décombres.

Aujourd'hui on ne trouve guère de vestiges de tant de merveilles que dans la place de l'Hippodrome où l'on voit encore des restes mutilés de la grandeur romaine. Allons donc y rêver sur le passé; et nous aidant, pour provoquer l'illusion, de cet obélisque, de cette colonne torse encore debout; cherchons à réveiller les antiques souvenirs qui y sont attachés.

Je marche guidé par ce sentiment secret qui attire et retient près des ruines. J'arrive, et j'aperçois d'abord l'obélisque qui frappe mes regards et captive toute mon attention.

Ne s'annonce-t-il pas comme la preuve irrécusable que beaucoup d'autres siècles ont précédé le nôtre, et qu'un grand nombre encore doit s'écouler avant que le temps parvienne à user la nature ?.... Qui sait l'âge qu'auraient aujourd'hui ceux qui ont tracé ces caractères mystérieux et emblématiques ? Consacrés à quelque Pharaon, ils se seront attirés tour à tour l'attention des Ptolémées, des Césars, des successeurs de Constantin, des enfans d'Ottman, de générations sans nombre enfin de têtes couronnées. Né sur les bords du Nil, ornement peut-être de la ville aux cent portes ou de cette autre si connue par son labyrinthe, cet obélisque a depuis assisté aux jeux célébrés pendant tant de siècles sur cette place dont il était le principal monument : il a vu les triomphes des Constantin, des Théodose, des Bélizaire ; il est resté seul avec cette modeste colonne torse, et cette autre si belle autrefois, si méconnaissable aujourd'hui, d'un si grand nombre de témoins muets des beaux jours de Bizance ;

il a vu déjà plusieurs empires crouler, et survivra encore à la chute de plusieurs autres ; il semble enfin avoir bravé et franchi les siècles pour venir à l'appui de l'histoire en lui fournissant des dates auxquels nombre de faits se rattachent.

L'Hippodrome, ou place destinée à la course des chevaux, n'a changé depuis son institution ni de nom, ni d'emploi ; car les Turcs l'appellent aussi ak-méïdan (place des chevaux), et s'y livrent aux mêmes exercices que les Grecs. Dans ses beaux jours, elle était entourée de portiques, ornée de statues ; et lorsque les factions du cirque prononçaient sur les intérêts de l'état, c'était dans son enceinte que s'agitaient ces questions dangereuses, au milieu des clameurs d'un peuple en démence, habitué à accepter l'opinion du plus habile cocher. Aujourd'hui, un édifice somptueux la décore sur un de ses côtés ; je veux dire la mosquée du sultan Achmet ; mais les trois autres n'offrent que des chaumières ou des ruines, en sorte qu'elle a perdu entièrement sa forme première, et n'a conservé aucune régularité.

Sur une même ligne, indiquant encore le

grand axe du cirque, on voit l'obélisque qui marquait le milieu du stade ; la colonne torse et la pyramide murée. Le premier de ces monumens est l'unique qui soit bien conservé. Elevé sous le règne de Théodose, cet obélisque, d'un seul bloc de granit oriental de plus de soixante pieds de haut, sur six de côté, est de forme quadrangulaire. Détaché de sa base par quatre points d'appui en bronze répondant aux angles solides, ses faces sont chargées de hiéroglyphes intacts et d'une belle incision. Le piédestal, enterré aujourd'hui de deux pieds, ne s'élève plus que de sept au-dessus du sol, et ne laisse voir que ses bas-reliefs supérieurs ; mais Spon, Wheler, de la Motraye, Tournefort, et par conséquent Pierre Gilles ont pu juger de ceux que l'exhaussement du terrain a enseveli. L'un d'eux représente la manœuvre qui fut exécutée pour asseoir ce fardeau énorme sur sa base ; l'autre, la place de l'Hippodrome avec toute sa décoration. Busbek rapporte à cette occasion qu'un tremblement de terre ayant jeté bas l'obélisque, on se servit, pour le remettre debout, de cables qu'on mouillait, afin d'obtenir par ce moyen

une tension qui n'aurait pu être produite que par un concours considérables de bras. On lit sur le piédestal deux inscriptions, l'une grecque et l'autre latine : la première dit en terme pompeux que cette masse gisait sur le sol, et qu'elle fut relevée en trente-deux jours par Proclus, préfet du prétoire, en vertu des ordres de Théodose ; la seconde exalte encore plus ce tour de force, et s'en sert pour mesurer la puissance du vainqueur de Maxime.

Les bas-reliefs supérieurs sont au nombre de quatre ; ils se rapportent tous à Théodose ; mais les sujets offrent trop peu d'action et de caractère pour qu'on puisse les expliquer autrement que par conjectures ; ce qu'a fait Pierre Gilles et les auteurs cités plus haut. Ils ne sont même intéressans que comme un témoignage de l'état des arts qui, sous le règne de Théodose, marchaient sensiblement vers leur décadence, à en juger par la monotonie et le manque d'expression des figures ; la roideur et le défaut de naturel dans les poses ainsi que dans le drapé ; la dureté des coups de ciseau qui décèle la médiocrité de l'artiste, confirmée d'ailleurs par la composition et l'ordonnance ;

enfin, dès le premier regard accordé à ces chefs-d'œuvres du cinquième siècle, on se demande en soupirant où sont les beaux jours d'Athènes et de Rome; et plus on s'applique à rechercher en eux quelque mérite, moins on réussit à en découvrir, ne faisant au contraire qu'accroître les regrets douloureux qu'ils provoquent.

La colonne serpentine, selon l'opinion la plus commune, vient du temple de Delphes, et servait à supporter ce célèbre trépied d'or que les Grecs, au rapport d'Hérodote, consacrèrent à Apollon, après la défaite de Xerxès à Platée. Plusieurs auteurs byzantins rapportent d'ailleurs que Constantin enleva ce monument de la piété religieuse à la place sacrée qu'il occupait, pour en faire un ornement de sa nouvelle ville. On peut alléguer encore, en faveur de cette opinion, le dessin de la colonne dont le fût, composé de trois serpens enlacés en spirale, était couronné, en guise de chapiteau, par les têtes même des reptiles, qui devaient offrir, en effet, des points d'appui très-propres à recevoir le trépied. Ces têtes ne subsistent plus aujourd'hui, sans qu'on sache trop à qui attribuer ce sacrilège.

Malgré tant de preuves, qui déposent d'une manière victorieuse en faveur de l'illustre origine de ce monument, le plus intéressant de l'antiquité, il en est cependant qui, par un penchant inexplicable à dégrader ce qui s'attire quelque vénération de la part des hommes, réduisent l'offrande adressée au Dieu du paganisme le plus digne d'un culte, par la nation la plus attachante, dans le siècle le plus glorieux de l'histoire, la réduisent, dis-je, à n'être qu'un talisman puérile élevé par les Byzantins, d'après les conseils d'Apollonius de Thyane, contre les animaux dont cette colonne emprunte la ressemblance; peu d'auteurs, il est vrai, s'arrêtent à cette explication, que nous ne répétons, d'ailleurs, qu'afin d'en faire sentir le ridicule, et de mieux raffermir le lecteur dans la persuasion que l'autre inspire par tant d'autorités irrécusables.

Cette colonne, qui n'est quelque chose que par l'opinion que son âge et le motif de son érection y attachent, ne s'élève plus que de neuf pieds environ, et sera enterrée sûrement à une plus grande profondeur que le piédestal de l'obélisque. Son diamètre moyen

peut être estimé de treize pouces. Elle n'a jamais dû produire un grand effet, fichée en terre, comme on la voit, entre deux obélisques qui l'écrasent sous le poids de leurs dimensions gigantesques, et certainement elle était infiniment mieux à sa place, dans le temple d'où elle a été arrachée; cette remarque donne à conjecturer qu'au temps de Constantin, le sentiment des connaissances commençait à se perdre; comme aussi il est facile de reconnaître, qu'à cette époque, les arts n'étaient plus capables de créer le beau, si l'on pense à la spoliation que ce fondateur exerça envers les hommes et les dieux, pour suppléer à la stérilité et au mauvais goût dont son siècle est l'aurore. Fût-il assez extravagant pour s'attribuer le mérite de tant de chefs-d'œuvres dérobés, par la seule raison qu'il les fit changer de place, et qu'il les priva de l'intérêt répandu sur eux par les objets dont ils étaient primitivement entourés? C'est ce qu'il serait curieux de savoir, puisqu'on pourrait mieux en déduire le degré d'infériorité de ce même siècle, calculée sur la présomption et la mauvaise foi déhontées que ne craignait pas d'afficher son héros à la face du monde entier.

La pyramide murée qui devait déterminer l'extrémité occidentale du stade, jalonné, selon toute apparence, par cinq monumens dont deux ont disparu, pouvait n'être pas sans mérite, lorsque ses pans offraient les plaques de bronze dont Constantin Porphyrogénète la fit revêtir, et qu'une inscription grecque, gravée sur le piédestal, met au nombre des merveilles du monde, en la comparant au colosse de Rhodes. C'est bien monter sur des échasses pour rehausser de petites choses ; mais ce style lapidaire, ampoulé, décèle, il est vrai, le piège, et donne à reconnaître qu'on a masqué par des mots le défaut de réalité.

La pyramide, d'une élévation à peu près égale à celle de l'obélisque, n'offre aujourd'hui que des pierres prêtes à se détacher, et des brèches qui présagent sa chute prochaine, n'ayant rien d'ailleurs qui puisse plaider en faveur de sa conservation. Cependant, c'est encore un point de raccordement des siècles entre eux, sous le rapport des facultés humaines. C'est donc ainsi qu'on doit envisager ce monument complètement insignifiant par lui-même.

Vis-à-vis la mosquée Achmet, on voit des restes d'édifices anciens; mais qui ne doivent pas dater des premiers siècles de l'Empire d'Orient, à en juger par le caractère de l'architecture. On les donne pour être le palais du questeur. Près de là, on croit reconnaître l'église de Saint-Chrysostôme, sans avoir rien de plus que des conjectures à faire valoir en faveur de cette opinion; enfin, sur le même côté, est la ménagerie, qui se compose d'un tigre, d'un lion et de quelques bêtes fauves, communes dans nos contrées; qui, par conséquent, ne méritent guère qu'on se détourne de son chemin pour les visiter. Laissons ces objets si peu capables de provoquer la curiosité, comme aussi de la contenter, et passons à Achmet-Dgjamissi, qui s'attire depuis long-temps nos regards.

Située sur le côté méridional de l'Ak-Meïdan, cette mosquée est précédée d'un mur de façade à jours très-rapprochés entre eux, et ceinte de ses dépendances, distribuées sur les trois autres côtés, ainsi que dans les entours. Après cette première enveloppe, au milieu de laquelle l'édifice s'élève, vient une cour rectangulaire, où l'on pénètre par

trois portes, deux latérales, l'autre sur la façade, et dont les battans sont en bronze. On y remarque de très-belles colonnes de granit égyptien qui décorent les portiques; et dans la mosquée, d'autres de même nature qui supportent les galeries. Le plan, ainsi que la coupe de ce temple, sont les mêmes que ceux d'Jeni-Dgjami; mais calculés sur de plus grandes dimensions. Il est l'unique de la capitale et de l'Empire, qui soit flanqué de six minarets, prérogative que son fondateur ne put obtenir des uléma, qu'en ajoutant un septième minaret à la mosquée de la Mecque, comme tenant le premier rang, ce qu'annonce cette distinction spéciale.

Vu de la Propontide, à une distance convenable, la mosquée Achmet produit un effet admirable, et procure à l'ami des arts cette jouissance qui prend sa source dans le sentiment du beau. On s'extasie en contemplant ces demi-dômes qui s'appuient les uns sur les autres, procèdent par des gradations calculées d'après les lois de la perspective, et finissent par offrir des points d'appui à une coupole légère, aux côtés de laquelle six flèches déliées se dessinent. On doit dire aussi

que la configuration du site de Constantinople semble apprêtée avec intention pour faire valoir l'architecture; en effet, chacun des revers présentant un amphithéâtre où rien n'échappe à l'œil, celui-ci peut détailler les objets de la base jusqu'à la cîme. Si, à cet avantage, on joint encore l'effet magique produit par la riche scène au milieu de laquelle cette merveille est placée; la teinte animée, le ton chaud que le soleil répand, dans ces contrées, sur tout ce que ses rayons touchent; ce mélange d'habitations et de verdure que présente surtout le revers méridional; dans son extase, le poëte laissera échapper sa lyre; le peintre, ses pinceaux et sa palette, confessant, avec ingénuité, leur impuissance pour rendre un sujet si bien traité par la nature, secondée encore par l'art.

Peut-être mon lecteur m'accusera-t il d'être aujourd'hui trop prodigue, et ne pouvant plus m'accorder son attention, refusera de me suivre plus loin. Prenons donc le chemin du retour; mais sans négliger toutefois les objets qui s'offriront sur notre route.

J'ai fait à peine quelques pas au sortir de l'Hippodrome, et je suis attiré par la citerne

des mille et une colonnes, dénomination que l'exagération orientale lui a donnée, pour exprimer le grand nombre de celles qui entrent dans sa construction.

La fondation de ce monument remonte à Constantin, comme l'atteste la lettre initiale du nom de cet empereur, qui se lit sur quelques chapiteaux, et sur toutes les briques qui d'ailleurs ont les dimensions de celles des édifices romains. Deux cent vingt-quatre colonnes en marbre blanc commun, de l'ordre corinthien, mais dont les chapiteaux ne sont qu'ébauchés, reçoivent la retombée de ses voûtes d'arêtes. Cette citerne était connue des Grecs sous le nom de Philoxenus; en partie comblée, elle ne remplit plus aujourd'hui sa première destination, et sert à une filature de soie.

Près de là, il en existe une autre beaucoup moins grande, mais d'une très-belle construction; elle se compose de voûtes en coupoles, supportées par trente-deux colonnes de marbre blanc, et d'ordre corinthien. Elle vient immédiatement après celle des mille et une colonnes, sous le rapport de la solidité, de la conservation, ainsi que du caractère; et

avant les recherches de M. le comte Andréossy, elle n'était pas connue des voyageurs.

Pourrions-nous quitter le rivage de Byzance sans nous approcher de cette colonne qui contraste, d'une manière si marquée, avec les chaumières auxquelles elle sert de point d'appui, et provoque si fort l'attention? Au premier aspect l'artiste reconnaîtra qu'elle date des beaux jours de Rome. Son piédestal est enveloppé d'un enduit de maçonnerie et encombré d'échopes; son fût, jadis composé de huit assises, chacune d'un seul bloc de porphyre de dix pieds d'élévation, n'en conserve plus que cinq, dégradées par le feu, qui a dû tant de fois chercher à dévorer ce monument; mais qui n'a pu cependant détruire entièrement ces couronnes de lauriers destinées à dérober à l'œil les plans de jonction des assises. Cette colonne, d'ordre dorique romain, enlevée à la vieille capitale du monde, reçut à Byzance une célèbre statue d'Apollon que possédait Alexandrie à Troas, et que Constantin crut anoblir davantage en lui faisant quitter le nom d'un dieu pour prendre celui d'un mortel. Le maître du tonnerre, afin de venger

sans doute cet outrage fait à un prince de l'Olympe par un habitant de cette terre, foudroya la statue qui, précipitée de son trône, entraîna dans sa chute les trois blocs supérieurs de la colonne. Alexis Comnène, sous le règne de qui arriva cette leçon terrible, regardée par les Grecs comme un présage sinistre, dans l'impossibilité de réparer ce dommage, puisque son siècle n'offrait ni Phidias ni Praxitèle, le masqua de son mieux au moyen de cette maçonnerie grossière, qui tient lieu des blocs manquans.

Toutefois il se crut autorisé à conserver la mémoire de cette restauration barbare par une inscription grecque qui pourrait servir d'épitaphe aux arts et au bon goût, d'autant plus que l'œuvre déshonorante qui l'a motivée s'annonce comme leur monument funèbre. Cette colonne décorait le forum de Constantin, qui était de forme elliptique, et entouré de portiques, interrompus aux extrémités du grand axe par deux arcs de triomphe.

Nous sommes dans le quartier du commerce, dans le voisinage des bésestin, ainsi que des thiartchi, comme nous l'annonce

cette circulation continuelle, cette affluence plus sensible ici que partout ailleurs, mais qui ne tardera pas à se dissiper, car bien que le soleil soit encore élevé, je vois de toute part les Arméniens, les Grecs fermer leurs boutiques et prendre la route du port pour repasser sur l'autre rive, où sont leurs habitations.

Préoccupés des opérations du jour, tous ont un air pensif qui décèle l'esprit de spéculation et annonce assez que le culte de Plutus les absorbe tout entiers. Ils abandonnent leurs fortunes sur le rivage qu'ils vont quitter, sans emporter avec eux, il est vrai, la crainte que des voleurs profitent des ombres de la nuit pour les dépouiller; mais ceux dont les magasins ne sont pas à l'abri du feu, pourraient bien à leur réveil les trouver réduits en cendres, et peut-être dans ce moment disent-ils adieu pour la dernière fois à ces objets de leur plus tendre sollicitude. — Suivons ces Arméniens, qui me montrent ma route : ils s'entretiennent dans une langue qui ne m'est point familière, mais à travers laquelle je peux cependant reconnaître les mots *parat* et *aspre*, comme sortant avec le plus

de fréquence de leur bouche. Écoutons cette autre bande qui marche sur mes pas; son discours, à en juger par ces mots, roule sur la même matière; à droite, à gauche, ils retentissent à mes oreilles; enfin ils semblent être le fond de la langue arménienne, et constituer toute la science de ceux qui la parlent. — Malheureux, combien ils sont à plaindre d'être bornés dans leurs idées, au point de tourner continuellement autour de la même! après y avoir pensé le jour entier, la nuit ils s'endorment pour y rêver encore; mais à quoi leur serviront ces richesses qui leur coûtent tant de peine à amasser?.. Rien, si ce n'est à leur fournir des inquiétudes mortelles, à les condamner à emprunter l'extérieur de l'indigence en proportion de l'intérêt qu'on aurait à les reconnaître à travers ce travestissement. Pourront-ils paraître en public avec ces fourrures précieuses, ces brillans qui constituent une partie de leur avoir? non; ils oseront tout au plus les exhiber en présence de leurs proches les plus intimes, dans l'intérieur de leurs maisons, après en avoir clos les jalousies; et pour se montrer au dehors, ils devront, par prudence, se couvrir des haillons de la misère.

Je me retrouve au point d'où je suis parti. Toutes les pirogues sont en mouvement pour rendre au rivage de Péra une partie de ses habitans que chaque matin elles lui enlèvent. Les bateliers, à travers cette confusion, se préviennent par des cris qui, joints aux rencontres dont à chaque instant l'on est menacé, donnent à craindre des accidens qui, cependant, arrivent très-rarement. Chacun regagne son habitation, et le soleil aura à peine atteint le terme de sa carrière, qu'une solitude profonde succédera, surtout dans les quartiers turcs et arméniens, à l'affluence qui encombre à présent les rues.

Articles complémentaires.

Selim III aimait son peuple; et, animé de ces sentimens généreux, de ces idées libérales qu'il est si rare de rencontrer chez un Sultan, il aurait voulu le faire participer à la civilisation de l'Europe; mais trop peu mesuré dans ses innovations avec des êtres qui s'alarment au seul mot de changement, il les heurta sur plusieurs points, et dès-lors se forma un parti contraire

qui jeta les yeux sur le jeune Moustapha pour occuper le trône.

A la tête de ce parti était le chef de la loi et le kaïmacam; l'un ennemi du Nizam-Dgedid; l'autre, poussé par l'espoir d'une condition plus brillante, et surtout par une immoralité reconnue. Les janissaires furent les instrumens que ces deux moteurs mirent en jeu, profitant du mécontentement général que la nouvelle constitution militaire leur inspirait; mécontentement qu'il suffisait d'approuver pour qu'il éclatât.

Les novices de cette milice (Yamak) donnèrent, le 26 mai 1807, dans les batteries du canal, le signal de l'insurrection, en massacrant le nazir du Bosphore qui se présenta à eux avec le nouvel uniforme prescrit par le Nizam-Dgédid. Se portant ensuite à Top-Khané, ils enrôlèrent les canonniers sous leurs drapeaux et se rendirent avec eux, la marmite haute en signe de rébellion, sur la place de l'Et-Meïdan : là, constitués en assemblée, ces séditieux, d'une commune voix, firent demander au Sultan la tête de plusieurs ministres et officiers du Sérail, que Sélim, effrayé par cet orage dont il était

déjà menacé lui-même, accorda aux mutins, ne faisant par-là qu'accroître leurs prétentions ; aussi, quoique les moyens répressifs lui manquassent, cependant on est en droit de lui reprocher une faiblesse de caractère qui, dans cette circonstance, le perdit.

A ces premières victimes, les insurgés en ajoutèrent bientôt d'autres qu'ils immolèrent, sans autres formes de procès qu'en vertu de sentences rendues à leur tribunal; mais ce qu'il y eut de plus odieux, c'est que tant d'atrocités furent sanctionnées par le corps des uléma qui, prenant parti avec les félons, prononça la déposition de Sélim, et nomma pour lui succéder son cousin Moustapha.

Le Sultan détrôné quitta avec noblesse et sans regrets apparens les marques de la puissance impériale ; il fut même le premier à féliciter le nouveau Sultan, et prit avec résignation la place de celui-ci dans la cage (lieu de détention des princes), se consacrant dès-lors à donner des leçons sur l'art de gouverner à Mahmoud, son compagnon de réclusion, qu'il devina devoir bientôt occuper le trône.

Six jours suffirent pour opérer tous ces

changemens qui intéressaient jusqu'aux provinces les plus reculées de l'Empire, et que les plus rapprochées ignoraient cependant; mais en Turquie, si les secousses sont violentes, jamais elles ne durent long-temps; c'est l'image de la tempête qui soulève la mer contre ses rives, et au bout de quelques heures se calme avec elle de manière à ne pas même laisser croire que celle-ci soit sortie de son lit.

Le règne de Moustapha ne pouvait manquer d'être funeste à l'Empire. Dépourvu de moyens, ce prince n'avait d'autres droits à la couronne que celui de la naissance; aussi les Russes profitèrent de son impéritie pour obtenir des succès marqués sur les armées ottomanes. D'un autre côté, les désordres que Sélim avait bannis reparaissaient à l'intérieur avec plus d'audace que jamais; enfin les plus tristes présages se manifestaient partout depuis les frontières jusqu'au pied du trône, où ils s'amoncelaient comme ces nuages sourcilleux que rassemble la cime des monts.

Pendant que les gens de bien gémissaient en secret sur le sort d'un prince fait pour le bonheur de la nation, et s'alarmaient en portant

les yeux sur celui auquel les rènes du gouvernement étaient confiées, un homme doué d'une âme forte et capable de grandes entreprise, méditait dans le silence le projet de replacer Sélim sur le trône; redevable à lui seul de cette noble inspiration, ainsi que du plan hardi qu'elle lui suggéra. Cet homme courageux était Tayyard-Mouhamed-Pacha, fils de l'un des principaux seigneurs terriers de l'Asie, et qui avait servi dans les armées russes où il était parvenu à un grade distingué. Instruit à l'école de l'adversité, supérieur à la fortune dont il avait lassé tous les caprices, il jouissait d'une certaine prépondérance chez les grands feudataires de l'Empire qui, d'ailleurs, n'étaient pas éloignés d'opinions avec lui.

Profitant donc de son ascendant sur leur esprit, il les détermina, ainsi que les ayan de la Romélie, à conduire des forces à Daoud-Pacha sous le prétexte de la guerre qui, chaque jour, devenait plus désastreuse; et de s'y constituer en assemblée du Champ-de-Mars, à l'effet de prononcer la réhabilitation de Sélim. Cette pensée était d'autant plus noble et généreuse que Tayyard, ayant été

anathématisé par ce prince, et même forcé d'abandonner son gouvernement, languissait alors dans l'exil.

En conséquence de son plan, il sollicite et obtient son rappel, que Moustapha n'eut pas de peine à lui accorder en sa qualité de victime de Sélim. Il le nomma même kaïmacam; ce qui acheva de lui donner de puissans moyens d'exécution. Maître de l'esprit et du conseil du Sultan, il se servit de ces avantages pour persuader à son maître de convoquer des troupes, afin de renforcer l'armée, fournissant par-là aux pacha et ayan un motif spécieux d'approcher de la capitale; mais cette tentative lui attira un échec qu'il n'avait pas prévu, ou sur lequel l'espoir du succès l'avait abusé. Au seul mot de levée, la nation, fatiguée de la guerre, murmura, donnant à Tayyard des craintes assez sérieuses pour l'obliger à aller chercher un refuge chez Baïractar-Ayan de Roustchiouk.

Loin de se laisser abattre par ce revers, quelque décourageant qu'il fût, Tayyard le fit au contraire servir à son entreprise. Il s'était retiré de préférence chez Baïractar, parce qu'il espérait trouver dans ce chef militaire

l'homme qui convenait à l'exécution de son projet; il le lui communiqua donc, paré des couleurs séduisantes que son éloquence savait y mêler, et l'enrôla sans peine dans le parti de Sélim, ou plutôt de l'État, dont l'autre consentit même à être le premier héros. On verra cependant que ce fut la nécessité qui bien sûrement l'entraîna dans ce choix, et qu'il manquait beaucoup de choses à Baïractar pour conduire une opération aussi délicate.

D'une extraction commune, par conséquent dépourvu même de l'éducation première, ce moustapha Baïractar avait commencé en qualité de simple enseigne dans les troupes de l'ayan de Rustchiouk, son prédécesseur, et était arrivé au poste de son chef, en envoyant sa tête au Sultan, qui l'avait proscrite pour cause de félonie. A ce trait on le reconnaît pour un homme propre à un coup de main.

Excité par Tayyard, il donne le signal de départ à tous les conjurés, et marche à la tête de ses troupes sur Daoud-Pacha, prenant pour prétexte la nécessité de conférer avec le grand-vesir, dont le quartier-général se trouvait à Andrinople. Arrivé dans cette ville, il

s'y arrête, et, conformément à la leçon qui lui avait été faite, il propose au dyvan de demander au Grand-Seigneur la rentrée du saint étendard, se fondant sur l'armistice signé avec les Russes, et sur les dépenses résultantes du déploiement du sandgjak-chérif; ce qui fut aussitôt approuvé de tous les membres, qui d'ailleurs étaient dans le complot; et le grand-vesir, intimidé par une coalition aussi redoutable, consentit à se joindre à eux pour se porter sous les murs de la capitale.

Les conjurés trouvèrent à ce lieu de rendez-vous plusieurs autres ayan d'Asie, ainsi que de Romélie, qui y étaient venus avec les mêmes desseins. Le Sultan crut ce rassemblement de troupes formé sans ses ordres, suffisamment motivé par l'intention de contenir les séditieux qui s'ennuyaient déjà du calme; il aurait donc été facile, en entretenant cette erreur, de consommer une œuvre qui comptait un si grand nombre de coopérateurs; mais Baïractar ne pouvait se déguiser que quelques instans; et, prêt déjà à jeter le masque, il se plaignit hautement, le 27 juillet 1808, du peu d'empressement que le Grand-Seigneur mettait à venir visiter le camp; ceci dit dans l'intention

de l'y attirer, pour ensuite s'assurer de sa personne.

Le Sultan, ne démêlant pas le piège, décida que le lendemain même il réparerait cette omission envers l'armée, puis changeant de résolution, sans autre motif cependant que celui de son plaisir qui le conseilla différemment, il donna la préférence à un autre but de promenade, renvoyant à l'avenir ses projets relativement au camp.

Baïractar, qui n'était point informé de ces nouvelles dispositions, avait mis le 28, dès l'aube du jour, son armée en bataille pour recevoir Sa Hautesse. Ne la voyant pas arriver, et apprenant que, loin de se diriger vers Daoud-Pacha, elle voguait sur le Bosphore, il se persuade qu'on a voulu le tromper, et, sans attendre d'autres éclaircissemens, se décide aussitôt à éclater; en conséquence, il se détache avec 12,000 albanais, marche à la tête de ce corps redoutable vers la Sublime-Porte, fait arrêter le grand-vesir, et lui retire les sceaux de l'Empire, comme coupable de haute-trahison, pour l'avoir flatté d'une espérance trompeuse, qui, selon lui, cache une perfidie. Le Grand-Seigneur alarmé revient en grande

hâte au Sérail, où il se renferme; Baïractar se présente sous ses murs, et demande qu'on lui remettre Sélim. Sur le refus de Moustapha, il s'empare de la première porte, marche vers la seconde, s'apprête à l'assaillir, lorsqu'elle s'ouvre pour lui montrer le cadavre de Sélim, immolé par l'ordre de son cousin.

Baïractar, qui avait déjà commis plus d'une faute, perd le temps à étancher avec ses lèvres, et à baigner de ses larmes, les blessures de son maître, privé de vie, tandis que les assassins travaillaient à faire subir le même sort à Mahmoud; mais, très-heureusement, quelques albanais laissèrent leur général se consumer en plaintes inutiles, et, conduits par Ramiz-Effendi, trésorier de l'armée de Baïractar, volèrent à la cage, où le jeune prince se débattait sous le fer qui allait l'immoler. On l'arrache à la mort, et on le porte sur le trône, d'où l'on force Moustapha de descendre, pour aller se renfermer une seconde fois dans l'oubli. Un nouveau fetwa, sanctionné de l'assentiment unanime de la nation, confirma la déposition de l'un et l'avènement de l'autre. Baïractar, à titre de récompense, reçut les sceaux de l'Empire, qu'il fut assez judicieux

pour refuser d'abord; mais qu'il accepta ensuite, s'aveuglant sur son inhabileté à remplir un poste aussi difficile que celui de grand-vesir, lequel mit à découvert son ignorance dans les affaires, son caractère, plutôt soldatesque que ministériel, et devint l'instrument de sa perte, qui, en très-peu de temps, fut consommée. Quelques heures suffirent pour conduire à fin cette seconde révolution. Elle se serait terminée par la mort de Moustapha, si le magnanime Mahmoud n'eût rejeté cet avis ouvert par le nouveau grand-vesir; d'un autre côté elle n'eut point coûté la vie à Sélim, si l'impatient Baïractar, au lieu de marcher un jeudi sur le Sérail, eût attendu le lendemain, jour où Sa Hautesse doit forcément aller faire sa prière à la mosquée; cette circonstance favorable lui aurait fourni un moyen immanquable de s'assurer de sa personne, et d'épargner un sang précieux, dont l'Empire est bien en droit de lui demander compte.

Le nouveau ministre, animé par la passion plutôt qu'inspiré par l'amour du bien et d'une noble vengeance, se mit d'abord à la poursuite des premiers acteurs du parti contraire; en quoi cependant il est digne d'é-

loges, ce moyen étant le seul capable d'assurer à Mahmoud un règne exempt d'orage; mais ce qui dans sa conduite merite d'être blâmé, et avec d'autant plus de raison qu'une fin tragique confirmera dans peu ce premier jugement; c'est, 1° d'avoir fait périr sans motif, et contre le droit de la gratitude, ce même Tayyard, dont les conseils l'avaient entretenu dans la bonne voie aussi longtemps qu'il s'était dirigé d'après eux; 2° de s'être laissé distraire des occupations sérieuses de la charge de grand-vesir à une époque si importante, par des détails puérils de police municipale, qui devinrent la limite de ses vues bornées; 3° dupe de la présomption, compagne fidèle de l'impéritie, d'avoir laissé le camp de Daoud-Pacha se dissoudre, et de ne s'être plus rappelé ce corps d'Albanais qui l'avait suivi sous les murs du Sérail; 4° d'avoir provoqué chez tous les siens le mécontentement, au point de ne plus voir presque autour de lui que ces mêmes janissaires animés par la vengeance, que son nom suffisait pour enflammer en eux, et qui ne craignaient pas de l'informer des desseins qu'elle leur suggérait, affichant jusque sur

les portes de son palais des écriteaux menaçans qui annonçaient que le bayram verrait son règne cesser; 5° enfin, malgré toute l'importance d'un semblable avis, d'autant plus sérieux qu'alors le ramazam touchait à sa fin, d'avoir dédaigné de prendre des mesures capables d'intimider ou de contenir les séditieux, affectant, au contraire, une léthargie plus profonde encore, et qui même n'était point jouée.

Baïractar se croyait assez fort contre cette milice, redoutable du moins par le nombre et l'indiscipline, avec le secours de quelques seymens, un corps aussi peu considérable campé dans la campagne de Scutari, et la marine, qu'il était très-excusable, en effet, de compter comme attachée à son parti, puisque Ramiz-Effendi avait été nommé par lui capitan-pacha. Mahmoud, dans le même temps, prouvait qu'il était digne de régner, quoiqu'à l'aurore de l'âge, estimant son vesir pour ce qu'il valait, et ne se laissant point tromper par sa stupide sécurité. De concert avec Ramiz-Pacha, qu'il démêla comme un excellent conseiller, il pourvoyait à sa défense, se préparant à l'as-

saut terrible qui allait immanquablement se donner au pied du trône ; mais surtout il gardait le secret envers l'inconsidéré Baïractar, le jugeant avec raison incapable de recevoir une confidence d'une importance aussi majeure.

Les séditieux enhardis, ou peut-être même offensés par l'apathie affectée de leur ennemi, avancent de deux jours l'exécution de leur projet, qui éclate dans la nuit du 14 au 15 novembre 1808. Ils marchent directement vers la Sublime-Porte ; l'incendient et poursuivent à travers les flammes Baïractar, qui se renferme dans une tour à l'épreuve du feu, comme le seul lieu de sûreté qui lui reste, résolu à s'ensevelir sous ses décombres. Pendant que les janissaires travaillaient à la réduire, le capitan-pacha, rangé en bataille avec sa flotte sur la largeur du port, interceptait les communications, qu'il importait beaucoup aux séditieux de conserver avec l'autre rive ; et les troupes de Scutari, sous les ordres de Cady-Pacha, ainsi que de Wéli-Aga, étaient reçues dans le Sérail pour repousser l'attaque qui le menaçait.

Dans la matinée du 15, les rebelles, en

attendant qu'ils pussent assiéger en forme la tour, défendue par des décombres encore brûlans, se présentèrent devant le Sérail, d'où ils furent repoussés avec perte. Le jour suivant ils revinrent à la charge, et éprouvèrent un échec plus marqué, dont Ramiz-Pacha eut le principal mérite. Ils s'en vengèrent en mettant le feu à plusieurs établissemens militaires dans lesquels s'étaient retirés quelques seymens coupés dans leur retraite. Le capitan-pacha voyant que le feu faisait des progrès auxquels les janissaires aidaient de tous leurs moyens, ordonna le 17 à la flotte de foudroyer les casernes de cette milice; mais les troupes de la marine, le topdgi eux-mêmes étaient déjà du parti des séditieux, ce que les premières d'abord firent soupçonner, en dirigeant le feu des vaisseaux ailleurs que sur le but qui leur était donné; bientôt, déposant jusqu'à l'ombre du masque qu'ils avaient daigné emprunter, tous demandèrent hautement la réhabilitation de Moustapha.

La mort de ce prince, indigne de régner, pouvait seul mettre l'Empire à l'abri des désastres qui le menaçait, et lui conserver un

chef habile ; ce fut l'avis de tous ceux qui avaient la confiance de Mahmoud ; et pour se déterminer à un parti aussi contraire à ses sentimens, il fallut que le Sultan écoutât plus d'une fois la voix de la politique et de l'absolue nécessité. Enfin on lui arracha un aveu, et aussitôt Ramiz-Pacha mit la sentence à exécution.

Cady quitta dans la même nuit le Sérail pour repasser en Asie ; Ramiz gagna Héraclée, d'où il s'enfonça dans l'intérieur des terres, cédant l'un et l'autre aux vives instances d'un maître pour lequel ils auraient voulu s'immoler ; mais qui exigea impérieusement que ces sujets dévoués s'éloignassent du sort qui les menaçait ; leurs têtes ne pouvaient manquer, en effet, d'être démandées comme une des conditions de l'armistice ou capitulation qu'il allait être obligé de signer avec les janissaires.

Ceux-ci, renforcés par la marine et les topdgi, vinrent d'une part mettre le siége en forme devant le Sérail ; d'une autre envoyèrent un parti brûler les casernes de Lévend-Tchiflik, édifiées pour les troupes du nizam-dgédid ; en troisième lieu ils se portèrent à Scutari avec

du canon, assaillirent cady-pacha dans les casernes construites sous le règne de Sélim, et firent de cet édifice superbe un amas de décombres; quatrièmement enfin, ils poursuivaient dans le même temps l'attaque dirigée contre la tour où Baïractar se défendait en lion qui reconnaît la nécessité de mourir, et dont le désespoir a doublé le courage.

Alarmé par la crainte de tomber vivant au pouvoir de ses ennemis, et voyant d'ailleurs ses moyens de défense se consumer vainement, Baïractar choisit le parti qu'on attend de son caractère ainsi que de son intrépidité; il s'ensevelit lui et ses femmes sous un monceau de ruines en mettant le feu aux poudres qui lui restaient. Cette victoire, qui contentait les séditieux sur un des points capitaux de leur révolte, et d'un autre côté la vengeance qu'ils assouvirent sur un malheureux cadavre reconnu pour être celui de Baïractar, aux sceaux de l'Empire trouvés sur lui; cette satisfaction signalée, dis-je, jointe à l'obligation de rentrer dans le devoir pour la célébration du bayram, consacré sagement par la loi à la réconciliation, portèrent les insurgés à envoyer au Sultan une députation tirée du corps des uléma,

et qui se présenta le 18 aux portes du Sérail. Le Sultan voulut bien consentir à ce qu'elle fût admise au pied du trône. Les députés y arrivèrent en suppliant, et sachant que c'était du kalif dont ils avaient dans ce moment à implorer la grâce, le conjurèrent d'accorder le pardon spirituel et temporel aux coupables, afin qu'ils pussent remplir convenablement leurs devoirs de vrais Croyans. Mahmoud, alliant la clémence de kalif à la fermeté de Sultan, répondit qu'avant de rouvrir aux félons le sein de l'islamisme, il fallait qu'ils fissent preuve de repentir, en éteignant l'incendie allumé par eux et qui continuait de dévorer la capitale. Cette condition parut bien douce et fut aussitôt acceptée. Cependant il en eût trop coûté au parti contraire de pardonner à Wéli-Aga; aussi n'y acquiesça-t-il qu'en apparence, et ce généreux membre du triumvirat, que Ramiz et Cady complétaient, succomba sous les poignards dans le palais même de son maître; mais cet attentat fut le dernier que les rebelles commirent, et ceux qui l'instant avant s'employaient de tous leurs moyens à prendre d'assaut le Sérail, s'inclinèrent humblement à l'apparition du Sultan, confirmant

de nouveau son droit de vie et de mort sur eux.

Tel est ce gouvernement, où les extrêmes se touchent si intimement et se succèdent avec une si grande rapidité ; où les sujets sont à la fois si soumis et si faciles à se soulever contre celui qu'ils reconnaissent cependant pour l'arbître de leurs destinées ; où le souverain est si absolu et en même temps exposé à tant de vicissitudes qui le rendent esclave par la contrainte à laquelle elles le condamnent. Il n'est pas étonnant, d'après ces contradictions, qu'on se soit tant de fois trompé sur sa nature énigmatique, tenant comme il le fait les pouvoirs dans une telle mobilité, qu'il devient presque impossible de les saisir avec quelque ressemblance. Pendant qu'on est occupé à peindre le Sultan entouré de toute sa puissance, éclate un orage qui soulève la nation contre le trône, la répand comme un torrent qui, renversant tout ce qui s'oppose à son impétuosité, entraîne l'idole régnante et en expose une autre à la vénération. Il en arriverait de même si l'on vouloit décrire la nation dans ces momens d'effervescence où elle exerce sa faculté de vouloir ; l'instant après

on ne la reconnaîtrait plus, car elle aurait repris ses fers et l'attitude d'une suppliante qui s'avoue criminelle pour avoir osé les briser.

Le grand-vesir tient dyvan à la Porte, excepté les jours de réception des ambassadeurs et ceux où l'on fait la solde aux janissaires, pour lesquels il le transporte au coutbey-halté. Le mardi, le tribunal se compose des deux casy-asker, dont le premier, c'est-à-dire celui de Romélie, rend en son nom les jugemens, l'autre ne remplissant dans ce cas que les fonctions d'assesseur. Le vendredi, l'istambol-cadyssy, ou celui des molla de Galata, de Scutari et d'Eyub, du ressort de qui est l'affaire pendante, occupe le tribunal. Le mercredi, le samedi et le dimanche, le grand-vesir juge prévôtalement. Les lundi et jeudi sont consacrés par lui à des tournées de police qu'il étend jusque dans les quartiers les plus reculés, et pour lesquelles il garde d'ordinaire l'*incognito*, ce qui le rend plus redoutable encore; car si alors ses dgéladds ne sont pas à ses côtés, ils le suivent tellement de près,

que l'exécution de ses ordres jamais ne languit.

Les exécuteurs des hautes-œuvres, que nous avons nommés dgéladds, sont pris parmi les Bohémiens, et quoique Musulmans, jouissent du même mépris que chez nous ceux de leur profession, au point qu'ils ont leur cimetière à part. Il y a toujours des dgéladds de service au dyvan du grand-vesir ; sa Hautesse en a aussi derrière elle, soit qu'elle sorte *incognito* ou en cortège, et à leur défaut, les kasséki (gardes-du-corps), ou bien les tchiaousech du capitan-pacha remplissent les mêmes fonctions, sans pour cela participer au mépris dont l'opinion accable les autres.

Un orta de janissaires, ayant la hallebarde pour arme, et en conséquence nommés kharbadgi, est attaché uniquement au grand-vesir.

Voici une description détaillée de Sainte-Sophie, pour les lecteurs qui jugeroient trop abrégée celle que renferme la promenade précédente.

La figure de cet édifice est un losange; cette irrégularité devient très-sensible de la tribune en face du sanctuaire. Sa longueur dans œuvre est de deux cent soixante-dix pieds, sa largeur de deux cent quarante. Des deux vestibules, le premier communique avec le second par trois portes, et celui-ci avec l'intérieur, au moyen de neuf, dont les battans sont en bois, et non en bronze, comme quelques auteurs l'ont dit. Le vaisseau est, par la multiplicité des voûtes, d'une intelligence assez difficile, et expose le narrateur au manque de clarté. Pour aller du simple au composé, et débrouiller la matière autant que le sujet le permet, nous commencerons par dire qu'il est divisé en trois nefs. Celle du milieu comprend le dôme principal et deux demi-dômes aux extrémités; ceux-ci rachetés par deux portions de dômes aux angles; plus, par une troisième sur le milieu: on a profité des rentrans formés par les portions de dômes latérales pour établir des galeries. Les nefs sont partagées en deux étages dont chacun est divisé en trois parties recouvertes par des voûtes d'arrêtes et en berceau. Le dôme principal ayant trente-huit

pieds de flêche sur cent huit pieds de diamètre, et cent soixante-dix pieds d'élévation au-dessus du sol, porte sur huit énormes colonnes de porphyre enlevées d'un temple consacré au soleil par Valérius, et envoyées en présent à Justinien par une dame romaine. L'étage des nefs latérales est occupé par une galerie qui règne sur les deux grands côtés, et celui en regard avec le sanctuaire; elle était réservée pour les femmes, et par suite de l'esprit d'imitation, on la retrouve dans toutes les mosqués impériales. Cette galerie en marbre, comme d'ailleurs l'édifice en entier, et décomposée en autant de portions que le rez-de-chaussée, porte dans la partie mitoyenne sur huit colonnes de vert antique, dont six placées en première ligne se faisant face dans les deux nefs; les autres en arrière de celles-ci, et sur deux colonnes de marbre, ce qui forme dix points d'appui. Dans les quatre portions angulaires, cette galerie repose sur deux colonnes de porphyre pour chaque portion, disposées de manière à arrondir les angles, ou, pour mieux dire, à suivre les contours de la portion de dôme flanquante; et sur trois colonnes de vert an-

tique qui reçoivent la retombée des voûtes. Ici se fait remarque la plus grande difficulté dans leur raccordement. La galerie en face du sanctuaire est ornée de quatre colonnes de vert antique qui, non-seulement ont le défaut d'être jumelles, mais encore pèchent en ce qu'elles sont accolées de telle manière que la première éclipse la seconde. Ces quatre colonnes reçoivent les dômes à leurs points d'intersection commun; ce qui peut faire excuser le dispositif. Les quatre portions angulaires sont ornées chacune de six colonnes de vert antique qui supportent les portions de dôme flanquantes, et de trois colonnes de jaspe qui reçoivent la retombée des voûtes de l'angle; enfin, chacune des deux portions mitoyennes a un rang de six colonnes de vert antique en première ligne, et quatre colonnes de jaspe en secondes et troisième ligne, correspondant à celles que nous avons citées dans la description du rez-de-chaussée; les voûtes de l'étage sont d'ailleurs en tout une répétition de celles de ce dernier.

Il résulte de ce qui a été dit que, relativement au nombre et à la répartition des colonnes, les galeries supérieures en possèdent quarante

de vert antique et vingt de jaspe ; le rez-de-chaussée huit colonnes de porphyre, vingt-huit de vert antique et quatre de marbre : une remarque à faire, c'est que les colonnes, généralement d'ordre composite, offrent une altération très-sensible de goût dans leurs chapiteaux, et de proportions dans les fûts dont le diamètre n'est point en rapport avec la hauteur. Les intersections trop souvent répétées des voûtes, malgré le mérite de la difficulté vaincue, viennent encore à l'appui de ce reproche, produisant une sorte de confusion qui, à son tour, donne un air maniéré à l'édifice.

Les jours sont répandus également sur le pourtour de la coupole et sur les côtés dans les galeries supérieures. Le dôme est divisé en arceaux exprimés par des mosaïques, et qui tendent vers le sommet en subissant des décroissemens progressifs. Les quatre Evangélistes, exécutés de la même manière, ornaient les angles avant qu'on les eût masqués avec les chiffres des quatre kalif. Deux rampes très-douces conduisent dans les galeries. Au haut de la porte du milieu est le tombeau de sainte Irène. Deux vases destinés sûrement aux lustrations dans leur premier âge, puis convertis

en bénitiers, flanquent encore aujourd'hui l'entrée principale.

On a fait à Sainte-Sophie le reproche de n'être point assez éclairée ; mais il nous semble qu'il n'est pas mérité, par la raison qu'on doit être économe de jours dans les temples ; une lumière trop resplendissante ne pouvant qu'offusquer et nuire au recueillement. En descendant aux détails on trouverait d'autres défauts plus réels à relever, mais il serait injuste de faire valoir contre l'artiste d'aussi minces accusations, puisque le siècle dans lequel il conçut le plan de son ouvrage peut si légitimement lui servir d'excuse. Cette considération doit même lui attirer des éloges pour avoir eu la force de résister au nouveau goût sur d'autres points plus importans, et ce qui les lui assure, c'est l'admiration que provoque encore aujourd'hui le brillant résultat de ses conceptions.

Les ulema, avons-nous dit, sont les seuls parmi les sujets revêtus d'un caractère public, dont le souverain respecte la fortune, ne pouvant user envers eux que du droit de déposition, sans pour cela que la confiscation des

biens s'en suive. Cependant pour éluder cette restriction contrariante qu'il se voit forcé de s'imposer sur la portion de sa puissance dont il est le plus jaloux, il métamorphose un prémier magistrat en officier militaire, ce qui fait rentrer le souverain absolu dans tous ses droits à l'égard du sujet chargé de sa livrée.

On dit qu'un grand mouphty convaincu de prévarication, est exposé à être pilé vif dans un mortier qu'on montre près de la seconde porte du Sérail; mais ce châtiment a-t-il eu jamais son exécution, et même doit-on croire qu'il soit autorisé par la législation ottomane? Le chef de la loi, nanti du pouvoir spirituel, est bien fort, surtout s'il a encore pour lui le corps des janissaires; et le Sultan, dépouillé de l'un et de l'autre de ces moyens de défense, se trouve alors sans armes au milieu de ses ennemis; par conséquent il peut s'attendre à succomber s'il veut combattre, et les ménage tous deux au contraire s'il écoute la prudence.

Les avantages dont le corps des uléma jouit, sont des attraits trop puissans pour que tous ceux qui ont une fortune acquise dans les charges militaires, ne fassent pas leurs efforts

pour en ouvrir la porte à leurs héritiers; mais la clef d'or peut seule y réussir, et souvent encore n'en trouve-t-elle pas le secret, car il faut pour cela l'agrément du Sultan, qui voit plus d'avantage à jouir de son droit de succession.

Nous avons donné aux mouphty le titre de jurisconsultes; nous avons vu que les mudéris fournissent, suivant les grades qu'ils ont pris, à ces offices ainsi qu'aux tribunaux, et ne peuvent arriver aux premières charges sans avoir passé par le médressé de la suleïmanie; partant de là pour ajouter quelques détails sur l'ordre judiciaire, nous dirons qu'il se subdivise en sept classes. La première se compose des deux cazy-asker ou juges d'armée, dont l'un marche à la suite de celle d'Anatolie, et l'autre de celle de Romélie, quand le Sultan les commande, ce qui veut dire que ni l'un ni l'autre ne quittent la capitale. Leur institution remonte à Amurat I, et dans le principe il y avait un seul cazy-asker; mais pour diminuer l'étendue des pouvoirs que ce personnage s'était arrogés, on répartit ceux-ci sur deux têtes. Le grand-mouphty qui alors venait après eux, depuis s'est glissé à la place d'où l'autorité

souveraine avait chassé un compétiteur dangereux, et même a beaucoup accru les conquêtes de son prédécesseur. Ces deux magistrats sont nommés par le chef de la loi, sauf la sanction du Grand-Seigneur, et pourvoient à leur tour aux emplois vacans de cady dans leur juridictions respectives, où toutes les causes relatives aux successions ressortissent de leurs tribunaux, ce qui leur produit des épices très-considérables. Chaque année ils changent.

L'istambol-cadissy, également au choix du mouphty, vient après les cazy-asker, mais toujours dans la même classe. Outre les attributions de la judicature, il a encore celles de lieutenant de police. La durée de son exercice est la même que celle des cazy-asker.

La seconde classe comprend les deux molla des cités de la Mecque et de Médine; ceux des villes impériales de Brousse, d'Andrinople, de Damas et du Caire; les huit autres qui ont pour juridiction les faubourgs d'Eyub, de Galata, de Péra, les villes de Jérusalem, Salonique, Larisse, Alep et Smyrne, échelons successifs par lesquels les mudéris s'élèvent jusqu'au trône sacerdotal. Le mouphty nomme ces magistrats; et de même que ceux de premier

ordre, ils doivent être confirmés par le Grand-Seigneur.

Les dix molla de quatrième classe, et choisis par le mouphty, parmi les mudéris, qui renoncent à arriver à la suleïmanie, constituent les magistrats du troisième ordre; le quatrième se compose des juges nommés spécialement pour prononcer sur les causes relatives aux wakouf. Dans le cinquième sont les cady ou juges ordinaires, pris parmi les mulazim, c'est-à-dire dans le corps des gradués, lesquels ne peuvent passer outre. Cette classe se subdivise en trois autres, et donne un total de douze cent cinquante cadilik, dont cinq cent cinquante en Romélie, les autres dans le reste de l'Empire. Chaque tribunal change de juge tous les dix-huit mois. Enfin la sixième et dernière classe comprend les naïb, substituts des molla et des cady; souvent ils suppléent à l'ignorance des premiers, et jouent, à proprement parler, dans ce cas, le même rôle que les conseillers lors de l'institution des parlemens en France. Ils forment cinq subdivisions, sont tous à la nomination des juges de qui leurs offices dépendent, et afferment ceux-ci moyennant une partie du casuel.

Il est une autre grande charge de la magistrature qui vient après celle de scheïk-ul-islam, et porte le titre de nakib-ul-eschraf. Celui qui en est investi, en sa qualité de chef des émir, doit toujours être choisi parmi les descendans d'Ali, et dans les rangs des chérif. Il marche, pour la considération, presque sur la même ligne que le chef de la loi; il prononce en personne, ou par l'organe de ses subdélégués, sur toutes les causes civiles et criminelles dans lesquelles l'une des parties porte le turban vert; il ajoute à ces attributions de premier ordre, celle d'avoir la garde de l'étendard sacré; enfin il peut devenir mouphty, mais alors il cesse d'être chef des émir. Ce magistrat et ses chargés de pouvoirs composent un corps à part dans la judicature.

A tontes les charges de la magistrature sont attachés des revenus domaniaux connus sous le nom d'arpalik; mais les premières étant les seules bien rétribuées, les autres mésusent du privilége qu'on leur a imprudemment laissé, d'exiger des droits de greffe, et se servent de ce prétexte pour mettre à contribution la partie qui a gain de cause, lorsque celle-ci réclame acte de la sentence rendue.

L'importance du procès sert en pareil cas de base au juge pour régler ses prétentions, souvent démesurées. Quant aux mouphty de la province, ils sont les moins biens payés, ce qu'explique leur rôle passif.

Selon le dire des uléma, les softa consacrent vingt années au cours d'etudes complet des médressé. Chaque jour ils prennent une leçon qui dure deux heures, mais pour un grand nombre elle ne peut s'étendre qu'à une, eu égard à la transcendance des matières qu'on y traite; ce qui veut dire, en deux mots, qu'on met les élèves à la poursuite de toutes les subtilités de l'école, et que la théologie, chez les Musulmans, est aussi abstraite qu'on peut l'imaginer. Cette contradiction avec la simplicité que la religion affecte, est très certainement un outrage fait aux intentions du législateur; mais comment guérir les hommes de ce penchant funeste qui les porte à vouloir opiniâtrement creuser dans le vide?

Le cours d'études se divise en dix classes, savoir : la grammaire, la syntaxe, la logique,

la morale, la science des allégories ou la rhétorique, la théologie, la philosophie, la jurisprudence, le Koran et ses commentaires, enfin les lois orales du Prophète. Toutes les études généralement se font en arabe; cependant on y ajoute le secours des langues persane et turque, dont la dernière, au moyen de ses alliances avec les deux autres, a su convertir un idiôme informe en une langue riche et harmonieuse, qu'il n'est cependant accordée qu'à la classe distinguée de parler, et qui trouve son emploi dans la rédaction des annales de l'Empire, ainsi que dans tous les écrits émanant du ministère ou des premiers tribunaux. — C'est le Koran à la main que les étudians apprennent la prosodie, à psalmodier et à lire dans toute la perfection de l'art.

INSCRIPTION GRECQUE DE L'OBÉLISQUE.

Κίονα τετράπλευρον, ἀ εὶ χθονί κείμενον ἄχθος,
Μοῦνος ἀνασταῖσαο Θειδόσιος βασιλεὺς
Τολμήσας, Πρόκλῳ ἐπεκέκλετο· καὶ τόσος ἔστη
Κίων ἠελίοις ἐν ζιακοντα δύο.

TRADUCTION DE CETTE INSCRIPTION, PAR H^co. GROTIUS.

Strata jacebat humi pridem quadrata forma columnæ,
Theudosii jussu principis, arte Procli,
(Quippe nefas aliis) moles surrexit in altum
Intra tres decies tanta duosque dies.

TRADUCTION.

Cette colonne, de forme quadrangulaire, était renversée par terre : mais par ordre de Théodose et par les soins de Proclus (nul autre n'eût pu y réussir). Cette étonnante masse a été relevée en trente-deux jours.

INSCRIPTION LATINE GRAVÉE SUR CE MÊME MONUMENT.

Difficilis quondam dominis parere serenis
Jussus et extinctis palmam portare tyrannis,
Omnia Theodosio cedunt sobolique perenni :
Ter denis sic victus duobusque diebus
Judice sub Proclo sublime elatus ad auras.

TRADUCTION.

Il était difficile d'accomplir la volonté des dieux, et de remporter la palme sur les tyrans vaincus; mais tout cède à Théodose et à son immortelle race. C'est ainsi que sous la préfecture de Proclus, ce monument,

qui gisait à terre, a été relevé en trente-deux jours, et porte sa tête orgueilleuse dans la nue.

INSCRIPTION DE LA COLONNE DE BRONZE, *vel* COLOSSUS STRUCTILIS.

Τό τετράπλευρον θαῦμα τῶν μεταραίων,
Χρόνῳ φθαρεν, νῦν Κωνσταντῖνος δεσπότης,
Ὃ Ρωμανοῦ παῖς, δόξα τῆς σκηπτουχίας,
Κρεῖττον νεουργεῖ τῆς πάλαι θεωρίας.
Ὃ γάρ Κολοσσός θάμβος ἦν ἐν τῇ Ρόδῳ,
Καὶ χαλκός οὗτος θάμβος ἐστὶν ἐνθάδε.

TRADUCTION LATINE, D'APRÈS GRUTERUS.

Sublimia inter opera sublime hoc quadrum
Ætate Constantinus afflictum, pater
Cui nomine est Romanus, imperii decus,
Cerni priore pulchrius forma dedit.
Fuit Collossus in Rhodo miraculum:
Sed istud æs hîc majus est miraculum.

TRADUCTION.

Cette pyramide, célèbre entre les chefs-d'œuvres de l'art, ayant été dégradée par le temps, l'Empereur Constantin a ordonné que ce monument, la gloire de l'Empire, fut restauré de manière à effacer sa magnificence passée. Le Colosse de Rhodes était sans con-

tredit une merveille du monde; mais ce bronze est une plus grande merveille encore.

INSCRIPTIONS DE LA COLONNE BRULÉE.

1.

Σύ χριστέ κόσμου κοίρανος καὶ δεσπότης·
Σοὶ νῦν προσπτύξα. τὴν σὴν δοῦλην πόλιν,
Καὶ σκῆπτρα τάδε, καὶ τῆς Ῥώμης κράτος,
Φύλαστε τάυτην, σῶζε τ' ἐκ πάσης βλάπτης.

2.

Τό θεῖον ἔργον ἐνθάδε φθαρέν χρόνῳ
Καῖνε μανουήλ εὐσεβής αὐτοκράτωρ.

TRADUCTION.

1.

O Jésus-Christ, arbitre et souverain du monde, j'élève ma prière vers toi; protége cette ville, ce sceptre, et l'Empire romain, et préserve-les de tout danger.

2.

Cet ouvrage divin, dégradé par le temps, a été restauré par les ordres de l'empereur Emmanuel.

SIXIÈME PROMENADE.

LES EAUX DOUCES D'EUROPE.

Des édifices militaires de Constantinople. — École de l'artillerie et du génie. — Description de la vallée des eaux douces, et de la maison impériale qui porte ce nom. — Détails sur la topographie de Constantinople en général. — Divertissement des deux sexes dans l'Orient. — Mise au vert des chevaux du Grand-Seigneur. — Nouveau kiosk; des palais impériaux en général.

N'EUT-ON que quelques jours à donner à Constantinople, on doit en consacrer un à visiter les eaux douces; mais, lorsqu'une fois l'on a joui de cette promenade récréative, on désire la répéter; car, de toutes les courses qu'on peut faire dans les environs de cette capitale, c'est une de celles qui offrent la plus grande variété d'objets.

Nous partîmes de Péra, attirés, comme tant d'autres, par le murmure du Barbysès et du Cydaris, dont les noms, donnés par l'an-

tiquité, retracent des souvenirs que la présence des objets rendent plus efficaces encore. La route la plus attrayante pour faire cette promenade est sans contredit la voie de mer. En la parcourant, on oublie presque le but qu'on s'est proposé, et l'on croit, à chacun des objets intéressans qu'on passe en revue, et qui s'offrent en foule, être arrivé à celui qui vous attire. Par exemple, qui pourrait voir sans éprouver la jouissance réservée aux artistes, ces casernes spacieuses semées sur la rive droite du port, dont quelques-unes, restes précieux du règne de Sélim, annoncent dans le fondateur l'intention bien marquée de rendre à sa nation son ancienne existence politique? Les casernes de la marine séduisent d'abord par le style de leur architecture, et l'on est tenté de croire qu'on ne rencontrera plus rien qui leur soit comparable; mais lorsqu'ensuite on découvre cet autre édifice du même genre, destiné aux bombardiers et mineurs (comparadgi et laghoumdgi), l'esprit revient de son premier jugement pour le condamner comme trop précipité, et accorde la palme à ce qui la réclame avec des titres si légitimes. Il règne dans ce dernier édifice

une recherche de convenances accommodées avec le goût et la décoration, d'autant plus séduisante que cette heureuse association ne se rencontre point dans nos bâtimens militaires, pour lesquels la solidité et l'économie sont les seules conditions qu'on se croit obligé de remplir.

La caserne dont nous parlons est un bâtiment carré de quarante toises environ de côté, orné sur chacune de ses faces d'un porche élégant qui rompt l'uniformité de la ligne droite ; dans la cour, s'élève une mosquée construite sur des proportions analogues à celles de l'édifice ; la facade principale qui prend vue sur le port, est précédée d'une large terrasse garnie de mortiers sur leurs affûts, placés en première ligne : indice évident de la destination de l'édifice. Cette même terrasse sert de champ de manœuvre, et, au moyen de ses retours sur les côtés, procure un dégagement plus que suffisant pour ménager à l'architecture son effet, que complète d'ailleurs l'illusion produite par une décoration à fresque.

En général, tous les monumens de ce genre, qui embellissent Constantinople, sont

conçus sur un plan vaste et grandiose. La caserne du Champ-des-Morts de Péra confirme mieux qu'aucune autre cette opinion; dans cet édifice, l'architecture la plus élégante est développée sur quatre façades offrant chacune trois pâtés, l'un au milieu, les deux autres aux angles, liés entre eux par des portiques, le tout précédé de porches; en outre, d'un plan et d'une élévation aussi riches : on y remarque une prodigalité d'intentions si fines, si délicates, un tel luxe d'ornemens, qu'on serait tenté de regarder leur excès, réellement contraire aux convenances, comme un moyen de séduction imaginé par l'artiste, pour désarmer ces janissaires ennemis de tous principes de discipline, et faire tomber de leurs mains les torches incendiaires dont ils se sont servis avec tant de barbarie pour détruire ce qui pouvait contrarier leurs inclinations licencieuses.

Les deux descriptions que nous venons de donner font juger que les édifices militaires de Constantinople affectent généralement la forme carrée, si l'on en excepte ceux de Top-Khané, qui s'étendent sur une seule ligne; le plus souvent ils n'ont qu'un étage

précédé à l'intérieur d'un large portique de même que le rez-de-chaussée; une mosquée est toujours la première dépendance qu'on leur donne lorsqu'ils sont spacieux; et cet accessoire ne contribue pas peu à l'effet plein de noblesse qu'ils produisent. Quant à la distribution intérieure, les casernes sont décomposées en appartemens de deux pièces, l'une sur le devant, l'autre prenant jour sur le derrière, garnies de larges lits de camp et d'armoires proportionnées en nombre à celui des hommes de la chambrée, qui est de dix-huit à vingt. Les porches des quatre façades supportent des kiosk, entre lesquels le plus apparent est réservé pour Sa Hautesse lorsqu'elle honore de sa visite ces établissemens, ce qui se voyait souvent pendant le règne du Sultan Sélim, peut-être même avec trop de fréquence. La décoration et le relief ressortent au moyen de fresques qu'on renouvelle pour peu qu'elles aient souffert des injures de l'air. Dans toutes, on remarque une propreté admirable; mais ce qui étonne davantage les Européens, c'est le silence qui règne dans ces édifices, habités toujours chez nous par des hôtes bruyans.

Derrière la caserne des comparadgi est l'école des ingénieurs (muendgi), où l'on voit des Turcs se livrer à l'étude des mathématiques, que d'autres Turcs enseignent; une bibliothèque rassemblant nos meilleurs ouvrages dans les sciences exactes; des instrumens de géométrie et d'astronomie; près de là un tracé de fortification en relief avec tous les détails tant dans le corps de place que dans les dehors et les communications, exécuté aussi par des Ottomans; enfin l'attirail complet des écoles militaires. Cet établissement reconnaît encore Selim III pour fondateur; mais aujourd'hui il est tombé dans la langueur comme toutes les précieuses innovations introduites par ce Sultan. Les Turcs, mal conseillés, se montreront-ils donc toujours défians envers les institutions dont ils seroient redevables aux infidèles, et persisteront-ils sans cesse à perpétuer leur enfance par suite d'un préjugé absurde qui conspire ostensiblement leur ruine?

Dans l'école dont il est question, les officiers de bombardiers sont réunis aux mineurs ainsi qu'aux ingénieurs, tout en composant néanmoins un corps distinct. D'après cet arrangement, qui fait résider l'art de l'artilleur dans

une classe d'officiers, ceux des topdgi se trouvent réduits à n'être que des canonniers exercés dans la seule pratique.

L'école des ingénieurs et mineurs, se compose de quarante élèves qui consacrent plusieurs années à acquérir les connaissances relatives à leur métier. Celles-ci leur sont enseignées par des kodgiat et comprennent les mathématiques élémentaires, la mécanique, la fortification, ainsi que la théorie des mines. On leur donne encore quelques notions sur les reconnaissances militaires, mais insuffisantes cependant pour bien s'acquitter de cette branche importante de leur service; ils s'exercent en outre au levé ainsi qu'à la réduction des cartes; ils possèdent même une collection en ce genre, assez bien composée, où l'on remarque l'exactitude jointe à la pureté dans le dessin.

Seïd-Moustapha, qui le premier eut la direction de cet établissement, dans sa brochure intitulée : *Diatribe de l'ingénieur Seïd-Moustapha sur l'état actuel de l'art militaire dans l'empire Ottoman*, donne la relation de toutes les peines, de tous les obstacles que cette innovation eut à vaincre. Le sultan Sélim avait

fait construire en petit dans la plaine de l'Ok-Meïdan et celle de Lévend-Tehiflik, plusieurs systèmes bastionnés dont on se servait pour s'exercer à tous les travaux d'un siége ; idée ingénieuse qui remplissait encore un but politique, celui de prouver publiquement la supériorité de moyens de la tactique européenne, et qui, au rapport de notre auteur, obtint un plein succès. La manière dont ce dernier parle des casernes de Scutari, annonce qu'elles étaient de la plus grande magnificence, pourvues de bains, de mosquées, de boutiques, de pavillons pour les officiers; enfin leur édification avait coûté cinq millions de piastres, et alors la valeur de la piastre, rapportée à notre monnaie, était de deux francs, plus des centimes. Le même assure que les troupes de nouvelle création étonnaient les Européens par leur précision dans les manœuvres ; que quelques-uns de leurs officiers, pressés par le désir de s'instruire, suivaient les cours de Sulidzé, et à cette occasion, il ajoute que les Constantinopolitains se distinguaient par leur intelligence. Tout cela prouve que le règne d'un prince ami de la civilisation, se fait sen-

tir à une nation, quelle que soit la persévérance de celle-ci dans ses préjugés.

Les ingénieurs sont en très-petit nombre, et qualifiés du titre de kodgja (professeur). Ils font le service d'officiers d'état-major, et en cette qualité, suivent le grand-vesir au camp, ainsi que les différens ser-aker (généraux en chef). Le gouvernement les emploie dans le moment actuel à visiter et à mettre en état de défense les places de sa frontière d'Europe. Ils reçoivent des fiefs militaires pour émolumens; quant à la considération qui leur est accordée, on doit deviner qu'elle est loin d'être proportionnée à leur mérite. Le préjugé qui l'attache à la force corporelle, et le rôle passif auquel ils se trouvent condamnés par état, sont deux causes qui les empêchent nécessairement de l'obtenir, calculée d'après leurs droits.

Le bagne, qui semblable pour l'aspect à l'antre du Minotaure, vient s'offrir à côté des édifices que nous avons décrits et des brillans établissemens de la marine, comprime et détruit les sensations nobles que les premières ont fait éprouver. Ce lieu d'infortune ne renferme seulement pas des malfaiteurs; il englou-

tit encore une foule de malheureux que le sort des armes a fait tomber dans les mains des Turcs. Là gémirent aussi pendant long-temps des Français victimes de la violation du droit des gens dans ces temps où la Porte pliait sa politique aux calculs de deux cabinets ennemis déclarés du nôtre.

Dans l'espoir de trouver du soulagement, si l'on porte ses regards sur l'autre rive, ils rencontrent les ruines d'un palais dont une tradition vague attribue l'érection à Bélisaire; et les souvenirs que ce nom illustre réveillent, redoublent encore les impressions pénibles qui se sont attachées à vous. L'idée du triomphe de l'ingratitude brise le cœur, quel que soient les lieux, le siècle, les hommes qui en aient été les témoins.

Nous vîmes sur la même rive un quartier entier, nommé Batala, qui s'étend au dedans et au dehors des murailles du côté du port, et qui offrait alors des maisons achevées de la veille, au milieu des débris d'autres dont les ruines n'étaient pas encore relevées. Nous reconnûmes, avec étonnement, le même quartier qui, peu de mois avant, avait été la proie d'un incendie.

C'est le propre de Constantinople : quelqu'affreux que soient les ravages du fléau qui détruit et renouvelle chaque vingt ans cette capitale, le mal, dans le cours de l'année, se trouve réparé. Cela ne doit point étonner; les maisons pour être édifiées ne demandent guère plus de temps que pour être converties en cendres. Leur fragilité semble même annoncer le peu d'importance que les Musulmans attachent à ces demeures passagères. Ils se bornent à camper sur cette terre, et ne recherchent vraiment la solidité et la permanence que dans leurs tombeaux. C'est dire que ce mépris est autant le fruit de la religion que du régime politique, puisqu'on le trouve aussi dans la classe obscure, que la médiocrité met cependant à l'abri de la spoliation; crainte à laquelle on serait tenté de l'attribuer uniquement au premier abord.

Le palais du célèbre Husseïm, pacha, que la mer baigne et qu'on voit à l'entrée du bourg d'Eyub, répond parfaitement, par l'élégance et les dimensions, au rang et la faveur de celui qui l'habitait. Peut-être lui reprochera-t-on d'être trop maniéré, de présenter une façade brisée par un trop grand

nombre de saillies, d'avoir, comme tous les édifices ottomans, une fraîcheur trop passagère, donnée aux dépens de la durée; j'accorderai tout cela, mais si les osmanli ne traitent pas aussi sérieusement que nous cette partie essentielle de l'existence sociale, ils se ménagent par-là le plaisir de satisfaire leurs fantaisies sur l'article *habitations*. Aussi constans dans la forme et les couleurs de leurs vêtemens que pour notre compte nous nous montrons frivoles à cet égard, ils changent en revanche de maisons aussi facilement que chez nous l'on prend d'autres habits; éprouvant aussi ce plaisir que la variété porte avec elle. Peut-être même sera-ce dans l'intention de combattre ce penchant, que la loi considère comme un mérite d'avoir habité vingt ans sous le même toit; et pour récompenser cette constance éprouvée, en cas de vente de la maison, qu'elle accorde au locataire la préférence sur tout autre acquéreur; peut-être aussi cette faveur est-elle seulement une conséquence du retrait vicinal, qu'admet la législation musulmane.

On nous fit voir sur le revers des monts qui forment la rive opposée, une étendue de ter-

rain considérable semée de petites colonnes en marbre blanc, hautes chacune de deux coudées. Ce champ est nommé l'Ok-Meïdan; là, nous dit on, Sa Hautesse vient quelquefois s'exercer à tirer de l'arc, et ces cippes marquent les places où ses flèches sont tombées. Comment croire qu'en Europe, dans cette portion du globe où la civilisation a pris racine et ne demande qu'à se propager, il est un monarque qui ose élever de semblables monumens, et perpétuer par des trophées le souvenir de faits aussi puérils?... Vraiment on est parfois tenté de penser que ces Ottomans sont arrivés hier des champs sauvages de la Scythie; et si on les compare à leurs voisins, on se persuade avec moins de peine encore qu'ils vont y retourner, du moins c'est la réflexion qui vient aussitôt s'offrir à l'esprit. Mais cette même réflexion n'aurait-elle pas été suggérée par la prévention qui préside d'ordinaire à nos premiers jugemens? Si nous nous rappelons que dans le siècle de Périclès le ciseau des Phidias et des Alcmènes égalait aux dieux de simples mortels qui n'avaient d'autres titres à l'apothéose que d'avoir vaincu leurs rivaux au pancrace, nous reconnoîtrons qu'en cherchant

bien, souvent on trouve des rapports sensibles entre les peuples qui, au premier abord, semblent en avoir le moins; d'ailleurs les monumens que nous avons si injustement critiqués sont bien ceux d'une nation guerrière; seulement ils devraient être, comme dans un temps, des pierres d'attente préparées pour servir à élever des trophées plus glorieux et plus solides.

La rive droite du port offre successivement, à partir de Galata, les quartiers de Cassim-Pacha, de Divan-Hané, de Kas-Keuïu et de Sulidzé, où l'on entend parler turc, grec, arménien et hébreux. Si l'on s'enfonçait dans l'intérieur des terres, on trouverait San-Demitrio, Mikèlé-Tèké et Piali-Pacha, assis sur la croupe des hauteurs qui configurent le terrain et le découpent par plusieurs vallées qui ont leur débouché dans le port. Si l'on remonte celle de Piali-Pacha, on arrive dans un lieu solitaire où semble vouloir se cacher une mosquée remarquable cependant par six coupoles, qui lui donnent un trait de ressemblance avec la grande mosquée de Brousse et celle de la Mecque. Si l'on atteint le plateau de l'Ok-Meïdan, on se procure la jouis-

sance d'un horizon très-vaste, qu'on peut varier même autant qu'on le veut en poussant sa reconnaissance jusqu'au cimetière juif, d'où l'on plane sur la vallée des Eaux-Douces. Ce plateau immense commence au Champ des Morts de Péra et finit où nous venons de nous arrêter; mais sa stérilité annonce que dans les gouvernemens dont l'égoïsme et l'arbitraire sont les principaux moteurs, on dépouille la terre de sa parure naturelle au lieu d'y ajouter, et que chacun s'emploie à l'envi à détruire. Heureusement les arbres verts qui ombragent les nombreux cimetières dont ces quartiers sont entourés, rendent un peu de vie au paysage. Ce sont les signes uniques d'existence que la végétation offre dans ce vaste espace.

Il est à observer que sur la rive septentrionale du port les édifices particuliers tapissent les revers, laissant avec intention le débouché des vallées aux établissemens publics qui, sur l'autre versant, occupent les sommités. Les emplois différens auxquels les uns et les autres sont consacrés, ont réglé ces convenances.

Eyub, qu'on trouve au fond du port sur

sa rive méridionale, et dans une situation des plus agréables, contribue beaucoup, par ses coupoles dorées, à l'effet du tableau, qui ne pourrait être plus harmonieux. A côté, sur le bord du canal, et toujours en suivant la même rive, on aperçoit une longue suite de maisons impériales destinées aux sultanes; c'est-à-dire, aux sœurs, nièces et cousines de Sa Hautesse; les seules avec la Validé qui portent ce titre, quoique grand nombre d'auteurs le donnent aux femmes du Grand-Seigneur.

On remonte la vallée des eaux douces sur un canal sinueux, bordé d'aunes élevés, et encaissé à peu de distance de ses rives par deux chaînes de hauteurs, qui renferment entre elles une prairie, dont le vert gazon attire en foule les habitans de la capitale. Ici, le Grec laisse reparaître des traces de son caractère enjoué, et oublie, au sein de la gaîté, qu'il a des maîtres. L'arménien y apporte son naturel pacifique et son flegme germanique, qui le suit au champ comme à la ville. Aussi sèvère que l'austère Musulman sur l'article des mœurs, comme lui il condamne un sexe, voué à l'esclavage dans l'Orient, à ne paraître en public qu'avec un voile (yachmák), qui

dérobe les contours les plus gracieux de la figure, mais fait ressortir en revanche la vivacité des yeux; et sous un ample surtout (féredgé), qui ensevelit impitoyablement les toilettes les plus soignées, ainsi que les tailles les plus jolies: préservatifs imaginés par une législature sage, comme plus efficaces que toutes ces lois somptuaires des Romains faites sans succès pour rappeler leurs femmes à la modération. Le Juif prend aussi sa part des divertissemens qu'offrent les eaux douces, sans perdre toutefois l'ardeur du gain qui naît avec lui pour le suivre jusqu'à la tombe. Le Franc y est également attiré par la fraîcheur des ombrages et par le concours nombreux des individus de toutes les nations qu'on y rencontre. Il sourit malignement, en comparant sa condition libre et enviée, avec cette existence exposée à tant de tribulations, de vicissitudes, de contrariétés, qui est le partage de la classe malheureuse des rayas. Quant au Musulman, il s'y présente en maître. Dédaigneux également avec toutes les nations qui ne sont pas la sienne, il veut bien permettre à ses esclaves de déposer pour un instant leurs fers, afin de se ménager la satisfaction de les con-

templer d'un air méprisant, d'un regard pitoyable, s'abandonner sans dignité à la folie. Errant à pas calculés et méthodiques, ou bien étendu mollement sur ses tapis, il tire vanité de sa gravité magistrale, à proportion de ce qu'il voit les autres perdre la leur, et se confirme ainsi de plus en plus dans la haute opinion qu'il a de lui-même.

La rivière qu'on remonte vous promène pendant trois milles, à partir de son embouchure, jusqu'au kiosk du Grand-Seigneur, qui d'ordinaire est le but du voyage. Elle coule d'abord dans un lit resserré, puis se répand dans un large bassin, où aboutit une autre vallée également agréable; et va mêler ensuite ses eaux jaunâtres, grossies par celles de son affluent, aux eaux transparentes du port, dont elle altère souvent la limpidité dans la saison pluvieuse. Ses rives vous offrent çà et là quelques habitations clair-semées; mais surtout des sites qu'on s'étonne de voir dédaignés, voisins comme ils le sont de la capitale; et même une continuité de ruines modernes, au lieu des maisons de plaisance qui devraient les orner. Des ponts en bois, jetés de distance en distance, établissent les

relations entre les deux rives qui, tour à tour, vous appellent. Les coudes formés par la rivière deviennent d'autant plus prononcés, que la vallée, s'élargissant davantage, présente à celle-ci un tapis de verdure plus favorable à ses écarts. Malgré les détours multipliés dans lesquels elle vous entraîne, on lui pardonne cependant, en considération des ombrages frais qu'elle sait toujours procurer, et des différens points de vue qu'elle ménage. Dailleurs on est distrait encore par le souvenir de l'infortunée Io, qui mit au jour, dans ces contrées mêmes, Céroëssa, fruit de ses amours avec le maître de l'Olympe. Devant soi est le promontoire consacré par les Byzantins à Semystra, pour avoir, selon leur croyance, allaité cette fille illustre, dont Neptune fut épris, et qui devint dans ses bras mère du fondateur de Byzance. On sourit en faisant la remarque que la vanité est de tous les siècles, et se retrouve chez toutes les nations à la première page de leurs annales; cependant, malgré la solidité de cette réflexion, l'œil ne parcourt pas, avec un intérêt moindre, les bords du Barbysès et du Cydaris, consacrés, comme ils le sont, par l'une des fictions

les plus ingénieuses de la fable. Tout conspire donc, la beauté du site, les réminiscences qu'il réveille, les accessoires qui l'aident encore à charmer; tout conspire, dis-je, en s'égarant dans la vallée des Eaux Douces, à abréger la route pour l'esprit, auquel tant de distractions ne laissent pas le temps de la mesurer. Mais lorsqu'on découvre le terme de ses désirs, on se félicite plus que jamais d'avoir entrepris cette excursion ; car les objets qui frappent vos regards annoncent une légère intention de ressemblance avec les maisons de plaisance de nos rois, et, tout en faisant sentir la grande supériorité de ceux qu'on a voulu imiter, ramènent pourtant des souvenirs auxquels on se livre avec un secret contentement sur ces confins du monde civilisé.

Le palais de S. H., de même que tous les édifices impériaux rarement visités par elle, est en proie à la dégradation produite non-seulement par les injures de l'air, mais encore par les dilapidations qu'exercent les personnes commises à leur conservation. Sa façade regarde un beau bassin en marbre du milieu duquel s'élèvent deux vases dont la forme gracieuse laisse percer les traces des

siècles antérieurs ; et une colonne torse couronnée, en guise de chapiteau, par quatre têtes de cigognes dont chacune forme un jet d'eau. Ce bassin, sur les bords duquel le connaisseur ne voit pas sans regret des débris de fûts en vert antique et en porphyre servir de points d'attache aux bateaux, est séparé du canal supérieur par une double écluse en marbre blanc, formant plusieurs cascades au moyen des différens étages de conques qui décomposent sa hauteur. Trois pavillons d'une forme orientale sont répartis le long de cette écluse, et occupent, l'un, le milieu, les deux autres ses extrémités. A côté de la maison de plaisance est un kiosk détaché, sur le dessin de la croix grecque. Cet édifice léger repose sur des colonnes en marbre qui ornent en entier son pourtour, recevant des arcades à plein cintre; au milieu est un bassin garni sur ses bords de petits jets d'eau qui retombent en gerbe sur un mamelon de marbre, du sein duquel l'onde jaillit de toute part; le plafond présente un dôme décoré de sculptures surdorées. Ce tracé est assez généralement adopté pour les kiosk.

Le canal supérieur se prolonge en ligne

droite dans l'étendue de cinq cents toises; il est encaissé de marbre, et ses rives sont plantées de deux rangs d'arbres, formant une voûte de verdure sans interruption pendant toute sa longueur. On le passe à son extrémité sur un pont de bois, et l'on arrive au village de Kiathana dont les habitations sont en partie dans la plaine, et, en partie, assises sur le revers des hauteurs de la rive droite. Là, on rencontre un bon nombre de promeneurs qui viennent se restaurer avec les mets champêtres que ces lieux produisent en abondance, et dont la supériorité que le gazon fleuri leur donne sur tout autre laitage, étend la réputation au loin.

Nous avons dit qu'avant d'arriver à la maison impériale, on trouve le confluent de deux vallées, chacune arrosée par un cours d'eau dont la réunion forme la rivière des eaux douces; l'un de ces deux affluens, celui de Kiathana, prend sa source quelques milles au-dessus de Pirgos, c'est-à-dire, parcourt un espace de cinq heures de marche, dans un bassin bien ouvert, et qui reçoit plusieurs affluens secondaires. L'autre suit une route plus détournée et sinueuse;

venant de douze milles au-dessus de l'aquéduc de Justinien, il arrose une vallée solitaire, à l'entrée de laquelle on trouve Ali-Bey-Keuïu. Ce village est situé au débouché d'une autre vallée assez profonde, qui court au sud, tandis que les deux principales prennent leur direction entre le nord et l'ouest.

Pour compléter la grande dissection du sol qui environne Constantinople, nous dirons qu'une chaîne, partie de l'Hœmus, vient, en passant derrière Pirgos, Bellegrade, Baktche-Keuïu, Bujuk-Dèré et Sarieri, finir au Kavak-d'Europe, interrompue à ce point extrême par le canal de la Mer-Noire; qu'à cette chaîne, courant du nord-ouest au sud-est, se rattachent plusieurs contre-forts qui séparent des vallées dont les unes vont déboucher dans l'Euxin; telles sont celles de Domus-Dèré, de Kila, de Fanaraki, etc.; d'autres dans le Bosphore, parmi lesquelles les affluens de Bujuk-Dèré, de Thérapia, de Stégna, de Balta-Liman, d'Orta Keuïu, et de Baktché-Keuïu, tiennent le premier rang; d'autres déversant dans le port au moyen de la vallée des Eaux Douces qui les recueille; enfin quelques-unes plus larges, mais beau-

coup moins profondes, déchargent leurs eaux dans la Propontide : telles sont les vallées de San-Stefano, de Daoud-Pacha, et celle de Topchilar qui traverse Constantinople du nord au sud. Les berges de ces vallées sont très-roides, sujettes à enfoncemens, exceptant toujours celles de la Propontide qui, d'après la configuration du terrain beaucoup plus uniforme, puisqu'il est l'extrémité d'un contre-fort, procèdent aussi d'une manière moins capricieuse. Quant au sol, considéré sous le rapport de sa nature, il est schisteux et calcaire. Cette ébauche donne à juger combien est accidentée la campagne de Constantinople, par conséquent les difficultés qu'elle oppose aux reconnaissances militaires, ainsi qu'au levé.

Sur la rive droite du beau canal qui, partant du kiosk, va finir à kiathana, est un vaste espace ménagé pour le jeu du dgirid; il sert aussi de champ de tir à l'artillerie qui possède près du palais même ses établissemens d'école, et fait là étalage d'une vingtaine de bouches à feu qu'on reconnaît pour être des pièces russes.

Si les Turcs savaient pousser plus loin ce

système, en apprenant à se servir de toutes les armes de leurs ennemis, sans oublier dans ce nombre les ruses de la politique qui, cependant, ne leur sont pas absolument inconnues; s'ils y joignaient l'étude des sciences à laquelle ils accordent trop peu d'intérêt, ils parviendraient aussi à se faire respecter, ou du moins ils cesseraient de présenter ce contraste si choquant relativement aux autres, et si préjudiciable pour eux-mêmes. Mais combien de temps ne faudra-t-il pas répéter au plus grand nombre ces vérités, rejetées, surtout par les janissaires, avant de réussir à se faire écouter et croire?

Les prairies que la vallée renferme dans sa partie supérieure sont réservées à parquer les chevaux de Sa Hautesse lorque la saison des fleurs ramène le vert naissant. Le jour de leur départ, qui est d'ordinaire celui de la Saint George, fournit le motif d'une fête solennisée avec pompe dans le Sérail. Le souverain, placé dans un de ses kiosk, suit de l'œil ces objets de ses affections aussi longtemps qu'il lui est possible de les voir, et quelquefois même se rend sur leur passage pour les perdre plus tard de vue. Ceux-ci defilent de-

vant lui ayant le grand et le petit écuyer (buyuk et kutchiuk émir-ahor) à leur tête; ils prennent leur route par la porte d'Andrinople, et de là se dirigent vers les lieux où ils vont tondre l'anémone, la scabieuse, l'ancolie, qui cependant se hâtaient de jouir de la lumière dans l'espoir de parer le sein de quelques belles. De son côté la cour en gala, s'empresse, autant qu'il est en son pouvoir, à rehausser l'éclat de ce jour consacré, et les Bulgares qui habitent les villages sur le territoire desquels ces chevaux sont parqués, jouissent de priviléges dictés toujours par l'esprit qui a fait instituer cette fête, qu'on nommera bizarre si on la juge selon nos opinions.

En effet, dirons-nous : voilà bien les Tartares des rives de la Caspienne qu'on retrouve dans ce culte, ou tout au moins dans cet hommage rendu à des coursiers autrefois les compagnons fidèles de leurs fatigues, de leurs périls, de leur enfance, de leur vieillesse, et qu'ils honorent comme si encore aujourd'hui ils ne pouvaient exister sans eux, ou comme s'ils cherchaient à réveiller une antique affection. Ceci joint à d'autres remarques, conduit

à dire qu'on reconnaît à nombre des usages ottomans, les traits peu altérés, souvent même bien prononcés de la nation Nomade.

Mais il serait difficile que ceux sur qui tombe cette observation eussent une autre direction d'idées, prévenus, comme ils affectent de l'être, contre tout ce qui n'est pas eux, et retenus toujours loin des autres peuples à cette distance où la force d'attraction n'a plus d'effet. Au reste, ils sont beaucoup mieux sans doute comme cela, qu'ils ne pourraient être en voulant singer ce qu'ils ne réussiraient à imiter parfaitement qu'après un laps de temps que leurs voisins ne leur accorderaient sûrement pas dans l'intention bénévole de leur laisser le loisir d'arriver à leur hauteur; ainsi donc, que la religion soit leur sauve-garde; qu'ils s'abandonnent tout entiers à son influence; qu'ils admettent pourtant ce qui peut leur fournir des avantages tant dans la guerre que dans la paix, sans choquer l'islamisme; en suivant cette marche mesurée qui tient un milieu entre le point reculé où nous les avons quittés au seizième siècle, et celui où nous sommes arrivés, ils prendront nos vertus et nous laisseront nos vices. Que le souverain,

par exemple, cesse de vivre en défiance au milieu de ses sujets, et que ceux-ci de leur côté, accourent à la voix du souverain, la reconnaissant pour celle de la religion et de la patrie; que les ministres soient en garde contre la corruption et le Sultan contre ses ministres; que cette classe condamnée à l'abjection et à laquelle on donne le nom de rayas, devenu injurieux depuis qu'elle le porte; que cette classe malheureuse, dis-je, goûte en paix les douceurs d'une existence obscure autant que les maîtres le voudront, mais qui du moins ne soit point empoisonnée par les inquiétudes; que l'industrie soit leur partage, tandis que les grandeurs resteront aux autres; que des encouragemens remplacent les désordres, les spoliations, les avanies exercées par les gouvernans au nom du gouvernement, sur le commerce, l'agriculture et les arts mécaniques; que les pacha se corrigent de leur rapacité, et le souverain de sa tolérance à leur égard, sous la condition tacite de leur ravir à son tour le fruit de leurs extorsions; que..... je commence à reconnaître qu'il faudrait bien des choses, et que dans ce nombre sans fin, il n'en est aucune qui

n'offrirait une foule d'obstacles presqu'invincibles de la part même de ceux pour le bonheur de qui ces réformes seraient à faire, et à plus forte raison, de la part de ces autres qui ne pourraient plus se gorger du sang des peuples. Cependant, on doit le dire, Mahmoud n'est pas le seul aujourd'hui dans son Empire qui ose caresser ce rêve; mais l'ignorance et l'intérêt également alarmés, le repoussent opiniâtrement. Cette réflexion, malheureusement vraie, fait craindre que l'Empire Ottoman ne soit trop vieux pour se corriger, et qu'il ne doive crouler, du moins en Europe, par les mêmes causes qui sapèrent celui dont les ruines lui ont servi de base. Il se trouve en effet placé dans des circonstances tellement ressemblantes avec celles qui ont accompagné cette catastrophe, qu'en lisant l'histoire de la chute de l'un, on est tenté de prophétiser les destinées à venir de l'autre.

Les eaux douces offrent des études très-instructives des mœurs orientales, et avec quelqu'attention, on peut là saisir les nuances qui rendent distinctes l'une de l'autre les différentes nations composant la liste sociale en Turquie. Le repos étant ce que recherchent

par-dessus tout les osmanli, le bonheur suprême est pour eux dans l'état complet d'inertie. Vous voyez un seigneur et l'homme du peuple savourer avec une volupté égale les mêmes plaisirs, tellement qu'on peut dire d'eux que leurs inclinations se rencontrent, et en déduire comme une conséquence naturelle, que leurs idées offrent des séries presque identiques. L'un et l'autre arrêtés sous un platane pour fumer, se régalent avec une volupté pareille, d'une écuelle de lait caillé ou d'une tasse de café, et se complaisent à se faire promener lentement sur le canal, ou bien à franchir la carrière avec d'agiles coursiers. Les Arméniens ont les mêmes goûts, autant cependant par esprit d'imitation que par inclination naturelle; quant aux Grecs, leurs plaisirs sont beaucoup plus bruyans, ce dont on pourra d'ailleurs juger lorsque nous offrirons le tableau détaillé de leurs mœurs et usages.

En général, les femmes des quatre nations constitutives sont très-faciles à contenter sur l'article des divertissemens; et leur modération, jointe à leur soumission aveugle, fait presque désirer à celui que le fracas du grand monde épouvante, de pouvoir se choisir parmi elles une compagne. La première et la

plus grande de toutes les jouissances qu'on ait à offrir aux femmes turques, consiste dans ces parties de bains où elles transportent leurs repas ainsi que leurs plus belles toilettes, passant ainsi des journées entières bornées à elles seules, sans éprouver le besoin d'appeler les hommes à leur secours pour répandre de l'agrément dans leur société. Après cette félicité de premier ordre, viennent les parties de campagne. Plusieurs femmes, toujours sans la participation de l'autre sexe, s'échappent du harem avec armes et bagages, c'est-à-dire, emmènent leurs enfans qui font toute leur occupation ; leurs esclaves dont elles savent rendre désirable la condition par la douceur avec laquelle elles les traitent; quelques attirails de toilette, tels qu'un miroir pour rajuster le voile en plein champ ; une aiguière et une coupe que jamais elles n'oublient ; un tapis, des coussins pour prendre domicile sous un ombrage ; et les vieilles, des pipes qui remplacent chez elles les cartes, ou la dévotion, reconnues ailleurs comme les ressources extrêmes de ce sexe, lorsque les jeux et les ris l'abandonnent pour retourner sur les traces de la jeunesse fugitive.

Munies de ce bagage, les femmes d'un

harem s'embarquent, et vont descendre à une des échelles du Bosphore où elles se fixent pour la journée. Veulent-elles épuiser toute la série des plaisirs connus dans l'Orient, on les voit passer de la nacelle à l'araba (chariot traîné par des bœufs), et se promener ainsi en revenant des heures entières sur les mêmes pas; enfin, elles assaisonnent le tout d'un dîné champêtre. Les vieilles se délectent ensuite ou se consolent avec la pipe; les jeunes parent leurs enfans, ou les balancent au moyen de leurs schalls suspendus en *hamaque* aux branches d'un arbre, ou bien encore arrangent leurs voiles de manière à laisser bien voir tout ce qui est du domaine des yeux, qui chez elles sont généralement fort beaux. Cette dernière remarque concerne les élégantes auxquelles je donnerais le nom de coquettes, si ce mot n'était pas inconnu aux Musulmans, quoique le germe de la chose existe chez leurs femmes; mais le défaut d'occasions l'empêchant de se développer, il se trouve comprimé de manière à se laisser seulement entrevoir des yeux exercés et défians.

Tout ce que nous venons de dire s'applique parfaitement aux Arméniennes et, à quelque

modifications près, aux Juives, ainsi qu'aux femmes grecques qui cependant vivent beaucoup plus dans la société des hommes. Les dames de cette nation, sans dédaigner les plaisirs dont nous venons de faire la relation, y associent les nôtres : cela doit être ainsi, car l'esprit chez elles est trop actif, et l'imagination trop vive, pour se contenter de cet état continu d'indolence ; mais la loi qui, dans l'Orient, commande à ce sexe la soumission, exerce son influence sur elles avec la même autorité que sur les autres.

Ces lieux de réunion sont toujours animés par des bandes de musiciens qui viennent au devant des ordres que souvent on ne leur adresse pas, et malgré vous exécutent des morceaux que les nationaux écoutent avec volupté, mais que les étrangers trouvent pitoyables lorsqu'ils les entendent pour la première fois. On y rencontre encore des Bohémiennes qui, moyennant quelques parats, vous dévoilent les secrets du présent, du passé et de l'avenir ; des escamoteurs, des lutteurs, des marchands de sucreries, de pâtisserie, des cafés ambulans, des serbedgis ; enfin ceux qui n'ont pas quitté ces contrées, trouvent à

y satisfaire non-seulement leurs besoins, mais encore tous leurs caprices.

Puisque nous traitons l'article amusemens chez la nation Ottomane, nous sommes tenus de parler des donamna ou réjouissances publiques qui se célèbrent à l'occasion d'événemens heureux, tels que la naissance d'un prince, une victoire ou bien la signature de la paix. Pendant plusieurs jours, les grands et les gens aisés illuminent leurs conak (hôtel), dont le vestibule, converti en restaurant, est ouvert à tous ceux qui veulent s'y arrêter, et où le maître de la maison fait les honneurs avec une urbanité recherchée. Ceci, comme on peut le voir, n'est pas sans rapport avec les saturnales. Des troupes de comédiens ambulans courent les rues, s'arrêtent sur les places, devant les hôtels, et représentent des farces qui font sourire le Turc de haut parage comme le plébéien, quoique par fois elles dirigent contre le premier des railleries piquantes dont il ne peut s'offenser dans ces jours de licence. En général, les nations auxquelles on permet de venger par le ridicule les outrages qu'elles reçoivent, sont infiniment moins à craindre pour le gouvernement que

celles à qui cette satisfaction est refusée. Toute la mauvaise humeur, la rancune qui s'échappent en railleries, sauvent l'état de ces commotions produites par la fermentation de levains dangereux à l'excès, lorsqu'on les tient concentrés; si donc il y avait plus souvent à Constantinople des donamna, on n'y verrait pas autant d'émeutes et d'incendies.

Malgré les attraits de la route qui nous a conduit aux eaux douces, si le promeneur désire en suivre une autre pour retourner à Péra, il trouvera à quelques pas au delà du kiosk impérial, un sentier tracé sur le flanc de la montagne, et au moyen duquel il atteindra le vaste plateau qui la couronne. Il ne pourra se défendre, tout en la gravissant, de regarder derrière lui, dans l'espoir de voir encore les aimables objets auxquel il va dire adieu; et le tableau le plus accompli sera le prix de sa curiosité. Kiathana, ainsi que les hauteurs contre lesquelles ce village est adossé, arrêteront sa vue, qui trouvera en outre une échappée délicieuse en remontant la vallée, et des sites de la plus grande fraîcheur en fouillant ses enfoncemens; à ses

pieds paraîtra la maison de plaisance, de manière à lui fournir une idée précise de son plan, en dépit des ombrages qui tenteront de la lui dérober. Il suivra de l'œil ce cours d'eau, sinueux d'abord, puis assujetti par le marbre à la ligne droite, et rendu ensuite à la liberté dont on l'accuserait d'abuser si la nature n'avait pas le don de se faire trouver d'autant plus aimable qu'elle est plus capricieuse. Bien sûrement naîtra en lui le désir de voir au delà de Kiathana, et cette nouvelle fantaisie pourra le conduire jusqu'à Dgendèré, hameau situé à cinq milles du point de sa station. Dans ce cas, il parcourra des lieux solitaires, il est vrai, mais qui lui souriront cependant, quoiqu'ils n'aient pour plaire que les seuls attraits dont la création les a parés. Enfin il est encore le maître d'opter entre la route que nous lui avons tracée d'abord, et une autre qui le maintiendra au pied de la berge gauche jusqu'aux tuileries. Là, commençant à s'élever dans les régions supérieures, elle le ramènera à Péra, à travers les nombreux ravins qui prennent naissance au plateau.

Articles complémentaires.

Dans une des premières visites que nous rendîmes à l'école de Sulidzé, nous rencontrâmes le chef de l'établissement. Il nous fit voir plusieurs ouvrages de mathématiques élémentaires et de fortifications, composés par lui pour l'instruction des élèves, et imprimés à Scutari. Parmi les cartes qu'il déroula sous nos yeux, dans l'intention de nous donner à juger des travaux, il s'en trouva une de l'Europe; et pendant que nous étions occupés à la parcourir, il nous dit en souriant qu'on ne nous montrait-là rien que nous ne connussions en détail; compliment rare et qui dément bien son origine tartare et musulmane. L'amour des sciences établit entre lui et nous une identité de rapports telle que nous nous quittâmes avec l'intention réciproque de nous voir souvent. Il paraissait, ainsi que tous les autres professeurs, autant enchanté que nous-mêmes d'avoir rencontré quelqu'un en état d'entretenir sur cette sorte de matière une conversation dont nous étions très-désireux. La physionomie de tous les individus qui habitent

ce sanctuaire des sciences, annonce bien par l'aménité qui la caractérise, l'influence de l'instruction sur notre être physique et moral. Une autre observation que je me suis appliqué à poursuivre, et qui ne m'a point fourni de contradictions, c'est que la religion n'a rien perdu de son crédit sur l'esprit de ces hommes lettrés; seulement elle s'annonce dépouillée du fanatisme et de l'intolérance. J'adressai plusieurs questions au personnage respectable qui nous faisait un accueil aussi gracieux; j'appris de lui que le corps des uléma est loin de s'opposer à la propagation des lumières, et que le sultan Mahmoud l'encouragera bien sûrement lorsqu'il aura subjugué les ennemis de la civilisation, c'est-à-dire les janissaires. Il se plaignit amèrement de l'injustice de l'Europe envers les osmanli, chez qui l'on confond toutes les classes, en jugeant celle des gens bien nés par la dernière. Il me dit encore que depuis la mort du sultan Sélim, les officiers de bombardiers négligent beaucoup leur instruction, et que celle des ingénieurs se ressent aussi du défaut d'encouragement. Nous étions entourés d'élèves qui se pressaient avec un égal intérêt

autour de nous, cherchant à deviner les paroles que nos lèvres proféraient. Après que nous eûmes pris congé du chef de l'établissement, nous fûmes rejoints dans la rue par l'un d'eux, âgé à peine de quinze ans : voudriez-vous, nous dit-il, me donner des leçons de dessin? J'irai chez vous les recevoir; je me soumettrai aux conditions qu'il vous plaira de m'imposer ; il parlait enfin avec cette éloquence qu'inspire la passion d'apprendre, et de notre côté nous l'écoutions avec l'intérêt que sa proposition, comparée à son âge, ne pouvait manquer d'inspirer; malheureusement l'incertitude de notre sort ne nous permettait pas d'écouter le désir que nous-mêmes éprouvions de cultiver des dispositions aussi heureuses. Les anecdotes sont les coups de pinceaux qui caractérisent la physionomie des nations.

Mes différens entretiens avec notre professeur m'ont fait acquérir la conviction que les osmanli les plus éclairés, de même que les plus ignorans, s'aveuglent également sur l'orage qui menace leur Empire. Une fois il m'arriva d'amener la conversation sur Constantinople, considérée militairement,

et de hasarder quelques mots sur le système défensif qu'on devrait adapter à son site : mon interlocuteur ne me laissa pas achever, et m'interrompant au milieu de mon exposé, me demanda d'un ton ironique s'il était permis de supposer que leur capitale fût jamais attaquée.

Le kiosk des Eaux Douces reconnaît pour fondateur Achmet III. L'architecte s'était proposé le château de Marly pour modèle. Dans l'intention de faire leur cour au Sultan, les grands de l'Empire élevèrent sur la rive gauche du ruisseau des maisons de plaisance, qui aujourd'hui n'offrent que des ruines, et avaient déjà beaucoup souffert dans la révolution dont le sultan Achmet fut victime. Depuis une année, le palais que nous avons décrit tel qu'il était avant cette époque, a entièrement changé de physionomie : édifié sur un plan beaucoup plus vaste, il est devenu, grâce à la magnificence de Mahmoud, l'une des plus belles maisons de plaisance que possède la couronne. Pour mériter cette réputation, on lui a donné tous les accessoires que le sujet comporte :

mosquée, kiosk, de l'élégance la plus recherchée, etc.; la distribution en est heureuse, et la décoration, à l'intérieur et extérieurement, de la plus grande fraîcheur; tout cela cependant est le travail de quelques mois, tant on est habile dans ce pays à mettre les matériaux en œuvre, et tant ceux-ci présentent de facilité dans leur préparation ainsi que dans l'emploi.

Le kiosk surtout mérite une description, et celle de son comble suffira pour donner une idée du dessin. Ce sont quatre demi-cônes réunis à angles droits par leurs sommets, et dont le plan de la base est incliné à l'axe, de manière à ce que les rayons visuels puissent s'y projeter perpendiculairement; seize colonnes de marbre blanc, disposées symmétriquement en forme de porches, supportent ce comble, qui à l'intérieur présente un plafond tout à la fois de l'élégance la plus achevée et de la plus grande richesse. Il occupe la place où l'on voyait le premier, dont nous avons conservé la description, quoiqu'il ait disparu, par la raison qu'on peut le donner plutôt que l'autre comme type.

Mahmoud, remarquable aussi par sa sévé-

rité à maintenir les mœurs dans toute leur austérité, a fait réserver dans ces lieux un vaste local enclos de murs élevés, où les femmes peuvent fuir les regards des curieux, et venir sans crainte quitter le yachmak.

Il manque à ce palais des jardins que d'ailleurs il serait fort aisé de lui donner, en mettant pour cela à profit les avantages du site, qui ne laisserait rien à désirer à l'artiste chargé d'en tirer parti. Généralement toutes les maisons impériales n'ont en ce genre que des dépendances très-bornées; les palais de Dolma-Baktché et de Betchiktache seront mes preuves. On n'a pensé qu'à agrandir le domaine de la vue; il est vrai qu'en cela nos convenances seules sont blessées, tandis que celles reconnues dans l'Orient se trouvent remplies parfaitement : en effet, le Turc de Constantinople faisant peu d'exercice, et la reine de ses jouissances étant de pouvoir, sans quitter l'angle d'un sofa, promener la vue sur un champ vaste que pour notre propre compte nous voulons mesurer autrement que de l'œil, doit souffrir impatiemment que l'on borne son horizon sous prétexte de l'orner. Quelle situation plus heureuse pourrait-on

imaginer pour flatter et contenter ses goûts, que les rives du Bosphore, où la mobilité constante des objets combat si victorieusement la monotonie ? Tous ces palais sont, j'en conviens, très-fragiles, et promettent peu de durée; mais les réparations qu'ils exigent chaque année entretiennent en eux cet air de fraîcheur qui contribue beaucoup à leur donner du prix; enfin ce sont, à le bien prendre, des décorations établies sur le théâtre le plus riche en scènes attachantes, et calculées de manière qu'elles puissent changer à vue.

SEPTIÈME PROMENADE.

CHALCÉDOINE, ET FÉNER-BAKTCHÉ, OU LE PROMONTOIRE HERAEUM.

Le port d'Eutrope. — Le promontoire Heraeum, aujourd'hui Féner-Baktché. — Régime végétal adopté par les Orientaux. — De la culture dans les environs de Constantinople. — Chalcédoine. — Sainte-Euphémie. — La Pâque des Grecs. — Cérémonie usitée au départ du Surré-Émini, et pélerinage de la Mecque.

Je reviens de la terre des souvenirs. Dans quelques instans j'ai parcouru trois villes qui rivalisent pour l'âge ainsi que pour l'éclat du nom. Mes yeux, aidés peut-être du télescope de l'imagination, m'en ont fait voir dans le lointain plusieurs autres qui ne le cèdent en rien aux premières. Que d'émotions différentes se sont succédées en moi pendant ces trop courts instans de bonheur!..... Je prends la plume, et suis sur le point de la laisser échapper; car jamais je ne parviendrai à

rendre les torrens de sensations qui inondent encore mon âme.

Depuis long-temps, des sommités de Péra, je contemplais avec envie ce promontoire où naguère Chalcédoine, rivale de Byzance, s'élevait encore; je cherchais à deviner cette côte sinueuse qui, dans le long détour qu'elle fait pour venir chercher le pied de l'Olympe, donne naissance à deux golfes profonds, à une multitude de caps et d'anses, qui empruntent pour l'œil les contours les plus gracieux, et anoblis par l'antiquité, entretiennent tous la mémoire de quelques faits illustres. En vain Dolma-Baktché m'offrait son riant vallon, le Bosphore ses rives animées; mes regards se détournaieut pour se reporter sur les lieux où l'imagination m'appelait; mais dont l'implacable vent du nord, excité par un hiver rigoureux, m'interdisait l'approche.

Le zéphyr a soufflé enfin, et aussitôt que sa tiède haleine a commencé à réchauffer la nature engourdie, que la timide violette, le primevère hâtif, et la confiante marguerite ont osé se montrer sans craindre les retours capricieux d'une saison souvent trompeuse

sous le ciel de Constantinople, je suis allé chercher le printemps en Asie, certain de l'y trouver; l'intervalle qui sépare les deux terres se peut franchir en quelques minutes, et cependant le soleil qui éclaire l'une semble tout différent de celui qui donne la vie à l'autre. En Asie la végétation est en pleine activité, la nature rajeunie a déjà repris ses habits de printemps, tandis qu'en Europe elle est encore en deuil, et victime du froid aquilon.

Reportons-nous à l'instant où, guidé par l'enthousiasme, j'ai pris ma route vers cette terre classique qui, pour la première fois, va recévoir l'impression de mes pas. Avec quel respect je dois m'en approcher !..... Quelles sensations vont s'éveiller en moi lorsque je la toucherai?.... Oserai-je la fouler, et n'ai-je pas à craindre, en y posant le pied, d'éprouver les effets de la commotion électrique?

Je pars dans l'intention de prendre des esquisses; l'imagination me fournira les crayons, mais la vérité lui servira de guide; ma mémoire sera *l'album* sur lequel je recueillerai les différens tableaux qui vont successivement

s'offrir à mes yeux. Afin de ne rien laisser échapper de cette galerie précieuse, je choisis la voie de mer pour me rendre au fanal d'Asie, qui est le terme de mon voyage; à mon retour, je prendrai ma route par ces campagnes fleuries, qui étalent à mes regards leur parure aimable.

Quel charme n'éprouvé-je pas à pouvoir respirer cet air embaumé et restaurant, après une captivité de plusieurs mois à laquelle la peste et l'hiver m'ont condamné! mes poumons dilatés semblent renaître à la vie; mes yeux avides se portent partout avec une sorte d'égarement; dévorent la multiplicité des objets variés qui leur est offerte, et malgré cette abondance ne parviennent point à se rassasier. Je suis heureux, enfin!..... Il y a long-temps qu'une semblable exclamation n'est échappée à mon cœur.

J'ai franchi en un clin-d'œil la moitié du Bosphore, et me voilà parvenu au point également distant de Byzance, de Chrysopolis et de Chalcédoine. Ma vue plonge d'une part dans ce canal sinueux où elle ne trouve qu'un rameau égaré de l'Hœmus pour l'arrêter; de l'autre, dans l'intérieur de ce port,

dont les rives, disposées en amphithéâtre, semblent parées de cette multitude d'habitations dans l'intention de lui rendre hommage. A voir ces temples, ces palais, ces villes, ces bourgs entassés, qui commencent-là où un autre finit, et couvrent tout ce vaste horizon, ne pourrait-on pas croire que le monde est rassemblé ici?..... Mais n'est-ce point le Sérail que je découvre à ma droite? qui ne le reconnaîtrait à cette forêt d'arbres verts qui entoure ces fabriques somptueuses, et dont le feuillage magique contribue tant au caractère imposant de ces lieux consacrés au mystère? On ne l'aurait jamais vu, qu'on le devinerait, et en le comparant avec ce que le monde possède de plus beau, on confesse qu'il n'est rien qui puisse lui disputer le premier rang parmi les merveilles de notre âge.

N'allez pas croire cependant que je vous dédaigne, ô vous rives antiques, qui servez de limites au berceau du monde! Si l'éloge que je viens de faire m'est échappé, c'est qu'alors mes yeux n'étaient point arrêtés sur vous; qu'ils se trouvaient absorbés momentanément par la pompe que votre rivale étale. Plus modestes et parées d'attraits, où la nature a

la plus grande part, ne redoutez point celle qui, pour séduire, a recours à l'art. Vous plairez plus long-temps qu'elle; et laissez-lui le don de surprendre les sens par des filtres; ne vous reste-t-il pas toujours en partage le pouvoir d'attacher? — Oui, je veux que mes regards se promènent depuis la cime de ce mont, couronné d'un bouquet de platanes, jusqu'à cette côte, d'une pente roide il est vrai, mais partout ornée de fleurs et de verdure; je veux les arrêter sur tous ces objets, sans qu'aucun puisse leur échapper, ou les enlever à d'autres; et, favorable à l'illusion, permettre à mon âme dilatée de recevoir le bonheur par les voies infinies qui, dans ce moment, s'ouvrent en elle pour livrer passage à cet être imaginaire.

Comme ces kiosk légers, semés çà et là, avec un désordre ravissant, sur la croupe de ces collines, animent le paysage! Je crois entendre murmurer les eaux de ces sources abondantes, que je reconnais aux ombrages dont on les a entourées, où le chant du pinson enjoué m'appelle, faisant naître en moi l'impatience de m'égarer sur leurs rives fleuries; et ces bois de cyprès, dont la teinte sombre

éveille la mélancolie ; ces lauriers au feuillage foncé, qui contribuent encore à faire ressortir la pâleur de ces oliviers sauvages ; ce premier plan du tableau, où l'on trouve le mouvement et la vie ; Scutary qui, par son extension, semble s'efforcer de captiver l'attention, sans égard pour Constantinople, à laquelle on croirait qu'il n'a pas encore cédé le pas ; semblable en cela à ces êtres déchus, chez qui le souvenir des grandeurs passées continue à alimenter l'orgueil, et qui persécutent de leurs folles prétentions tous ceux qui sont assez mal avisés pour s'en approcher : telle est la riche esquisse qui s'offre d'abord à mes crayons.

Me voici à la hauteur de Chalcédoine. Son aspect modeste est l'enseigne du malheur, intéressant par le silence timide qu'il garde, et l'obscurité qu'il cherche. Honteux de lui-même, il voudrait se soustraire à tous les regards, et se faire oublier ; mais en dépit de cette injuste défiance envers l'humanité la bienfaisance le découvre, lui tend une main charitable, et lui rend sa première dignité.

Chalcédoine, qui a des traits de ressemblance marqués avec cette comparaison, n'est plus aujourd'hui qu'un village bâti sur les

ruines d'une ville immense. En observant la position que celle-ci occupait, sur un promontoire dessiné de manière à former deux ports spacieux, au moyen d'une côte sinueuse qui se prête complaisamment à cette intention, on est étonné qu'Apollon ait appelé les Mégariens des aveugles pour avoir jeté en ces lieux les fondemens de leur ville, et l'on serait tenté de taxer les dieux d'injustice, si un regard rendu à ce beau port de Byzance n'absolvait l'oracle de Delphes de ce premier jugement.

J'ai déjà doublé le cap de Chalcédoine, laissant le Bosphore et Constantinople, dont je ne puis plus découvrir que la rive baignée par la Propontide. Mes rameurs ont suivi avec précaution une route marquée par des jalons, afin d'éviter ces bancs de rochers à fleur d'eau qui partent de la côte, et vont se rattacher aux îles de Prothi et d'Antigone, qui semblent, au moyen de cette rélation bien marquée, faire encore partie du continent, ou du moins annoncent qu'une revolution les en a séparées. Cette révolution se sera opérée sûrement lorsque les eaux de l'Euxin ont pris leur cours dans la Propontide, si l'on admet toutefois

l'opinion d'une digue rompue, dont le résultat aura dû être un débordement dans les parages où nous nous trouvons.

En observant de près la côte d'Europe, on reconnaît qu'elle est chargée de sables jusque très-avant dans les terres, ce qui donnerait à croire que ce sol étranger a été apporté par les eaux, d'autant plus que le sol primitif est bas et calcaire. La côte d'Asie étant montueuse, n'a pu favoriser l'inondation; mais celle-ci se sera vengée de l'obstacle qu'on a voulu lui opposer, en excavant les golfes profonds que nous avons sous les yeux. Cette conjecture supposerait en outre que le détroit des Dardanelles n'était point encore ouvert alors; ce qui est assez admissible, et avec d'autant plus de vraisemblance, que les eaux, pour inonder l'île de Samothrace, comme le rapporte Diodore de Sicile, ont dû passer par la Chersonèse; l'isthme qui répond à la hauteur de l'île, offrant un sol bas qui se sera prêté très-bien à cette évacuation. De plus, il existe dans le détroit une analogie parfaite entre les deux terres, qui sont l'une et l'autre calcaires; les eaux de l'Ida suivent encore des directions divergentes relative-

ment au site où s'élevait l'ancienne Abydos; de manière qu'il est permis de croire que celles en deçà de ce point de partage venaient primitivement chercher une vallée, tandis que celles au delà avaient pour rendez-vous l'autre, lesquelles vallées opposées à leurs sommets, envoyaient ces tributs différens à deux mers privées à cette époque de relations entre elles. Les eaux de l'Euxin bouleversèrent ensuite cet arrangement primordial sans un travail bien opiniâtre, eu égard au peu d'élévation que devait avoir le point de partage qui les arrêta, et à la facilité qu'elles trouvèrent à délayer les terres d'après leur nature; mais tout cet amas de conjectures, dont les unes ont besoin des autres pour trouver des points d'appui, forme peut-être un édifice sans fondement qu'un mot de la nature suffirait pour détruire, si elle voulait révéler son secret. Aussi pourquoi est-on entraîné sans cesse à scruter ses mystères, lorsqu'ils ne peuvent influer en rien sur nos destinées?... La curiosité, l'inquiétude naturelles à l'homme, fournissent la réponse. Nous nous offensons en outre de rencontrer quelque chose qui résiste à notre entendement; en sorte que

l'amour-propre s'allie encore avec les deux premiers mobiles, pour nous engager à lire dans l'avenir et le passé.

Je me trouve au milieu du port d'Eutrope. Plus profond que celui autour duquel les restes de Chalcédoine se sont rapprochés, il peut recevoir des bâtimens de toute grandeur, et en nombre illimité ; mais il leur laisse craindre l'auster, qui tourmente parfois cette mer qu'on est en droit de nommer trompeuse, si l'on compare ses bourasques avec son apparence tranquille. Le gazon, le chêne vert, le laurier, cherchent à masquer entièrement les ruines que cette côte escarpée conserve encore ; comme si la nature voulait dérober aux hommes les effets de leur barbarie, ou les ravages du temps, afin de leur éviter un triste retour sur eux-mêmes ; malheureusement l'observation, aidée de l'histoire, découvre le piége, mettant au jour ces restes dans lesquels on chercherait vainement cependant à retrouver des formes.

Sur ce même promontoire où les habitations se pressaient il y a quelques siècles, la culture est rentrée dans tous ses droits. Ce spectacle est du moins un adoucissement à la

peine qu'on éprouve en se demandant ce que sont devenus ces milliers d'êtres dispersés par une fortune ennemie.

Le zéphyr apporte jusqu'à moi les parfums qu'exhalent ces amandiers, ces pêchers, ces cerisiers en fleurs, dont les uns étalent une parure d'un rouge animé, d'autres d'un rose tendre, et arrivent par la dégradation des teintes jusqu'au blanc éclatant qu'offrent ces poiriers, ces pruniers et ces haies vives. Comme toutes ces plantes sont pressées sur cette terre, qui fournit largement à leurs besoins! Comme ces vignes dont les bourgeons naissans commencent à éclore, s'entrelacent avec grâce autour de ces arbres robustes qui, en retour, reçoivent d'elles un surcroît de parure, tout en paraissant tirer vanité de leur complaisance; semblable à l'homme puissant qui assiste le faible, mais qui veut qu'on sache qu'il lui tend la main et se paie de sa générosité en la publiant.

Ces grenadiers, ces chevrefeuilles, dont les uns montrent un feuillage rougeâtre, les autres une verdure que les fleurs décoreront bientôt, cèdent à l'envi aux douces influences de ce soleil bienfaisant et s'empressent de

parer cette rive, où le tarin gazouille à côté de la fauvette, qui soupire son amour naissant, tandis que l'hirondelle effleure de l'aile cette surface agitée sur laquelle l'alcyon se repose.

Pourquoi, au milieu des attraits que la nature étale dans ce jour de fête, faut-il que ces lieux me rappellent les scènes d'horreurs dont ils ont été témoins? Sur cette même rive, Maurice et sa progéniture entière périrent dans les supplices les plus inouïs que la cruauté ait pu inventer; que dire de plus? ce fut le féroce Phocas qui les ordonna. Ce port ramène encore le souvenir de la mort d'Eutrope, cet eunuque célèbre, premier ministre d'Arcadius, que la fortune traita si longtemps en enfant gâté, mais qui le trahit ensuite pour le punir d'avoir trop compté sur elle. L'on se sent moins oppressé en écoutant cette relation, parce qu'elle semble s'annoncer comme une leçon du ciel adressée aux courtisans, qui d'ordinaire abusent de la faveur, et qu'on ne plaint guère d'en être victime.

Ma barque me conduit à cette langue de terre couronnée à son extrémité par un petit bois de pins, de cyprès, et fermant à l'est le

port d'Eutrope. A travers ce bouquet, d'un effet admirable dans le paysage, je découvre la tour avancée sur le bord de la mer, qui supplée par sa lumière secourable à l'absence de celle du jour. Plusieurs gros bateaux, venant de Nicomédie ou de Mondania, passent aux côtés du mien. Ils sont chargés d'Asiatiques qui arrivent des frontières de la Perse, des Campagnes, d'Iconium, d'Amasie, d'Erzerum, avec l'intention de travailler quelques années sur le port de Constantinople, pour ensuite retourner dans leur chère patrie, emportant le petit trésor amassé par l'économie et le fruit d'une vie laborieuse; assez semblables, comme on le voit, aux Auvergnats et aux habitans de la Savoie.

Mais quel tableau magique cette côte en fuyant vient de me découvrir!... Ses aspérités ne peuvent plus arrêter ma vue, qui pénètre à plaisir dans l'intérieur des terres. Enfermé dans ce golfe profond, je n'ai plus à craindre que Constantinople, par sa pompe orgueilleuse, par son luxe de magnificence, me fournisse des distractions : ici la nature me possède tout entier; et quelle nature! l'insensibilité la plus outrée ne pourrait se défendre de lui rendre hommage!

Combien cette solitude m'enchante, et avec quelle volupté l'âme s'abandonne à la méditation quelle inspire!.... Qui se persuaderait jamais, en observant ce profond silence, qu'ici était une ville tumultueuse?... Si je porte mes regards à droite, je vois cette langue de terre vers laquelle mon bateau se dirige; j'ai, rangé à ma gauche, le promontoire de Chalcédoine qui interdit à mes regards de passer outre. Du point où je suis arrêté, les rames suspendues, je peux contempler à loisir tout ce versant qui vient expirer par une pente insensible au rivage, se fondant vers la portion la plus enfoncée du port, avec la mer qui va doucement se briser sur un sable fin semé de coquillages. Entre ces deux côtés du tableau est encadré le plus délicieux paysage; tout ce qui peut être imaginé de plus délicat et de mieux entendu. Une prairie d'une médiocre étendue, arrosée par le Chalcédon, qui n'a que quelques milles de cours; tout autour, des collines qui procèdent par gradations calculées, jusqu'à la montagne de Bugurlù, placée dans un lointain proportionné à son élévation, et qui sert de fond avec la

belle mosquée du sultan Sélim, ainsi que le champ des morts de Scutari, ces deux derniers accessoires dans la position la plus avantageuse pour se faire ressortir mutuellement, au moyen des oppositions qu'ils offrent; partout des fleurs, de la verdure, une végétation active, aidée encore par la main des hommes laborieux qui la cultivent; des kiosk qui, en cherchant à découvrir au loin, se mettent aussi en évidence, et se font remarquer par la légéreté de leur construction; des ombrages naissans, des gazons fleuris qui appellent les amours, et inspirent une douce rêverie à ceux pour qui ils retracent des souvenirs. — Mais je vous parcourrai à loisir, lieux apprêtés par les grâces! je veux vous voir de plus près; fouler cette verdure printanière; vous payer enfin le tribut que vous me demandez. Seulement, permettez-moi de céder pour un instant aux invitations de ce bouquet de pins auquel je ne puis refuser mon attention. Rassurez-vous; ce qu'il me promet est d'un tout autre genre que les jouissances que vous m'offrez; et vous ne devez point craindre qu'il vous dérobe rien de l'hommage qui vous est réservé. Oui, un seul instant, et je suis de

nouveau à vous. — Encore des fragmens de murs semés sur cette plage, qui disent que la destruction n'a rien épargné de ce qui donnait autrefois la vie à ces lieux, et qu'elle s'y est promenée partout, guidée par la barbarie. Ce bassin de marbre d'une construction moderne, et ces platanes qui l'ombragent, prétendraient-ils le consoler de ce qu'ils ont perdu?..... Mais trop faibles dédommagemens, ils ne peuvent tenir lieu d'une aussi brillante fortune, et effacer les regrets que ces ruines encore debout provoquent. Peut-être celles que je foule à présent appartiennent-elles à cette maison de plaisance de Justinien qui, charmé par les attraits du site, dut céder ici avec plus de facilité que nulle part ailleurs, à son goût pour les constructions. Ceux qui ont chassé ses successeurs du trône de Byzance, quoique nous les nommions barbares, ont connu aussi le prix de cette situation heureuse, comme le prouvent les ombrages sous lesquels nous nous sommes déjà arrêtés; mais les charmes de la nature ne sont-ils pas également à la portée de tous les êtres pensans, et quel serait le sacrilége qui oserait les nommer des beautés de convention? Ce point

est peut-être le seul à l'égard duquel les hommes tombent d'accord ; encore diffèrent-ils sur quelques dogmes de cette doctrine universelle, par une suite de leur penchant à la contradiction, qui est dû lui-même au peu d'uniformité de leur entendement dans l'exercice de ses facultés.

Quel spectacle ravissant offre le mélange confus de ces dômes ruinés, chargés de lierre ! de ces pins tortueux qui déploient horizontalement leurs branches rougeâtres, à côté de ces ifs qui s'élèvent en pyramides ; de ces lauriers, de ces oliviers, de ces jasmins, de ces myrtes qui croissent au pied des autres, remplissant les lacunes qu'ils laissent ; et bordent le sentier qui contourne le cap sur la partie extrême du rivage.

Si je porte de ce point avancé mes regards au loin, quel horizon varié s'offre à eux de toute part !.. Constantinople que je croyois perdue, reparaît plus belle que jamais ; on dirait même que cette cité ne s'est dérobée momentanément aux yeux que pour doubler le prix de ses charmes. Dans le même temps ils embrassent les îles, parsemées sur ce vaste bassin, limité au sud par l'Olympe, dont le sommet,

blanchi encore par les frimas, se dessine à la faveur de la lumière qui l'éclaire. Là est Proconèze et Cysique; ici Nicée et Pruse; je crois démêler Nicomédie à ma gauche, et à peu de distance Lybissa qui possède, dit-on, la sépulture de ce héros Carthaginois, dont la mémoire rappelle celle du traître Prusias. Quelle foule de souvenirs viennent m'assiéger à l'aspect de ces lieux dont les noms suffisent pour les éveiller !.. Cette terre où je m'égare est celle que foulèrent les armées de Constantin et de Licinius, et qui fut arrosée de torrens de sang, dans cette journée mémorable à laquelle l'Empire gagna de n'avoir plus qu'un maître, au lieu de ces compétiteurs toujours armés les uns contre les autres qui le déchiraient; avantage précieux qui n'eut qu'un instant de durée, puisque l'artisan de son bonheur fut aussi celui de sa chute, en donnant naissance aux germes d'un nouveau démembrement qui se consomma peu après lui. Nicomédie me rappelle le cruel Galère, et ce Dioclétien auquel l'histoire ne sait quelle épithète donner, craignant de le traiter trop sévèrement, si elle le qualifie comme son successeur, quoiqu'il l'ait bien mérité; et de

commettre une erreur plus grossière encore, en lui accordant le titre de philosophe dont il se montra si jaloux, mais qu'il n'ambitionna que lorsqu'un autre plus brillant lui fut ravi. Nicomédie, cette antique cité, séjour aimé de plusieurs des maîtres du monde; où Libanius donnait des leçons à ce Julien dont la mémoire est chère à ceux qui savent lire l'histoire, malgré l'épithète injurieuse dont son nom est accompagné; Nicomédie qui avait des théâtres, des cirques, des temples, des palais sans nombre, n'offre plus aujourd'hui que l'aspect d'une ville tartare, au milieu de laquelle on voit encore sortir quelques ruines insignifiantes. Nicée me fournit à bien plus juste titre, matière à réfléchir sur les vicissitudes humaines. Rivale de l'autre, fréquentée par les têtes couronnées et les philosophes; fille de l'un des premiers lieutenans d'Alexandre, de cet Antigone à qui la Bithynie échut en partage; Nicée qui joua un rôle marquant dans tous les temps, et principalement sous le règne de Constantin, n'a plus rien à montrer au voyageur attiré par l'éclat de son nom, si ce n'est des murailles délabrées qui ceignent quelques chaumières éparses au milieu

d'une vaste enceinte sur laquelle aujourd'hui la charrue passe sans respect. Il est vrai que dans ces mêmes lieux, l'une des plus anciennes basiliques rappelle encore ce concile célèbre dans lequel Arius et sa doctrine furent condamnés; qui loin de justifier son nom et le motif de son institution, servit uniquement à allumer, ou tout au moins à propager, un incendie tellement dévastateur qu'il ne pouvait manquer de finir par consumer l'Empire, grâce aux alimens qu'on lui prodigua jusqu'au dernier soupir de sa victime; funestes conséquences dont Constantin fut l'auteur, et qui contribuèrent si puissamment à la dissolution du corps politique. Nicée fut dans cette occurence témoin d'un exemple scandaleux qu'on n'avait jamais vu avant elle, et que le monde chrétien a vu tant de fois depuis; je veux parler du respect ridicule dont le Grand-Constantin fit parade, en attendant pour prendre place qu'un évêque le lui eût permis; présage sinistre qui dut alarmer le génie de Rome!.. Cyzique qui fait remonter son origine aux siècles les plus reculés; dont l'enceinte peut encore être suivie à travers les chênes verts, les lauriers, depuis l'isthme artificiel

qui la rattachait au continent, jusque sur la croupe du mont Dindyme où elle allait chercher la protection de la mère des dieux; Cyzique, dont les ruines offrent à chaque pas les témoignages d'une magnificence rare; qui, selon le dire des anciens, était consacrée à toutes les divinités de l'Olympe, pour faire allusion aux temples sans nombre qui la décoraient; que des lois sages, un commerce étendu, une puissance illimitée plaçaient avec Milet au premier rang parmi les colonies grecques; Cyzique, dis-je, à travers mille souvenirs de grandeur attachés à son nom me rappelle les Argonautes, Alexandre, Mithridate, Lucullus; ce siége célèbre par l'opiniâtreté des assiégeans et des assiégés que l'heureux général Romain obligea le roi de Pont de lever, après deux années de travaux, le rejetant au delà du Rhyndacus qui coule là. Je réciterais enfin toute la portion la plus intéressante de l'histoire si je voulais céder aux réminiscences que ces lieux provoquent; mais je vous quitte, théâtre imposant où se sont jouées les scènes les plus mémorables; et à raison des acteurs, et par les grandes catastrophes qu'elles ont amenées. Oui, je

vous laisse pour ce sentier solitaire qui promet de me reconduire, à travers les arbustes, dans la paissible vallée du Chalcédon. Je viendrai vous revoir pourtant, et m'entretenir de nouveau avec vous; vous êtes un livre trop attachant et trop instructif pour ne pas mériter d'être médité souvent.

Me voici au milieu des yeuses entrelacées de lauriers, et je me sens soulagé. Les émotions auxquelles je viens de me livrer, produisent de trop fortes secousses; elles suspendent la respiration, et l'on doit en être économe. Celles qu'à présent je savoure, plus douces, conservent à la pensée son calme, et lui permettent de s'y abandonner sans réserve. Le spectacle de la nature, en influant sur nos sens, agit aussi sur notre cœur, et contribue à le rendre meilleur. Il faudrait qu'il fût bien noir pour avoir la force de tramer une perfidie au sein de cette riante vallée dont tous les détails décèlent le vrai bonheur à celui qui, avant d'y arriver, le cherchait sur de fausses routes !..,.. Quelle douce volupté on sent découler dans son âme, en contemplant ces campagnes qui ne laissent rien désirer à celui qui les cultive ! Quel riant am-

phithéâtre forment ces collines couvertes d'arbustes aromatiques, et disposées autour de cette prairie émaillée, où le Chalcédon promène paisiblement ses eaux! Quel charmant accident présente ce pont jeté sur le torrent! Et ce petit bois de cyprès qui garnit la croupe de ce coteau, comme il se trouve là à propos pour compléter le paysage!

Je demeure édifié, en voyant le Musulman paresseux en Europe, mais laborieux en Asie, qui conduit ici la charrue, sape la terre, se livre enfin à tous les travaux de l'agriculture, et ne craint pas les atteintes de ce soleil brûlant en été! — Arrêtons-nous un instant à suivre ce jardinier dans son travail. Il a formé des couches d'un terreau très-noir; il a semé des primeurs; il les arrose à présent; près de lui sont des paillassons dont il couvrira, au déclin du jour, ces plantes trop hâtives pour braver la fraîcheur des nuits. Il sera récompensé de sa peine; car il trouvera dans la capitale une foule d'acheteurs qui se disputeront sa marchandise, y mettant un prix supérieur à sa valeur, et calculé sur le goût national.

Cette préférence que les osmanli, les Arméniens, et même les Grecs, donnent aux

végétaux sur les autres genres d'alimens, fait que, presque toutes les terres en culture dans les environs de la capitale produisent du jardinage, c'est-à-dire les vallées; à quoi on peut ajouter quelques revers de coteaux plantés en vignes. Quant aux plateaux, ils n'offrent généralement que des friches.

L'agriculteur n'a pas un grand mérite à cultiver les premières; car il y trouve un excellent fond de terre dérobée par les eaux pluviales aux montagnes environnantes qui, étant peu, ou point boisées, se laissent aisément dépouiller de l'humus. Il y rencontre aussi partout de l'eau qu'il fait courir successivement dans ses différens plants au moyen des rigoles qu'il ouvre, et des petites digues qu'il élève, en sorte que chaque plante s'abreuve copieusement, et que la terre s'imbibe de manière à activer la végétation. S'il est obligé de s'enfoncer pour trouver de l'eau, alors il se sert de roues pertuisanes pour l'élever. Les ognons, les aubergines, les melons, les concombres, les melons d'eau, les salades, les choux, les carottes, sont les légumes qu'il sème de prédilection, vu la grande consommation qui s'en fait. Il sape

la terre avec le hoyau, et se sert aussi de la bêche ou du trident pour la retourner; mais il ne connaît point l'usage du rateau, ne se donnant pas la peine que nos jardiniers prennent pour peigner le sol. Il emploie le fumier comme engrais, usant toutefois avec sobriété de ce stimulant, vu la grande quantité de sucs nutritifs que cette terre féconde renferme.

La culture de la vigne est la même à peu près que celle qui est usitée en Bourgogne, avec moins de façons cependant dans le labourage, et plus de confiance dans la taille, le vigneron pouvant permettre au cep de porter autant qu'il veut. Celui ci rampe sur la terre, ou bien est soutenu par des échalas de médiocre hauteur. Il produit des muscats, des chasselas, des tchiaousch, raisins rouges et blancs à grosses grappes, qui sont très-sucrés, et donnent un vin généreux, malgré le procédé vicieux suivi pour sa fabrication. Dans quelques cantons, tel que Artaki, près de Cysique, on jette du plâtre dans les vins blancs; ce qui les rend malfaisans. Dans l'Archipel, on y mêle de l'eau de mer en juste porportion; ce qui atténue l'effet capiteux

qu'ils occasionnent : procédés qui remontent, l'un et l'autre, à l'agronomie ancienne.

On cultive encore dans la campagne de Constantinople beaucoup de maïs, que les indigènes mangent lorsqu'il est en lait, faisant bouillir ou rôtir la grappe. Le peu de grains qui se récolte est presqu'en totalité du froment, qu'on détache de l'épi en faisant fouler celui-ci sous les pieds de deux ou de quatre chevaux trottant en cercle sur une aire préparée à cet effet ; méthode usité déjà dans le temps dont le père de la poésie a écrit l'histoire, et à laquelle les siècles postérieurs n'avaient rien changé. Les montagnes nourrissent des troupeaux nombreux de chèvres et de moutons de la grande espèce. Les bœufs, qui ne sont pas moins beaux, s'emploient dans l'agriculture, et rarement le cheval, qui ne sert guère en Turquie qu'à porter. On y voit aussi beaucoup de buffles, qui se rendent très-utiles dans le labourage et les transports ; enfin le mulet et l'âne, dont les services sont appréciés partout, et principalement dans les pays où les voitures n'ont qu'un demi-crédit, tiennent ici leur rang parmi les bêtes de somme. Cet article, eu égard à l'intérêt du sujet qu'il traite,

mériterait sans doute une autre extension, mais la sobriété en tout est le plan que je me suis tracé.

Je touche aux portes de Chalcédoine et je demande où est cette cité grande, riche et belle, que des Mégariens fondèrent, que des oracles rendus dans son temple d'Apollon rendirent si célèbre; que son code politique, réglé sur ceux des républiques de la Grèce, entretint long-temps florissante; qui ne s'alarma point de se trouver si près de la capitale du monde, et traversa tant de siècles sans déchoir; qui donna le jour à Xénocrate et à nombre d'autres hommes vantés, soit pour leurs vertus, soit pour leurs rares talens? Je fais toutes ces questions rapides, que d'autres s'apprêtent à suivre, et je suis interrompu par celui à qui je m'adresse, lequel pour toute réponse me montre froidement un village épars dans les champs auquel il donne le nom obscur de Cadi-Keuïu.

C'est donc là cette ville mémorable par tant de siéges et de fortunes différentes; que Valens démantela pour la punir d'avoir suivi le parti de son compétiteur; dont les débris condamnés à ajouter à la splendeur de Byzance,

se voient encore dans cet aquéduc élevé par son destructeur, et dans la mosquée somptueuse fondée par Suleïman. — Où donc est cette basilique de Sainte-Euphémie, qui rassembla deux des plus célèbres conciles, dans l'un desquels Nestorius et sa doctrine furent foudroyés; et dont le second, convoqué par la dénaturée Irène, implacable même à l'égard de son propre sang, prononça anathème contre les Iconoclastes?

Au nom révéré de Sainte-Euphémie, on devine ce que je cherche et l'on me conduit dans une petite chapelle où le jour ne pénètre qu'à regret. Le papas qui me sert de guide me proteste que c'est bien là le lieu où se tint le synode; et s'appuie du témoignage d'autres papas pour donner du poids à son assertion; mais ceci est aussi vrai que nombre de reliques auxquelles le charlatanisme a imprimé un caractère sacré; et c'est en vain que je cherche à m'expliquer comment six cents prélats ont pu prendre place dans un lieu aussi resserré, eux dont le moindre en tenait alors une si spacieuse dans le monde et s'y trouvait encore à la gêne?

Sainte-Euphémie est un petit dôme portant

sur quatre voûtes en berceau, qui reposent d'une part sur les murs extérieurs, de l'autre sur quatre colonnes. Des additions appliquées contre les côtés, suppléent au défaut de capacité de l'édifice primitif. En voilà beaucoup trop sur ce monument obscur, si peu ressemblant avec la Sainte-Euphémie décrite par Evagrius; cependant ne lui reprochons pas de s'être servi d'un nom trompeur pour nous attirer; les préparatifs de fête qu'il nous offre à titre de dédommagement, peuvent encore lui faire obtenir sa grâce.

Ce jour est la veille de la pâque des Grecs; on dépouille les campagnes de leur parure pour décorer les temples. Je vois apporter avec profusion les lauriers à l'entrée de celui que je visite; jusqu'aux parvis mêmes, qui en sont jonchés. Sacriléges! ils osent fouler aux pieds le feuillage sacré que la victoire réservait pour orner le front de leurs pères!...

Amans du plaisir par nature, les Grecs au retour de cette fête semblent possédés de la démence, et la solennisent par des jeux, des danses, des divertissemens bachiques, le tout associé à des cérémonies religieuses. Le fau-

bourg de Péra et le fanal ne sont jamais plus animés qu'alors. Les Grecs, condamnés à vivre le reste de l'année dans la contrainte, obtiennent pour les trois jours de Pâques pleine licence, grâce au prix qu'ils y mettent; car pour jouir de cette exemption, ils sont obligés de l'acheter. A chaque pas on trouve des percepteurs de cet impôt mis sur la gaîté, c'est-à-dire, des Turcs retranchés derrière un tapis sur lequel les contribuables savent qu'ils doivent jeter des paras; comme leur disent d'ailleurs ces bâtons qui dorment aux côtés des receveurs, et que la plus légère résistance suffirait pour éveiller; aussi en gens prudens se gardent-ils bien de troubler un sommeil si favorable aux plaisirs. Moyennant ce tribut les Grecs peuvent se vêtir comme bon leur semble, sauf pourtant qu'ils ne leur est accordé dans aucun cas de coiffer le sacré turban. On rencontre dans les rues, sur les places, des troupes bachiques composées de différentes corporations de métiers, qui exécutent les danses nationales, je veux dire la romeca et l'arnaoute. Les femmes prennent aussi leurs plus beaux habits qu'elles tiennent en réserve pour ces grands jours. Les fleurs

que des marchands multipliés, à l'égal des tapis, leur offrent sur toute leur route, ajoutent encore à leur parure.

Le champ des morts de Péra est le rendez-vous bruyant de cette nation. Elle trouve là des bandes de musiciens qui l'électrisent et l'invitent à la danse, en exécutant les motifs qui la rappèlent; des loueurs de chevaux, des arabas, de petites voitures à bras, des cafés, enfin tout ce qui compose le cortége du plaisir dans l'Orient; à quoi les Grecs ajoutent les ris et la folie, qui d'ordinaire ne font point partie de cette cour monotone. Les autres nations forment la galerie, et ne fournissent pas moins de spectateurs qu'il sort d'acteurs des rangs de celle qui est destinée à figurer. Si quelque chose gâte, aux yeux de l'observateur européen, ce portrait au naturel de Momus lui-même, ce sont les bâtons de la police qui se montrent par moment et remplacent sur le théâtre ceux des tapis, disséminés dans les avenues qui conduisent au lieu de la scène, comme si l'on craignait qu'en perdant un instant de vue cette arme redoutable, les malheureux pour qui elle a été inventée, oubliassent qu'elle existe. Mais ceux-là mêmes,

habitués à la voir, n'en sont point offusqués; et se persuadant d'ailleurs qu'elle est là pour veiller à leur sûreté, ne laissent point altérer à si peu de frais leur belle humeur.

Les fêtes de Pâques sont consacrées, chez les Grecs du haut parage, à des amusemens dont l'éclat infiniment moins bruyant, se renferme dans l'intérieur des familles. C'est encore pour ceux-ci l'époque des visites, qui du reste, revient à chaque instant, en sorte qu'on pourait dire de cette nation, qu'une partie de l'année se passe en jeûnes, l'autre en tributs payés à l'étiquette.

La licence accordée par extraordinaire, dans les fêtes de Pâques à la nation grecque, est un trait de politique de l'invention sûrement de celui qui lui conserva une entière liberté dans l'exercice de sa croyance; car cette institution est marquée au coin du conquérant de Constantinople, de manière à le reconnaître, pour peu qu'on l'ait étudié; encore aura-t-elle subi des altérations depuis lui, ayant été, sans doute, plus libérale dans son origine.

J'ai dit adieu à Chalcédoine. J'ai franchi le pli du terrain interposé entre elle et Scu-

tary, et je m'achemine vers cette sombre forêt qui peint avec tant de vérité la lugubre demeure des morts. — Serait-ce un effet de mon imagination fantastique, ou bien ne m'abuserais-je point?.. — Non, ce n'est point une erreur; mes yeux véridiques me montrent certainement à l'entrée de ce bois sacré, des ombres qui s'agitent; car que pouraient être ces fantômes couverts d'un voile blanc, qui se meuvent, s'égarent, s'ensevelissent sous ce feuillage funèbre, si ce n'est des âmes privées de sépulture et condamnées à errer jusqu'à ce qu'une main amie recueille leurs cendres?.. — Mais, où m'entraînent les prestiges d'une illusion trompeuse; et de quoi n'est pas capable celle-ci, lorsque le moral est ébranlé!.. Ces prétendus fantômes ne sont autre chose que des femmes Musulmanes qui voulant goûter les charmes de la campagne, ont donné, selon l'inclination nationale, la préférence à ces lieux où l'on trouve en effet l'ombrage le plus frais et les retraites les plus favorables au mystère qu'elles sont tenues d'observer.

De ce point culminant où mes pas demeurent suspendus et mes regards absorbés, je

domine la cité la plus imposante, dont l'effet est ici dans toute sa force. Devant moi est l'élégante mosquée du sultan Sélim, et je foule aux pieds les ruines de ces institutions qui devaient rendre à l'Empire Ottoman sa grandeur passée. Voilà le kiosk où ce bon prince venait présider aux exercices des corps militaires créés par lui, et le champ de manœuvre où s'exécutaient leurs déploiemens. Ruines effrayantes qui se présentent à l'esprit comme celles de l'Empire lui-même !

Avant de quitter ces lieux et de repasser en Europe, allons nous désaltérer à l'antique fontaine Hermagora, qui coule au fond de ce petit vallon, et court se rendre dans la Propontide. Ce seront encore des souvenirs que je puiserai à cette source ; et peut-on faire mieux que de recueillir tous ceux qui s'offrent à nous, puisque par là on jouit en même temps du moment présent et des siècles écoulés, à quoi l'imagination ajoute, quand la raison sévère le permet, les rêves délicieux de l'avenir ?

J'ai rendu à la naïade qui verse cette onde bienfaisante, le culte qu'on accorde si faci-

lement aux divinités chargées de présider aux ombrages, et je me trouve sur cette route qui traverse toute l'Asie, conduit à la Mecque, et que je vois dans ce moment couverte par un concours immense, sans que je puisse en pénétrer la cause. — Mais j'ai deviné : ce jour est celui du départ du surré-émini, chargé par Sa Hautesse de porter à la Mecque ce riche voile que chaque année elle envoie pour couvrir le kaaba. Tout ce cortége s'est assemblé au Sérail ; et en présence du Sultan, le chef des eunuques noirs a remis au surré-émini sa commission, enfermée dans du drap d'or. Sa Hautesse, placée sous une tente, se dispose à cette auguste cérémonie en écoutant des hymnes psalmodiées par les imam et les scheïk des mosquées impériales. Le kislar-agassi qui, dans cette circonstance, joue le premier rôle en sa qualité d'inspecteur des villes saintes, fait promener sous ses yeux le chameau sacré, qu'on prétend descendre en ligne directe de celui que montait Mahomet. Dans ce grand jour, cet animal révéré est couvert des caparaçons les plus riches, et porte une chaîne d'or au cou, que le chef des eunuques noirs baise respec-

tueusement aussitôt après son apparition. Il est suivi de plusieurs mulets dont le fardeau se compose du trésor destiné aux deux villes saintes, et que la piété des Sultans leur fait passer chaque année. Le surré-émini étant chargé de la répartition de la somme, on lui en remet l'état, visé par le chef des eunuques noirs, le ministre des finances et le nikhandjy-effendi. Tous les grands officiers de la cour et du gouvernement figurent dans cette cérémonie, à laquelle l'étiquette imprime son cachet à côté de celui apposé par la religion, ou plutôt dans cette fête que la première donne à l'autre.

Après avoir reçu la chaîne d'or des mains du kislar-agassi, le surré-émini, conduisant le chameau, défile devant le Sultan; et escorté par un cortége nombreux qui grossit à chaque pas, il traverse les cours du Sérail, se rend au rivage, d'où il passe à Scutary pour continuer sa route. Dans ce moment même, il est en marche. Cependant je ne vois pas le chameau sacré; mais celui à qui j'en demande des nouvelles me répond qu'on l'a fait prudemment rentrer au Sérail, et qu'un autre chameau issu de la même race, le rem-

placera à la Mecque : précaution suggérée par la crainte que cet animal précieux ne succombe aux fatigues d'un aussi long voyage.

A la suite du surré-émini vient une multitude de pélerins qui vont remplir un devoir de religion prescrit d'une manière impérieuse par le Koran ; mais il est bien difficile à tous, par exemple aux Musulmans d'Europe, d'y satisfaire, eu égard à l'éloignement ; ce qui porterait même à présumer que Mahomet, en le rendant obligatoire, ne calculait pas que sa doctrine acquerrait une aussi grande extension. Voici les cérémonies et pratiques qui accompagnent cet acte religieux, à partir du motif de l'institution.

Le pélerinage de la Mecque se rapporte au kaaba, maison de Dieu, élevée par Abraham à la place même où les anges, par ordre du Tout-Puissant, dressèrent une tente à Adam et à Ève en mémoire de leur réunion sur le mont Ararath, après cette séparation d'un siècle qui suivit leur expulsion du paradis terrestre. Selon la croyance des Arabes, Abraham est l'instituteur du pélerinage, et ils en rapportent l'époque à celle de la fon-

dation du kaaba. Ils lui attribuent encore une partie de leurs pratiques religieuses ; telles sont la circoncision, les ablutions, etc.

Mahomet fait du pélerinage un des devoirs les plus obligatoires pour ceux en état de le remplir ; et cette restriction a fourni matière à bien des discussions entre les docteurs de la loi, dont les uns limitent ces conditions aux facultés physiques et à la possession d'une simple monture pour toute facultés pécuniaires, tandis que d'autres moins rigoristes, ajoutent au nécessaire absolu quelques clauses dont les indigens et les paresseux profitent pour se dispenser de l'accomplissement de ce devoir importun. Quant aux femmes elles n'y sont pas tenues si elles ne peuvent se faire accompagner de l'époux ou d'un parent.

Rien n'est imposant comme le ton que prend le prophète pour prêcher le pélerinage. Après en avoir donné successivement l'exposé, il termine par ce peu de mots sans réplique : « *Ceux qui ne l'accomplissent* « *pas ne portent préjudice qu'à leur propre* « *salut, car Dieu est assez grand pour* « *pouvoir se passer de l'univers et mépri-*

« *ser l'ingratitude des hommes* ». Son but, en maintenant cette institution, était de conserver les points de contacts entre les différentes tribus, et de les faire tendre toutes à un foyer central d'où partirent, en effet, des milliers de rayons divergeans, qui portèrent au loin sa doctrine. En présence du kaaba, on oublie qu'on est Turc, Arabe, Curde, Mogol, Abyssin; on ne voit plus en soi qu'un Musulman; et cette qualité est aussi la seule apparente chez les autres aux yeux d'un Croyant.

Les premiers kalif se montrèrent très-scrupuleux dans l'accomplissement de ce devoir; mais depuis que des raisons politiques les contraignirent à ne plus quitter leur capitale, ils le remplirent par procuration. Les Ottomans, plus encore que les kalif, sont forcés de renoncer à y satisfaire en personne; et, pour se racheter de cette infraction, ils envoient chaque année aux villes saintes les riches présens dont nous avons fait l'énumération succincte. Ce privilége de fournir le voile au kaaba donne celui de souveraineté sur la cité qui possède ce trésor; aussi, lorsque les contrées qui obéissent aux osmanli

étaient partagées entre plusieurs princes, cette prérogative produisit de sérieuses contestations, eu égard aux prétentions que chacun d'eux élevait.

Les dévots parmi les Musulmans, outre le pélerinage de la Mecque, visitent la cité de Jérusalem en mémoire de Jésus-Christ; celle de Médine, où est la sépulture du prophète, ainsi que celle d'Ali, qui attire plus particulièrement les chiyites; enfin, ils vont encore porter leurs prières au tombeau d'Abraham que la foi place à Hibron.

Avant d'oser pénétrer dans la ville sainte, les pélerins sont tenus à des stations indiquées pour chacun d'eux, selon les contrées d'où ils viennent. Là, ils se livrent à des actes préparatoires, telles que purifications, et autres pratiques qui les prédisposent à prendre dignement le voile pour s'approcher ensuite de la maison de Dieu. Ce moment de béatitude arrivé, ils le célèbrent en psalmodiant des cantiques relatifs au kaaba vers lequel ils se dirigent incontinent, sans qu'aucun motif, quelque spécieux qu'il soit, puisse les ralentir ou les détourner dans leur marche, dès l'instant où ils ont pris le voile, voulant

prouver par là à l'hôte tout-puissant qui est censé habiter dans cette enceinte sacrée, que venir le révérer est l'unique objet de leur voyage.

Je demande s'il est une solennité plus capable de faire impression sur des imaginations ardentes que celle-là; et quel effet ne doit pas produire la vue de ce kaaba vers lequel tant de prières se dirigent à la même heure; qui sert de point de ralliement au vrai Croyant, pendant le cours entier de sa vie; et qu'une fiction aussi séduisante élève au dessus de tout ce qui est sorti du cerveau des hommes?

La pierre noire qui renferme dans son sein cette déclaration des anges à Dieu, par laquelle ils le reconnurent pour Tout-Puissant, s'attire les premiers hommages des fidèles, et tous pressent pour la baiser. De là, ils vont porter leurs vœux au mur Hatein près duquel reposent, selon la croyance, Ismaël et Agar; ils font sept fois le tour du kaaba, en récitant chaque fois une prière à des stations indiquées successivement par la porte du kaaba, l'angle regardant l'irak, la gouttière d'or, l'angle de Syrie, celui de l'Yémen,

enfin par la pierre noire ! Au sortir du temple, ils se rendent sur la colline Safa, d'où, tournés vers le kaaba, ils adressent leur pensée à Dieu; après quoi ils parcourent sept fois, dans le recueillement et la prière, l'espace compris entre Safa et Mervi, en mémoire de la douleur d'Abraham, lorsqu'il cherchait vainement de l'eau dans ces lieux arides pour étancher la soif d'Ismaël et de sa mère. Ces actes religieux réunis sont l'objet de la première visite qui doit avoir lieu quelques jours avant la fête du bayram; en sorte que les pélerins sont tenus de calculer leur marche de manière à arriver dans la ville sainte pour cette époque.

L'avant-veille du premier jour de cette fête, qui est l'anniversaire de celui que Dieu choisit pour intimer à Abraham l'ordre d'immoler son fils, les pélerins se rendent à Mina, où ils passent la nuit. Le lendemain, et les quatre jours du bayram sont consacrés à la station d'Ararath, dans laquelle se récite le kouthbé, ainsi qu'à plusieurs autres stations et pratiques, parmi lesquelles méritent davantage d'être citées, l'immolation d'un agneau,

pour rappeler le sacrifice d'Abraham; et les sept pierres jetées derrière soi, pour faire allusion aux tentations de l'esprit malin, repoussées victorieusement par le patriarche, lorsque celui-ci s'acheminait, avec soumission, vers l'autel conduisant son fils comme victime. Le choix des pierres oblige à plusieurs conditions, qui toutes sont symboliques, et se rapportent à l'idée principale.

Les pélerins font encore deux promenades, de sept tours chacune, dans le temple de la Mecque; l'une, dans le premier jour du bayram; l'autre, avant leur départ, accompagnant cette dernière d'une visite au puits Zem-Zem, où Ismael se désaltéra, et dont ils boivent de l'eau à son exemple. Dans l'intervalle de l'un à l'autre, ils doivent remplir d'autres pratiques, telles que le jet des pierres, qu'ils renouvellent quatre fois en différens lieux indiqués; les nuits passées dans la méditation au Mont-Mina, à Muzdélifé, où Adam préparait sa nourriture; enfin, après l'expiration du quatrième jour, les pélerins ont satisfait à leurs devoirs, et sont libres de reprendre la route de leur patrie, ne pouvant dailleurs s'arrêter dans

la ville sainte autant qu'ils le voudraient, pour éviter de perdre le mérite de leur bonne œuvre, que la plus légère faute effacerait.

On doit voir que toutes les pratiques, qui constituent le pélerinage, retracent à la nation Arabe des souvenirs qui ne peuvent manquer de lui être chers, puisés, comme ils le sont, dans sa propre histoire; et quoique minutieuses en apparence, elles sont pourtant motivées de manière à ce que le Croyant puisse s'en rendre raison.

C'est au pacha de Damas qu'est réservé de conduire la caravane des pélerins d'Europe et d'Asie, à travers les vastes solitude de l'Arabie jusqu'à la ville sainte; un bey d'Egypte sert de guide à celle d'Afrique. La route, grâce à la piété des souverains, est semée de fontaines et d'édifices commodes pour recueillir les voyageurs, et où ceux-ci trouvent encore leur subsistance. Les revenus de l'Egypte et des contrées circonvoisines sont en partie consacrés à cet emploi. Comment la religion n'exercerait-elle pas une influence toujours nouvelle sur les sujets, lorsque le maître donne l'exemple d'une piété

aussi édifiante? et combien cette influence devait être plus active encore, quand le chef de l'Etat remplissait en personne les fonctions sacerdotales, que des considérations politiques l'ont faussement engagé à confier à d'autres !

Articles complémentaires.

Le nom *heraeum* (Ἡ'ραῖον), donné au promontoire du fanal, venait d'un temple de Junon qu'il possédait. Les Empereurs Grecs affectionnaient ce lieu, célèbre alors par la maison de plaisance si connue sous le nom d'Irea dans les auteurs byzantins, et dont Justinien fut l'érecteur. Une basilique et des bains, fondés par le même, en dépendaient, répondant à la magnificence de l'édifice que plusieurs des successeurs de Justinien s'appliquèrent à embellir encore ; tels sont les empereurs Maurice, Basile le Macédonien, Constantin Porphyrogenète, etc. On y voit une citerne, curieuse en ce qu'elle rappelle les faiblesses de ces siècles, où le préjugé le plus grossier commandait tyranniquement à

la nation reconnue alors pour la plus illuminée. Cette citerne, présente un rectangle de quatre-vingts pas sur quarante; elle fut comblée, ainsi que nombre d'autres, par ordre de l'empereur Héraclius, qui aurait voulu faire disparaître l'eau de la surface du globe, tant était grand l'effroi qu'un diseur de bonne aventure lui en avait inspiré. Cet astrologue eût fait, sans contredit, un meilleur emploi de son art, s'il eût prédit à l'Empire tous les malheurs dont la fin du règne d'Héraclius était le présage; mais une prophétie semblable l'aurait inutilement discrédité, car elle n'eût point été prise en considération par une nation aveuglée, et qui ne pouvait d'ailleurs retarder un seul instant les armes victorieuses des Moleim. Nous avons vu qu'il en est de même des Ottomans relativement à l'incrédulité.

Les ouvrages considérables qui, dans un temps, embellissaient le port d'Eutrope, et dont les vestiges se voient partout encore sur son pourtour, étaient également de Justinien. Le second port avait aussi éprouvé les effets de la munificence de cet empereur, ce qui atteste qu'alors Chalcédoine tenait un rang qu'on

s'appliquait àlui conserver. Constantin-le-Grand avait l'intention de faire bien plus encore pour elle; car, incertain du site qu'il devait donner à la capitale du monde, Chalcédoine fut au nombre des villes qu'il désigna pour jouir de ces brillantes destinées; mais, au rapport de Zonaras et de Cedrenus, les dieux, par des signes non équivoques, lui firent comprendre sa méprise. Selon le premier, une nuée d'oiseaux, se précipitant sur le sillon qu'ouvrait la charrue pour déterminer l'enceinte, enlevaient le grain à mesure qu'il y était semé, ce qui s'explique facilement; le second, adopte une fable qui sent tout-à-fait le merveilleux; des aigles, dit-il, arrachaient des mains des ouvriers les pierres qui allaient entrer dans la fondation, et les transportaient aux lieux où s'élève aujourd'hui Constantinople.

D'après un marbre trouvé par M. Peyssonnel dans la campagne de Chalcédoine, et sur lequel on lit les titres de plusieurs des magistratures de cette ville, son gouvernement devait être démocratique. Prise par les Athéniens, auxquels les Spartiates l'enlevèrent dans la guerre du Péloponèse,

elle fut détruite par les Perses, puis saccagée par les Goths après son démentellement, et relevée par Cornélius Avila; enfin peu à peu elle a cessé d'être pendant les guerres désastreuses du Bas-Empire. La position qu'elle occupe sur un théâtre qui a long-temps été celui des grands événemens, explique ces alternatives multipliées; tandis que la prise de possession des Ottomans dit suffisamment pourquoi elle n'est pas sortie de nouveau de ses ruines.

Extrait d'Evagrius, à l'article de Sainte-Euphémie.

La basilique de Sainte-Euphémie, qu'on voit à Chalcédoine, est distante de deux stades environ du Bosphore, dans une situation heureuse, sur un terrain d'une pente douce, d'où la vue s'étend sur Constantinople et les campagnes environnantes. L'édifice se compose de trois parties, savoir; 1° d'une cour très-spacieuse, entourée de portiques; 2° d'un bâtiment de dimensions égales à celles de la cour et décoré de la même manière, mais avec un comble; 3° enfin, sur le côté regar-

dant l'Orient, on trouve une rotonde couronnée d'une coupole, supportée par des colonnes et ornée d'une galerie intérieure. C'est là que les reliques de la sainte reposent, recouvertes d'un tombeau de la plus grande richesse.

HUITIÈME PROMENADE.

LA FÊTE DES SACRIFICES.

Le Jeûne du ramazan. — Les deux Bayram, et de l'aummône qu'ils prescrivent. — Description du cortége, composé de tous les ordres de l'État, qui accompagne le Grand-Seigneur à la Mosquée, pour la célébration du bayram. — Retour à Péra par la partie extérieure du Sérail et Top-Khané.

Les Musulmans sont astreints à un jeûne de vingt-neuf jours, qu'ils appellent ramazan, du nom du mois lunaire qui chaque année le ramène. Cette mortification, quelle qu'austère qu'elle soit, est observée généralement avec un rigorisme absolu et sans exemple dans aucune autre religion. Cependant elle impose l'obligation de s'abstenir de toute espèce d'alimens, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, ce qui devient très-pénible dans les longues journées de la belle saison ; elle interdit même l'usage du café et de la pipe ; et ce serait encore enfreindre ses lois que de

recourir à la boisson la plus innocente pour étancher une soif insupportable.

Mais aussitôt que les derniers feux du soleil couchant se sont éteints, ces jeûneurs exténués semblent renaître à la vie. Semblables à des malheureux enfermés avec la famine dans une ville assiégée, à qui l'abondance est subitement rendue, ils réparent, à l'aide d'un ample repas, les privations du jour. Néanmoins tout en cédant au besoin le plus impérieux de la nature, ils ne perdent point de vue l'accomplissement des actes pieux, et se rendent bientôt à la mosquée, dociles à la voix de la religion, dont la simple invitation équivaut pour eux au ton impérieux qui lui suffit à peine ailleurs pour se faire obéir.

La capitale offre à cette époque l'aspect de nos villes européennes dans les réjouissances publiques. Tous les minarets sont garnis de lampions depuis leurs bases jusqu'aux flèches qui les terminent. La lumière se reproduit sous mille formes variées, empruntant celles des objets les plus propres à la faire valoir; les rues, les places, solitaires dans tout autre temps, présentent une affluence, un concours qui n'a de pareil qu'à Venise, dont les habi-

tans, comme on le sait, intervertissent, dans leur manière de vivre, l'ordre indiqué par la nature. Partout on ne voit que des boutiques, des cafés encombrés d'individus qui, quelques heures avant, annonçaient, par leur maintien, la componction ou l'exténuation, fruit de l'abstinence. Le grand-vesir, conformément aux lois de l'étiquette, rassemble à tour de rôle, dans ces nuits, les principaux dignitaires de chaque ordre, qu'il traite et renvoie avec des présens. Le Sultan, de son côté, consacre la majeure partie des jours de jeûne à la dévotion, écoutant, avec autant de recueillement que le plus religieux de ses sujets les lectures du Koran, qui lui sont faites par les imam des mosquées impériales. Enfin c'est dans les alternatives de mortifications et de bombances que la lune du ramazan s'écoule, et aussitôt que les vigies en observation sur l'Olympe accourent annoncer l'apparition de la suivante (schewal), dès-lors commence le premier bayram, connu sous le nom d'id-fitz (rupture du jeûne).

Cette fête dure trois jours, pendant lesquels la cour et la ville sont en gala; les affaires et les travaux suspendus; ce qui n'a

lieu que pour les deux bayram. Soixante-dix jours après vient la seconde fête, nommée courban-bayram, ou bien id-ad'hha (fête des sacrifices), qui se célèbre avec plus de solennité encore que la première, et que, par cette raison, nous décrirons de préférence.

Le courban-bayram, institué en mémoire du sacrifice d'Abraham, est autant l'ouvrage de la politique que celui de la religion; et même lorsque le législateur de l'Arabie l'annexa à son culte, il avait plus en vue la première de ces deux considérations que l'autre; d'ailleurs ses dogmes et institutions rituelles attestent toutes, d'une manière plausible, que chez lui la religion était subordonnée à la politique, ou, pour mieux dire, employée comme levier moteur de cette puissance.

Les preuves de ce principe, déduites du couban-bayram, sont les pratiques mêmes qui caractérisent cette fête, la plus solennelle que reconnaisse l'islamisme. Sa durée est de quatre jours, consacrés à des visites entre les proches et les amis. Elle est accompagnée de ces souhaits réciproques que la franchise dicte d'ordinaire chez les Mahométans; de

ces réconciliations généreuses et sincères, toujours faciles pour eux lorsque la religion les commande.

Les grands de l'État se visitent mutuellement et se rendent plus accessibles pour leurs subordonnés; tous viennent en corps rendre hommage au souverain. Le chef de la loi, celui des émir, lui baisent la robe sur la poitrine, en adressant au ciel des vœux pour sa prospérité. Chaque père immole de sa main un bélier au retour de la mosquée. Le Sultan, comme chef de la grande famille, donne l'exemple de l'accomplissement rigoureux de cette pratique, en s'armant le premier du couteau sacré; enfin l'agneau pascal, dont la meilleure part est dispensée à l'indigence, rassemble dans un de ces repas orientaux, présidés par la tempérance et la frugalité, ces sévères Musulmans, qui rejettent Bacchus et les amours de leurs réunions, comme des ennemis trop dangereux pour la gravité, sans bannir toutefois la cordialité franche et ces doux épanchemens que la confiance amène. Mais ce qui flatte davantage les étrangers dans la célébration de cette fête, c'est le brillant cortége composé de tous les ordres de

l'État, qui dans la matinée du premier jour accompagne le Grand-Seigneur à la mosquée. De toutes les époques de l'année, celle-ci est en effet la plus favorable pour concevoir une idée exacte de la composition de la cour et de la magnificence asiatique.

L'artillerie, qui aujourd'hui ne fait plus guère de bruit chez les Ottomans que dans leurs fêtes, retentit dès l'aube du jour sur toutes les rives du Bosphore, annonçant au loin le bayram. A ce premier appel, tout Musulman secoue le sommeil, et se pare de ses plus riches vêtemens pour paraître dignement à la mosquée. Ceux qui habitent la capitale donnent assez volontiers la préférence à celle que Sa Hautesse a choisie pour y aller faire sa prière; on la reconnaît à ses kaouk (turbans) qu'elle y fait porter, comme étant les attributs du pouvoir suprême, et qui obtiennent les marques d'un respect aussi profond que la personne du Sultan. Deux icth-aghassi (pages), escortés d'un peloton de leurs confrères, transfèrent en grand appareil ces objets de la vénération publique dans le temple désigné, précédant de quelques instans le départ de Sa Hautesse.

Toute la route que le Grand-Seigneur doit parcourir est bordée d'une double haie de janissaires vêtus de leurs habits de cérémonie. En considérant cette milice, dont l'ancienne bravoure s'est changée en mutinerie, on a peine à reconnaître, sous des traits aussi défigurés, les vainqueurs des Hongrois, des Grecs, des Moldaves, d'un si grand nombre de nations belliqueuses, et ceux à qui l'Empire est redevable du siége brillant qu'il occupe; tant la corruption, lorsqu'elle a son principe dans les institutions mêmes, altère sensiblement celles-ci, et avec une rapidité qui, parvenue à un certain degré, ne peut plus être ralentie. Les terribles effets d'une dégradation aussi prononcée parmi cette milice, ne portent-ils pas naturellement à croire que si elle fut l'artisan de la gloire des Sultans, elle doit l'être aussi de la chute de leur trône?

Les uléma et tout ce que la capitale renferme de gens marquans, sont les avant-coureurs de Sa Hautesse. Le grand-muphty, enseveli comme dans un cercueil, au fond d'une voiture recouverte d'un drap rouge, et précédé de plusieurs naïbs qu'on prendrait pour ses

licteurs, est des premiers à se rendre à la mosquée.

Les cazy-asker viennent à la suite du chef de la loi, dans des équipages aussi modestes que le sien. Après eux paraît l'istambol-cadyssy, et tous les mollas tant en charge que ceux à la suite; les mudéris, les cady, les naïb, enfin le corps judiciaire, sacerdotal et législatif, puisque les uléma rassemblent en eux ces trois attributions par une conséquence du Koran lui-même.

Les zaïm et timariote (possesseurs de fiefs militaires), restes informes du vasselage, paraissent chacun dans un étalage proportionné aux revenus de leurs timare ou zaïmet. Les uns montent des chevaux richement enharnachés, et se font précéder de chevaux de main cachés sous des caparaçons brochés d'or; d'autres, beaucoup plus modestes, viennent seuls de leurs personnes, sur des montures aussi modestes qu'eux, et l'enseigne de leur fortune. Les courriers, dans le même temps, se succèdent, mettant d'autant plus de hâte à se rendre à la mosquée que Sa Hautesse est plus près elle-même d'y arriver.

Une longue suite de coursiers que les plaines

de l'Arabie ont vu naître, marchent d'un pas que leurs guides ne ralentissent qu'avec peine, fiers de porter les boucliers glorieux des premiers Ottomans, sur lesquels les émeraudes sont enchâssées à côté des rubis et des topazes.—Mais quels peuvent être ces personnages revêtus de cafetans resplendissans d'or, et dont la richesse n'a de rivale que celle des schabraques déployées sur les chevaux qu'ils montent?..... Ce sont des capidgi-bachy, chambellans de Sa Hautesse; les porteurs dans les provinces de ses arrêts irrévocables. Terreur des grands qui les regardent comme l'oiseau messager de la mort, dont ils empruntent souvent, en effet, le chant sinistre, ils sont surtout odieux aux pacha; aussi ne leur permettent-ils l'entrée de leurs gouvernemens que lorsqu'ils ne sont point assez puissans pour la leur interdire, et ne présentent-ils la tête au lacet fatal dont les autres marchent munis, que dans le cas où ils ne peuvent réussir eux-mêmes à les prévenir. Entre les deux partis s'établit une guerre de ruses et de stratagèmes qui souvent dure long-temps, et d'où le plus subtil sort vainqueur. La tête du vaincu est le gage de la victoire.

Par la nature de leurs fonctions, ces grands officiers du Sérail se trouvent donc en quelque sorte dépositaires de la portion de faculté agissante qui reste au Sultan. Celui-ci les emploie encore dans les ambassades, les nomme au gouvernement des provinces; enfin parmi les sujets qui *mangent son pain*, ce sont eux pour lesquels il a le moins de défiance; aussi doivent-ils s'attendre à toutes les missions que la politique peut suggérer.

Après les capidgi-bachy, marchent par pelotons les icth-aghassi, pages de Sa Hautesse. Les uns portent des turbans, et annoncent par là qu'ils sont commis à la conservation de cet article important de son costume. Les fonctions de celui-là, armé d'une aiguière en vermeil, consistent à la servir dans les ablutions. Ce porte-feuille suspendu en bandoulière, me fait reconnaître cet autre pour son secrétaire intime, tandis que ce tabouret, destiné à recevoir son pied lorsqu'elle monte ou descend de cheval, signale son tchokadar (valet-de-chambre); enfin le sélictar, qui est le premier de tous les pages, la précède, portant son sabre jadis plus redoutable lorsqu'il était moins riche; cepen-

dant ce même sabre ne demande peut-être aujourd'hui qu'à sortir de la longue inaction dans laquelle l'oisiveté l'a plongé ; mais une puissance supérieure encore à l'humeur belliqueuse de son maître actuel, le retient obstinément dans le fourreau.

La couleur et la forme des pelisses de ces pages de premier ordre, ainsi que de cette multitude d'autres, annoncent le rang que chacun d'eux occupe, et son dégré de faveur auprès du Sultan. Enfermés comme lui, dès l'enfance, dans le Sérail, ils y oublient ceux qui leur ont donné le jour, et s'habituent à voir l'état en la personne de celui qu'ils servent avec dévouement, plus encore par précepte que par inclination. On leur apprend à lancer une flèche, à dompter un coursier, à se devancer à la course; leur éducation morale se borne à l'étude du Koran accommodé aux maximes du Sérail. A tous les instans du jour, les eunuques, qui sont leurs instituteurs, leur répètent que les caprices de leur maître sont des lois, que les exécuter ponctuellement est un devoir sacré ; comme lui, ils s'assoupissent dans

la mollesse jusqu'à ce que sa voix les réveille pour les envoyer gouverner des provinces.

La nature souffrante et mutilée ne se trahit-elle pas chez cet être rejeté des deux sexes, et plus dégradé encore au moral qu'au physique? Le voilà donc celui à l'existence duquel on a tant de peine à ajouter foi, et qu'on croit, lorsqu'on ne l'a point encore vu, une fable apprêtée pour les esprits crédules. C'est là ce monstre, la mesure de ce que peut l'esprit humain égaré par la jalousie; qui, parce qu'il préside aux plaisirs de son maître, est en droit de prononcer sur les destinées de l'Empire. A sa suite il traîne ce honteux cortége de ses pareils dont le désespoir éclate en petites vengeances contre un sexe faible duquel ils sont à la fois l'effroi et la risée.

Après ce chef des eunuques noirs (Kislar-Aghassi), vient son confrère, le chef des eunuques blancs (Capou-Aghassi). Plus hideux encore que le premier, sa figure ne peut déguiser les stygmates de son douloureux martyre. Cette teinte pâle et livide, ces joues flasques et pendantes, cet embonpoint que la santé désavoue pour son ouvrage, le font à la fois plaindre et mépriser. Dans l'intention

de les consoler d'une condition aussi triste, le luxe les couvre de sa livrée, et cherche à masquer avec des dorures, des pelisses, l'inquiétude sombre qui les consume. Le Sultan livre à leur rapacité les trésors de la Mecque et de Médine, ainsi que ceux des mosquées impériales; mais c'est pour les faire rentrer dans les siens: car il est leur héritier.

Derrière ces deux premiers personnages du Sérail, vient le khasnadar (trésorier du Kislar-Aghassi); du haut de son cheval il jette à pleines mains des pièces de monnoies à ces janissaires qui, au milieu des combats qu'ils se livrent pour les ramasser, oublient d'aller mettre le siége devant le Sérail.

On est averti que Sa Hautesse n'est pas éloignée par l'apparition de l'aga des janissaires, qu'on reconnaît sans peine à son casque orné de plumes de héron. Il marche suivi de tous les bas-officiers du corps, revêtus d'une robe de cuir surchargée d'ornemens en cuivre, et tellement pesante, qu'on ne peut refuser sa compassion aux malheureux condamnés à ployer sous ce fardeau.

Le tchiaousch-bachi (secrétaire d'état),

escorté de tous ses messagers vêtus de noir comme lui, et portant sur le devant de la coiffure une petite aigrette, annonce le ministère qui lui-même précède Sa Hautesse.

Une double haie de fantassins composée de khasséki, de peïk et de solak, sert d'escorte à celle-ci. Les uns ont de longs bonnets et des robes rouges, avec un bâton blanc pour arme; les autres un casque cylindrique doré, accompagné de l'habit romain et des faisceaux de licteurs; ceux-là, au contraire, ont le chef ombragé de plumes d'autruches disposées en cimiers, et portent, avec l'arc à la main, un carquois garni de flèches, passé en sautoire. Qui ne reconnoîtrait pas à ce mélange bizarre l'association des armes et des costumes trouvés par Mahomet II dans le palais des Empereurs Grecs, avec ceux qu'apportèrent ses pères, du fond de la Scythie?

Avant de fixer nos regards sur la personne auguste du souverain, arrêtons-les d'abord sur le ministre des relations extérieures (réïs-effendy), sur le ministre des finances (defterdar), et le kéaya bey (lieutenant du grand-vesir), devant qui s'incline cette multitude de janissaires que ces dignitaires, malgré leur toute-puissance,

préviennent avec une sorte d'humilité, pénétrés de cette maxime confirmée par l'expérience, qu'il n'est, dans l'Empire Ottoman, aucun individu à dédaigner quelque obscur qu'il soit, et à plus forte raison le corps des janissaires. Portons ensuite les yeux sur le capitan pacha, qui devient la seconde personne de l'État, lorsque le grand-vesir est la première, et le Sultan simplement le pupille de celui-ci; subversion à laquelle la nation s'était habituée, mais du moins qui ne se lira pas dans l'histoire de Mahmoud. La pelisse vert tendre, et fourrée de zibeline, dont le capitan pacha est revêtu; son bonnet de forme pyramidale, annoncent qu'il exerce sa toute-puissance sur les mers. Une pelisse amaranthe garnie d'une fourrure de même espèce que celle du grand-amiral; une coiffure semblable au bonnet que nous venons de dépeindre, sont les signes auxquels se reconnaît le premier ministre.

Sa personne révérée semble dérober à l'idole qui la suit immédiatement, et dont elle trace si souvent la route pas à pas, une partie de son culte, partageant l'encens qu'on brûle sur son passage. Peut-être à l'instant même rêve-

t-il les moyens de se défaire d'un maître importun, tandis que le maître, de son côté, médite la perte de cet esclave infidèle.

Une noble et riche simplicité dans le costume, qui tranche avec toute cette magnificence et cette somptuosité resplendissante dont nous venons de faire la relation; des égards serviles prodigués sans réserve; un concours nombreux de pages, de gardes, d'officiers, ne laissent pas un instant de doute sur l'auguste caractère de celui qui marche enveloppé de cette auréole de gloire. Ses regards, semblables aux rayons du soleil printannier, vivifient tout ce qu'ils rencontrent; dissipent en un instant les nuages que leur absence a fait éclore. Ceux pour lesquels ils sont doux et humains se figurent voir le ciel ouvert; expriment-ils des sensations contraires ou seulement équivoques, ils deviennent des foudres pour les malheureux sur qui ils s'arrêtent. C'est donc là ce maître de tant de provinces, de royaumes, d'un si vaste empire enfin; le descendant d'une si longue série d'illustres aïeux, que les rivages de la Caspienne virent naître, et qui, sortis de leurs déserts, ont empli le monde du bruit de

leurs exploits. Lui a-t-on dit au moins, et se rappelle-t-il bien qu'il est assis sur ce trône que le vaillant Orkan, le généreux et magnanime Amurat, le sage Suleïman, ont occupé avec tant de gloire? Ceux qui l'entourent lui auront-ils raconté la catastrophe funeste de l'immoral Ibrahim, les déréglemens du stupide Osman? Lui ont-ils bien répété que leur mémoire est aussi odieuse à la nation que celle des premiers lui est chère?... Oui, l'on assure qu'il est pénétré de toutes ces grandes vérités, et qu'il veut que l'histoire l'inscrive sur ses pages immortelles comme le régénérateur de l'Empire Ottoman.

Pour arriver au lieu de la scène qui s'est offerte à mes yeux, accompagnée des mêmes sensations que je viens de décrire, nous avions profité de l'ombre de la nuit, et pris des voies détournées; condamnés à ces tristes précautions par la peste, ce fléau dévastateur de Constantinople. Mais l'éclat de la lumière nous donnant de la confiance, et la curiosité du courage, nous choisîmes pour le retour une route nouvelle et plus intéressante.

Tout, dans cette capitale, respirait un air de fête enchanteur, qui gagnait ceux mêmes

étrangers à son motif, les invitant à y prendre part. Les Musulmans s'abordaient avec une cordialité qui tempérait cet air grave, dont l'excès dégénère chez eux en sévérité; seulement on entendait les voix plaintives des victimes qui, de toutes parts, tombaient sous le couteau des sacrificateurs, et faisaient regretter que le sang ternît un si beau jour.

Nous fîmes le tour de Ste.-Sophie. Un frisson, qui dans un instant parcourut toutes nos veines, nous prévint que nous étions en présence de cette entrée terrible du Sérail, nommée la Porte de justice ou Porte impériale; ce qui n'est pas toujours synonyme. Elle est flanquée de deux niches, destinées à recevoir et à exposer, aux regards du public, des têtes que souvent un simple soupçon a fait tomber, mais dans le nombre desquelles cependant il s'en trouve moins d'innocentes que de criminelles. Quelle annonce pour la demeure d'un souverain!.... Nous détournâmes les yeux et poursuivîmes notre route, longeant le Sérail en dehors. Ses hautes murailles flanquées de tours carrées, et découpées à leur sommité en créneaux, sont les preuves convaincantes que pour respirer avec quelque

sécurité, la défiance a besoin de rempart; mais dupe ici de ses précautions, elle a renfermé ses ennemis avec elle. Nous y pénétrâmes par la porte de fer, et avant d'arriver à une autre issue, nous fîmes quelques cents pas dans des jardins où tout est donné à l'utile. Là, les arbres fruitiers ombragent la terre que des légumes vigoureux couvrent. Nos regards se portèrent souvent, pendant ce court trajet, sur ces lieux interdits à la curiosité, et qui l'éveillent en proportion de la difficulté qu'ils lui opposent. Nous voyions ces pins, ces cyprès qui, jaloux des édifices qu'ils recèlent, étendent mystérieusement leurs ombrages sur eux, afin de les dérober aux regards; et les fabriques, aperçues à travers ces voiles de verdure entrouverts par les vents, ramènent dans le souvenir les plus gracieux paysages de la belle Italie, que même elles n'ont pas de peine à faire ensuite oublier. Le pavillon vert, planté sur le rivage, et qui attend Sa Hautesse, reçut nos adieux adressés à Constantinople. En traversant ce port, que l'œil ne peut se lasser de parcourir, nous admirions tour à tour l'arsenal de terre, qui n'est peut-être pas assez sévère relative-

ment à son emploi; cette fonderie d'un caractère beaucoup plus prononcé; cette tour assise sur un point dominant, pour mieux veiller à la conservation d'une ville où les incendies sont si faciles à éclore et à se développer; cette fontaine de Top-Khané, qui charme par l'élégance du dessin et des formes; cette mosquée qui paraît au milieu des ombrages; enfin ces belles casernes de l'artillerie, près desquelles le palais du grand-maître se dessine, orné d'un porche élégant et de la plus grande richesse.

J'ai raconté bien des choses, et pourtant j'en ai omis beaucoup d'autres que j'ai vues, et qui me resteraient encore à dire; mais c'est le propre de l'intérêt inspiré par la nouveauté, d'égarer l'attention à force de la captiver, et de jeter du désordres dans les idées, difficiles ensuite à classer.

Articles Complémentaires.

A chacun des deux bayram, tout bon Musulman, outre l'œuvre de charité mentionnée plus haut, est tenu à une aumône consistant dans la distribution d'une demi-mesure de

grains, que chaque contribuable un peu aisé est obligé de faire au profit de la classe indigente. Pour accomplir l'obligation du sacrifice, on peut choisir un bélier, un bœuf ou bien un chameau. Plusieurs circonstances encore donnent lieu à l'immolation de victimes; telles sont, par exemple, les naissances, la circoncision, la réussite de quelques entreprises, etc.; enfin, l'on voit que Mahomet a emprunté la meilleure part de ses pratiques à la religion des patriarches, comme à celle qui avait le plus de partisans chez les Arabes, et qui pouvait se prêter avec le plus de docilité à la métamorphose.

Ali-Pacha, érecteur de la mosquée de Top-Khané, pour donner une idée de la toute-puissance de son maître par la grandeur de l'entreprise d'un esclave, conçut l'idée ingénieuse de faire sortir de terre, dans une nuit, les fondations de sa mosquée : flatterie qui acheva de lui gagner la faveur du Sultan. On voit que les sévères Musulmans connaissent aussi parfois ces attentions recherchées dont les courtisans font leur étude.

NEUVIÈME PROMENADE.

LE PORT.

Description du Port, ainsi que des différens établissemens de la Marine. — Composition de celle-ci. — Cérémonie usitée chez les Ottomans lorsqu'on lance un vaisseau à la mer. — De l'Influence de l'astrologie judiciaire chez les nations orientales. — Des Caïcs qui voguent sur le Bosphore.

Il est chez les Ottomans une cérémonie à laquelle ils font concourir tout ce que la religion, la majesté impériale et les différens ordres de l'État réunis peuvent produire d'imposant. On la célèbre lorsqu'un vaisseau nouvellement construit est sur le point d'être lancé à la mer. L'astrologue de la cour est consulté en premier lieu ; car à lui seul appartient le privilége de fixer le jour et l'instant où le dernier cable doit être coupé ; et d'après son arrêt, qu'il donne au nom du ciel, on règle les préparatifs de la fête.

L'étranger qui en est témoin, s'il est sensible aux impressions du beau, n'oubliera

plus la solennité qui caractérise cette auguste cérémonie ; son premier besoin sera de confier au papier le récit naïf de l'émotion qu'il a éprouvée, et cette agréable tâche en prolongera le charme. Je vais donc dire ce que j'ai vu et senti. Peut-être les imaginations froides m'accuseront d'enthousiasme ; mais que je les plains, et de combien de jouissances ne sont-elles pas privées !

Il faisait un de ces beaux jours d'hiver qui, sous le ciel favorisé de Constantinople, exercent parfois les douces influences du printemps, au point de faire naître l'illusion. Le soleil se détachait de la cime élevée des monts de Bithynie, éclairant les sommets blanchâtres de l'Olympe, qui réflétaient avec un éclat tempéré les brillans rayons de la lumière. Nous partîmes de Top-Khané sur une de ces pirogues légères, dont la forme élancée s'accommode si heureusement à la mobilité de l'élément qu'elles sont destinées à sillonner. Autour de nous des milliers d'esquifs également empressés, rivalisaient de célérité entre eux, se dirigeant tous vers le même but où déjà l'intérêt, plus que la simple curiosité, avait rassemblé une foule immense.

Nous parcourions l'intérieur de ce port que les anciens nommaient à juste titre la Corne d'or, et dans lequel nous passions en revue une foule de navires attirés de toutes les parts du monde par le commerce d'échange le plus étendu. Nétoyé sans cesse par les courans, de manière à conserver son fond primitif jusque sur ses bords mêmes, où l'on vient jeter l'ancre; ce bassin, abondant en poissons les plus estimés, et principalement en thons, dont la pêche est si copieuse que les anciens se sont cru obligés de recourir au merveilleux pour en expliquer la prodigalité, s'avance de cinq milles environ au-devant du Barbysès et du Cydaris; partout il conserve la largeur d'un beau fleuve, sans outre-passer néanmoins celle qui ferait craindre l'impétuosité des vents du nord et du sud, contre lesquels ses rives montueuses le défendent.

Notre vue embrassait dans un même cadre et Chrysopolis, l'un des faubourgs de cette capitale, qui s'appuie sur l'Europe et l'Asie en signe de la souveraineté qu'elle exerce sur l'une et sur l'autre; et ce promontoire, couronné de cyprès, dont le feuillage funèbre indique le tombeau de Chalcédoine, ap-

pelant les regrets sur les destins de cette ancienne cité; et cette portion toujours riante des rives du Bosphore que le laurier aux rameaux sacrés, et l'arbousier à la fleur odorante décorent dans l'attente du printemps, dont les amandiers, les lilas, les arbres de Judée semblent vouloir hâter le retour, ou du moins ne craignent pas de le dévancer, laissant éclore une verdure prématurée, témoignage certain de la faveur du ciel.

Les deux rives entre lesquelles nous cheminons se disputent à l'envi nos regards par la multitude des séductions dont elles sont parées. D'un côté s'offre à nous cet immense Sérail fondé à la même époque et sur un plan aussi vaste que l'Empire Ottoman; ce Sérail, dont l'aspect éveille tant de sensations et retrace tant de souvenirs; ce Sérail, en un mot, où jadis se réglait le sort du monde: mais qui n'est aujourd'hui qu'une prison dorée dans laquelle des esclaves ceints du diadème attendent sans défense, chargés des chaînes de la mollesse, les coups de leurs ennemis.

Malgré notre impatience d'arriver au terme vers lequel nous volons, nos sens demeurent

captivés par la pureté de l'air, la limpidité des eaux et la sérénité des cieux, et nos regards ne peuvent se détacher de cette rive féconde en merveilles. Tantôt ils s'arrêtent complaisamment sur la coupole aérienne de cette basilique dont la fondation se rattache aux beaux jours de Constantinople; ou sur des minarets sans nombre, groupés autour de dômes majestueux qui ont emprunté leurs formes imposantes de l'architecture romaine, et permettent de croire que la nation qui les a élevés n'est pas séparée irrévocablement des autres par la civilisation. Surtout la vue parcourt avec cet étonnement religieux qui s'annonce toujours par un profond silence, l'immense amphithéâtre que présente le port couvert d'habitations sur ses deux rives; plus souvent encore, elle est rappelée sur ses édifices qui, par l'originalité de leur coupe, déterminent le caractère de l'architecture nationale, dont la bizarrerie même a le droit de plaire et quelquefois de séduire.

Nous approchons : Ici sont les vastes et somptueux établissemens de la marine qui garnissent et décorent la rive septentrionale du port avec autant de goût que de magnifi-

cence. On aperçoit d'abord le bassin de construction destiné à recevoir les vaisseaux à peine lancés. L'œil se repose ensuite sur une place spacieuse que la mer baigne sur le devant; qu'une caserne de galiondgi, bâtie avec beaucoup de luxe, et d'autres édifices du département de la marine, encadrent sur les côtés, contrastant du reste avec de misérables échoppes qu'on retrouve partout dans la capitale des Ottomans. Sur un promontoire voisin s'élève le palais du capitan-pacha, d'où celui-ci domine l'élément qui lui est soumis, et peut, d'un regard, embrasser toute l'étendue de son domaine. La machine à mâter, les nombreux magasins rangés sur une ligne et bordant le rivage; la corderie, et une foule d'autres objets fixeraient plus long-temps notre attention, si elle n'était commandée par cette enceinte spacieuse plantée d'arbres-verts, dont on se plairait tant à parcourir les aimables détours; mais où l'œil seul peut s'égarer, à moins que le capitan-pacha lui-même n'en fasse ouvrir les portes. On regarde encore en soupirant ces lieux qui respirent la fraîcheur et éveillent le désir, lorsque le palais du terzana-émini, situé immédiatement sur

le rivage, s'attire à son tour l'attention; enfin, en voyant la fonderie, construite sur le plan de celle de Top-Khané, on se souvient de M. de Tott dont ces édifices sont l'ouvrage, et qui a fait tant de bien aux Ottomans, en disant d'eux tout le mal imaginable. Cependant, pour compléter le tableau, il faut y ajouter ces milliers de cyprès qui tapissent le revers des monts, et dont le vent du sud ranime les rameaux engourdis sur lequel Borée a apporté les frimas du nord, qui dans ce moment contrastent avec la douceur de la température.

Nous arrivons au lieu de la scène; quinze bâtimens de haut-bord, un pareil nombre de frégates, de corvettes et de bricks richement pavoisés, d'où part une musique plus guerrière qu'harmonieuse, mais dont le rhythme animé rachète les défauts, se présentent déployés sur une ligne, que le nouvel adepte va augmenter en prenant place dans ces rangs redoutables.

Une salve générale, qui retentit dans tout le Bosphore, réveille les échos nombreux semés sur ses rives et annonce Sa Hautesse, accompagnée de toute sa cour. Une conque dorée, que vingt-six rameurs, dirigés par le

bostandgi-bachi, en sa qualité de timonnier impérial, font glisser sur l'onde, porte l'illustre rejeton d'Othman, et ne lui laisse pas le temps de mesurer l'espace. D'autres pirogues aussi élégantes, quoique moins riches, le précèdent et le suivent.

Le Sultan touche au rivage; des acclamations mille fois répétées l'y accueillent; des flots de peuple s'ouvrent pour le recevoir. Dépouillé de ces enseignes, auxquelles on reconnaît le despotisme, il se livre sans défiance à ses sujets. A voir ce spectacle attendrissant, il est permis de se persuader que cette nation est heureuse, ou du moins que ces hommes, qui la composent, ne sont pas des esclaves abrutis au milieu desquels vient de descendre un tyran détesté, ainsi qu'on s'est habitué à le répéter. Réservons-nous cependant de vérifier cette observation par d'autres, afin de pouvoir porter un jugement plus certain.

Sa Hautesse va prendre la place qui lui est destinée. De là elle anime par sa présence les bras employés dès ce moment à rompre les entraves qui retiennent encore immobile la nouvelle citadelle, impatiente de s'élancer au sein de l'onde; mais avant de lui donner

son essor, le ciel doit être intéressé dans sa cause et invoqué pour ses destinées futures.

Le grand mouphty s'avance sur le rivage, entouré des premiers ministres de la religion, pressé par un peuple immense qui s'apprête à répéter mentalement son invocation. Les bras tendus vers le ciel, auquel il montre le navire en faveur de qui il l'implore. « Séjour « de toutes les béatitudes ! dit d'une voix so- « lennelle cet organe sacré de la loi, séjour « de celui qui est l'auteur et l'arbître de tout ! « ô toi ! qui rassembles dans un espace incom- « mensurable toutes les merveilles promises ; « qui recueillis ce souffle divin, cette éma- « nation de la sagesse infaillible qui, par une « de tes grâces spéciales, ainsi que pour le « bonheur des vrais Croyans, anima quelques « instans un corps terrestre, et après avoir « révélé ce qu'il faut croire, remonta dans « ton auguste demeure ; ciel ! toujours favo- « rable aux disciples du saint Prophète, ré- « pands sur nous dans ce jour les torrens de « ta grâce ; que tes cataractes s'ouvrent, et « qu'il en découle à grands flots des destinées « brillantes pour ce nouveau soutien de la puis- « sance des Osmanli ! que la route qu'il suivra

« soit tracée par la gloire ! Puissent ses vastes « flancs renfermer tes foudres et dispenser « tes vengeances ! Que son saint étendard « suffise pour semer au loin l'épouvante dans « l'âme des infidèles ! Que l'onde lui soit « toujours propice et s'énorgueillisse de le « porter ! Que les vents ne lui soient jamais « contraires et qu'ils dissipent devant lui les « orages pour les faire éclater sur les ré- « prouvés, qui préfèrent à la lumière de la « vérité les ténèbres de l'erreur ! Qu'il soit « prompt comme l'éclair, inébranlable « comme ta toute-puissance, terrible comme « ta colère, le présage de la victoire, et que « jamais il ne rentre au port sans en être le « messager ! Dieu ! qui sait tout et ne peut « être comparé qu'à toi seul, exauce nos « prières ! Du haut de ta demeure azurée, « laisse tomber un regard de miséricorde sur « cette terre, séjour de l'impuissance ! Tu y « verras un Sultan, fils de Sultan, que ton « bras invincible secourut toujours ; tu y « verras encore un peuple entier qui res- « pecte tes arrêts immuables ; maître et sujets « prosternés sur ce rivage comme au pied de « ton trône resplendissant de félicité et de

« gloire ; implorant une nouvelle marque de « ta grâce ineffable. Et toi ! orgueil de l'onde, « pour qui une mer de prospérité désireuse « de te porter s'avance à ta rencontre ; reçois « dans ce jour, écrit au livre des destins « comme un jour de bonheur, reçois le nom « superbe du maître tout-puissant de l'Em- « pire le plus vaste ; de ce coryphée des têtes « couronnées, la perle de l'Orient, les dé- « lices de cette terre, l'ombre de Dieu parmi « les faibles humains, qu'il peut dissiper et « réduire en poussière, de même que les « vents chassent les sables mouvans du désert ; « va, plein de confiance avec ce nom, pré- « sage de la victoire, bouclier inébranlable « dans l'adversité, protecteur des faibles et « des opprimés ; va, et quelles que soient « les circonstances, les autans, les parages « dans lesquels tu puisses te trouver, n'oublie « jamais que tu le porte. » Ainsi dit d'un ton prophétique le chef de la loi, plein d'une sainte inspiration, et des milliers de voix répondent à la sienne en répétant religieusement ses dernières paroles. Plusieurs victimes sont ensuite immolées, et les flots de sang qui coulent sous le couteau sacré, achèvent

en rejoignant ceux qui viennent se briser contre la plage, de rendre la mer propice. Rien enfin de ce qui peut intéresser le ciel dans les entreprises humaines n'est omis pour obtenir son suffrage, et chacun, avec cette touchante inquiétude qui caractérise l'amour national, est dans l'attente du premier succès, présage de succès à venir.

Le signal est donné ; les coups redoublés de la hache se font entendre et se répondent d'un bord du navire à l'autre ; ses appuis tombent ; un seul cable le retient encore ; il est tranché, et l'on jouit d'un de ces spectacles qui honorent le plus l'invention humaine. Une masse énorme, descend sans effort, et par un mouvement uniformément accéléré, au milieu des ondes qui s'ouvrent devant elle, se pressant avec une sorte de complaisance au tour de ses flancs, tandis que les assistans, qui tous lient leurs destinées à la sienne, lui augurent dans cette langue, fille de la poësie et mère de la fiction, un heureux voyage (urula). Une seconde salve générale annonce au loin que l'armée navale de l'Empire Ottoman vient de recevoir un renfort ; l'écho de l'Hœmus le dit à celui du Caucase

qui l'apprend aux régions du Nord et à celles qui avoisinent la Caspienne ; le capitan-pacha, les constructeurs, sont revêtus de riches pelisses fourrées de samoure, en témoignage du contentement de Sa Hautesse ; et cet acte, usité dans toutes les circonstances qui méritent d'être anoblies par la munificence impériale, termine la cérémonie.

Les nations civilisées méritent sans doute la palme à beaucoup d'égards ; mais celles qui conservent cette empreinte primitive, ces grands traits de physionomie de l'homme qui n'est point passé au brunissoir de la société, souvent pénètrent d'étonnement et d'admiration, à raison de la noblesse naturelle qu'elles savent mêler à leurs pratiques.

Pour nous, frappés à la fois de la simplicité et du caractère imposant d'un aussi beau spectacle, nous restions à regarder se dissiper lentement cette foule encore émue. Agités nous-mêmes des sentimens de l'intérêt le plus vif et le plus irrésistiblement commandé, longtemps après que nous eûmes quitté le théâtre de cette cérémonie touchante, nous la voyions encore des yeux que la pensée emprunte du souvenir.

Peut-être aurons-nous provoqué la sur-

prise chez le lecteur en parlant du chef des astrologues, sans avoir disposé préalablement à voir entrer en scène un personnage aussi étrange ; cependant il n'est que trop vrai qu'il tient une place de distinction dans le corps des uléma ainsi qu'à la cour, contre les intentions formelles de Mahomet, qui n'a pu réussir, malgré ses anathèmes, à guérir les Arabes ainsi que toutes les nations soumises à sa doctrine, de leur penchant irrésistible pour l'astrologie judiciaire. Chez les Osmanli le peuple n'est pas seul atteint de cette foiblesse ; mais en lui on trouve rassemblées toutes les superstitions filles de l'extravagance humaine, et de la pusillanimité. Aucune nation ne traite avec autant de sérieux ce sujet burlesque ; les moindres démarches sont soumises à consultation, et les décisions des devins, nécromanciens, etc., fixent irrévocablement le parti à prendre dans toutes les affaires sur lesquelles la foiblesse la plus honteuse leur a accordé le droit de prononcer. Les circonstances imprévues, quelques minces qu'on les suppose, acquèrent le caractère du pronostic ; souvent même elles suspendent les entreprises les plus importantes et les moins

chanceuses. L'interprétation des songes surtout donne aux individus qui exercent cette profession consacrée par le préjugé, une prépondérance révoltante aux yeux de la raison, et dont le Sultan est le premier esclave.

Après le grand-mouphty, c'est le chef des astrologues dont les décrets ont le plus de crédit dans l'Empire ; et même les fetwa du premier n'acquèrent force de loi que par la sanction de l'autre. Souvent les personnages, revêtus de cette charge importante, sont des fanatiques entre les mains desquels l'art d'interpréter devient un instrument aveugle qui se laisse guider par les passions ; quelques fois aussi il arrive que ce sont des hommes déliés et instruits.

Cantemir cite un individu de cette profession à qui il était accordé, à raison de sa vaste érudition et de sa politique profonde, de prédire les destinées de l'Empire, et qui rarement se trompait. Ses talens prophétiques lui avaient acquis une grande considération aux yeux du reïs-effendy, qui, dégagé de préjugés, l'estimait sous des rapports plus honorables que ceux sur lesquels son crédit reposait près de la foule des esprits crédules.

S'il en était toujours ainsi, la charge d'astrologue serait le meilleur correctif qu'on aurait pu imaginer en faveur de ce gouvernement; ainsi le souverain, quand il s'agit d'y nommer, devrait traiter la question plus sérieusement encore que lorsqu'il doit faire le choix d'un premier ministre. Mais qu'on est loin de l'envisager sous un point du vue aussi philosophique !.. la chose prise strictement à la lettre devient aussi dangereuse qu'elle pourait être secourable.

Nous faisons le procès aux Musulmans, pour une foiblesse qui paraîtra excusable lorsque nous aurons réfléchi que les nations les plus célèbres de l'antiquité y étoient elles-mêmes sujettes à un degré également imminent. L'histoire, à chacune de ses pages, en fournit une preuve. A Athènes, à Lacédémone, dans toute la Grèce, les aruspices et les devins étaient entretenus avec distinction au Prytanée; à Rome ils ne jouissaient pas d'une moindre considération; Socrate fut condamné à boire la ciguë, en partie pour avoir parlé une autre langue que celle de la superstition, et Socrate lui-même avait son génie familier; Lycurgue recourut à l'oracle

de Delphes, pour imprimer à ses lois le cachet de la sanction; Platon paie le tribut au préjugé en se soumettant, dans sa république, à cette épreuve ridicule; La Thessalie tirait son principal mérite des célèbres magiciennes qu'elle produisait; il en était de même de l'Elide pour ses devins; la prudente philosophie gardait le silence devant ces agens révérés de l'imposture, et ne révélait qu'à voix basse leurs turpitudes ainsi que les perfidies de l'art le plus trompeur. On évoquait les morts; on vouait les vivans à la colère des dieux; on provoquait les éclipses, on ordonnait aux astres de suspendre leurs cours; on imposait silence aux passions, ou bien on parvenait à les soulever; on lisait le succès des entreprises de l'Etat dans les entrailles des victimes; nos pères eux-mêmes ont eu aussi leurs faiblesses; enfin ceux qui, avant les Ottomans, commandaient dans Constantinople, plus qu'eux encore étaient infectés de cette maladie contagieuse, qui les avait rendus de vils jouets des songes, et les esclaves d'imposteurs appelés aussi à prendre une place distinguée dans le conseil; en examinant donc les choses de près et sans partialité, on de-

meure bientôt convaincu que les hommes de tous les temps, et des contrées les plus opposées, ont entre eux une ressemblance morale prononcée, que de simples nuances, fruits des institutions, altèrent, sans que pour cela on ne puisse bien reconnaître la nature à travers la gaze légère dont l'éducation l'enveloppe.

Nous avons décrit topographiquement les établissemens de la marine; il nous reste à ajouter quelques mots sur l'organisation de celle-ci, et le degré de perfection qu'elle a atteint.

Sélim Ier peut en être regardé comme le créateur. Depuis lui, plusieurs Sultans lui firent acquérir de l'extension. Elle déchut avec l'Empire. Moustapha III, Abdul-Hamid, Sélim III la rendirent à la vie, aidés d'Hassan et d'Husseïn-Pacha, qui travaillèrent de tous leurs moyens à l'amener à la hauteur que l'art des constructions, la théorie et la pratique avaient atteints. Sélim III porta principalement son attention sur l'école où s'enseigne encore, mais avec infiniment moins d'ardeur que pendant son règne vivifiant, la partie théorique. Les élèves y sont exercés

dans le dessin graphique ; ils s'adonnent aux mathématiques qu'ils étudient dans le Cours de Bezout ; ils prennent des notions d'astronomie dans l'Abrégé de Lalande ; et étonnent l'étranger qui sans doute est loin de s'attendre à trouver armé du compas ou de l'astrolabe, un de ces Tartares qu'on lui a dépeints comme les ennemis irréconciliables des sciences.

Dans les chantiers, on suit les procédés usités chez les nations qui ont avancé l'art des constructions ; de manière qu'on cherche toujours à se régler sur le dernier Gabari.

Le bassin est beau ; trop spacieux cependant, et par conséquent exigeant beaucoup de temps pour être rempli par les eaux. Les machines pour la manœuvre des portes busquées, sont établies sur les bajoyers et marchent au moyen de chevaux. La fonderie a deux fourneaux capables de contenir chacun de la matière pour six pièces de gros calibre. Elle s'annonce à l'extérieur par des coupoles, dans lesquelles sont ouvertes des issues à la fumée. Les forges se trouvent contenues dans le même bâtiment. L'eau n'est employée nulle part comme moteur.

Les bois de construction sont tirés en partie

des monts Arganthon, entre Nicée et Nicomédie ; en partie des côtes de la Mer-Noire, qui fournissent en outre tous les articles pour le gréage, comme déjà il a été dit. Ce sont des constructeurs Français qui ont aujourd'hui la direction des chantiers ; et à la tête des autres ateliers on voit des Arméniens : toujours cependant sous la police de surveillans Musulmans.

Le vice radical répandu généralement dans l'administration ottomane, se remarque surtout ici, où il cause tous les dommages qu'il est capable de produire. Ainsi, par une suite de l'imprévoyance naturelle à ce gouvernement, on ne fait d'approvisionnement qu'au fur et à mesure qu'on se décide à construire : en sorte que le bois employé presque après avoir été coupé, ne tarde pas à engendrer les vers et à se disjoindre ; ce qui réduit les bâtimens à ne plus oser tenir la mer au bout d'un temps très-limité.

Le département de la marine possède plusieurs fiefs militaires, répandus principalement dans l'Archipel. C'est le capitan-pacha qui chaque année va recueillir ces revenus. Il perçoit encore les autres taxes auxquelles

le pays est tenu envers le trésor, et fait les levées d'hommes que le service exige. On porte à six milles bourses (trois millions) les dépenses annuelles de l'arsenal de la marine ; cette modicité ne doit point étonner, le gouvernement possédant toutes les matières premières, et n'ayant par conséquent que la main-d'œuvre à payer

Les forces maritimes de l'Etat se bornent, à l'époque présente (1815), à dix-huit vaisseaux de ligne, six frégates, huit corvettes, et à trente canonnières. On trouvera ce tableau bien modeste sans doute, si on le compare aux moyens qu'un Empire aussi vaste pourrait fournir ; mais la dilapidation en absorbe une partie, tandis que l'ignorance laisse perdre l'autre ; en sorte que les coffres sont le plus souvent bas, au point de ne pouvoir fournir aux dépenses qu'exige la construction d'un simple bâtiment de guerre. Dans cet Empire, on condamne l'Etat à se retrancher sur ses propres besoins, n'osant pas toucher au superflu dont regorgent les concussionnaires.

Le corps des galiondgi est la portion la plus brillante et la mieux organisée du personnel. Il est destiné à tenir garnison sur

les bâtimens de guerre, et se recrute en grande partie de Musulmans vagabonds, qui presque tous sont fournis par l'Archipel; il sert aussi de refuge aux renégats. D'après cela on comprendra sans peine qu'il ne faut pas moins que la discipline sévère à laquelle ce corps est astreint, pour contenir l'amour du brigandage qui possède tous ses membres, et qui trouve encore le moyen de s'émanciper, malgré la répression mise en sentinelle à côté de lui. Quant à la classe des matelots, elle n'est pas à beaucoup près sur un aussi bon pied que celle dont nous venons de parler; d'abord l'instruction lui manque, et comment pourrait-il en être différemment, lorsque pour le compléter on prend de force les rayas dans la rue quelques instans avant celui où le capitan-pacha met à la voile? Cela prouve que la nation Ottomane est peu propre au service de la marine, eu égard au caractère qu'elle tient de ses institutions; et que si dans un temps elle y a obtenu des succès, elle les doit à l'état d'enfance dans lequel l'art était alors, ainsi qu'aux Barbaresques qui lui fournissaient des marins.

Le capitan-pacha, grand-amiral de l'Em-

pire, jouit sur son élément d'une autorité égale à celle que le grand-vesir exerce sur terre; comme celui-ci il tient dyvan et prononce en dernier ressort. Il a sous ses ordres les garnisons des places maritimes, et son commandement s'étend sur toutes les côtes, ainsi que sur les îles. Ses revenus sont considérables, retenant pour son compte une portion des tributs qu'il lève, le cinquième des prises, et faisant tourner à son profit un grand nombre de bénéfices accidentels qui valent mieux encore que le fixe. Après lui vient le tersana-émini ou ministre de la marine. Ce dignitaire ne jouit que d'une partie des attributions attachées chez nous à son titre; l'autre releve du capitan-pacha, qui arrête les dépenses de son département, et joue le rôle de premier surveillant dans les chantiers de construction. Au ministre de la marine est adjoint le terzana-keayassi, qui réside à l'arsenal, afin d'être plus à portée d'exercer la police dans les travaux: service dont il est spécialement chargé. Avant lui prennent rang le capoudana-bey, le réala-bey, le patrona-bey, dont les grades correspondent à ceux d'amiral, de vice-amiral, de contre-

amiral. Après lui vient le liman-reïs, capitaine du port. Tous ces officiers, aussi-bien que les capitaines et lieutenans de vaisseau, sont Musulmans; par conséquent ils pèchent généralement du côté de l'instruction. Leur hiérarchie est réglée sur la nôtre, mais leur solde est moins considérable comme on doit s'y attendre, d'après la parcimonie que nous avons déjà relevée, et qu'on retrouve partout lorsqu'il s'agit de l'Etat.

Articles complémentaires.

Strabon, Denys de Byzance, Procope donnent au port de Constantinople le nom de *Corne;* le premier le compare au bois d'un cerf; Pline l'intitule, *Chrysoceras*, d'après les habitans même de Byzance; et attribue à la teinte blanchâtre de la côte calcaire de Chalcédoine la grande quantité de thons qu'on y voit, supposant que ceux-ci, effrayés par cet aspect, profitent de l'échappée que ce golfe profond leur offre pour fuir l'objet dont ils se croient menacés.

Rien n'est mieux entendu que la coupe des caïcs avec lesquels on fend les ondes du Bosphore. Faites en forme de navettes, et longues de quinze à vingt pieds, sur trois et demi dans leur plus grande largeur, ces pirogues, car je ne sache pas qu'on puisse leur donner un nom plus caractéristique, se terminent par deux becs, dont celui de l'avant, armé d'un petit éperon, est très-affilé. La charge se place toujours sur l'arrière, qui peut rassembler, tant sur son pont que dans l'espace ménagé au pied de celui-ci, six et sept personnes assises à l'orientale. Ce poids, au moyen de ce qu'il élève la proue, favorise encore la vélocité du caïc. En remontant le Bosphore, il suit un cheval au trot, et en marchant dans le sens des courans, il laisserait prendre à ce dernier peu d'avance sur lui, fût-il mis à l'allure la plus allongée.

L'enveloppe d'un caïc se compose de lambris de hêtres épais seulement de quelques lignes, afin de jouir du degré de souplesse nécessaire pour se prêter à la courbure. Il est sculpté intérieurement, et enrichi sou-

vent de dorures, quelquefois prodiguées. Ces nacelles marchent avec le secours d'un, de deux ou de trois rameurs assis sur le milieu, faisant face à la poupe, et armés chacun de deux avirons qu'ils plongent de concert dans l'eau, les ramenant de l'avant à l'arrière, et s'aidant, pour imprimer un mouvement de translation aussi prononcé que possible, d'une barre transversale contre laquelle leurs pieds prennent des points d'appui. Ces rameurs sont de véritables prodiges de force et d'adresse ; ils peuvent s'acquitter, pendant plusieurs heures, et la face exposée aux feux d'un soleil brûlant, de ce métier pénible qui fait découler la sueur de toutes les parties de leur corps, sans que cela ralentisse l'ardeur qu'ils mettent, par point d'honneur, à se dépasser. Il faut dire aussi qu'il n'est rien de plus perfectionné que cette machine, construite d'après les observations soutenues de nombre de siècles d'épreuve ; jusqu'aux moindres détails, tout se ressent de la plus minutieuse attention pour la faire jouir des avantages qu'elle était susceptible de recevoir ; par exemple, les avirons sont chargés de matière à leur partie supérieure au moyen

d'un bourlet, de manière à faire contre-poids à celle que le rameur est obligé d'enlever; chacun d'eux est fixé à une cheville par une lanière ; l'on enduit de graisse la partie qui essuie le frottement ; quelquefois encore on en fait autant à la carène pour détruire l'adhérence du fluide.

FIN DU PREMIER VOLUME.

2016-B247